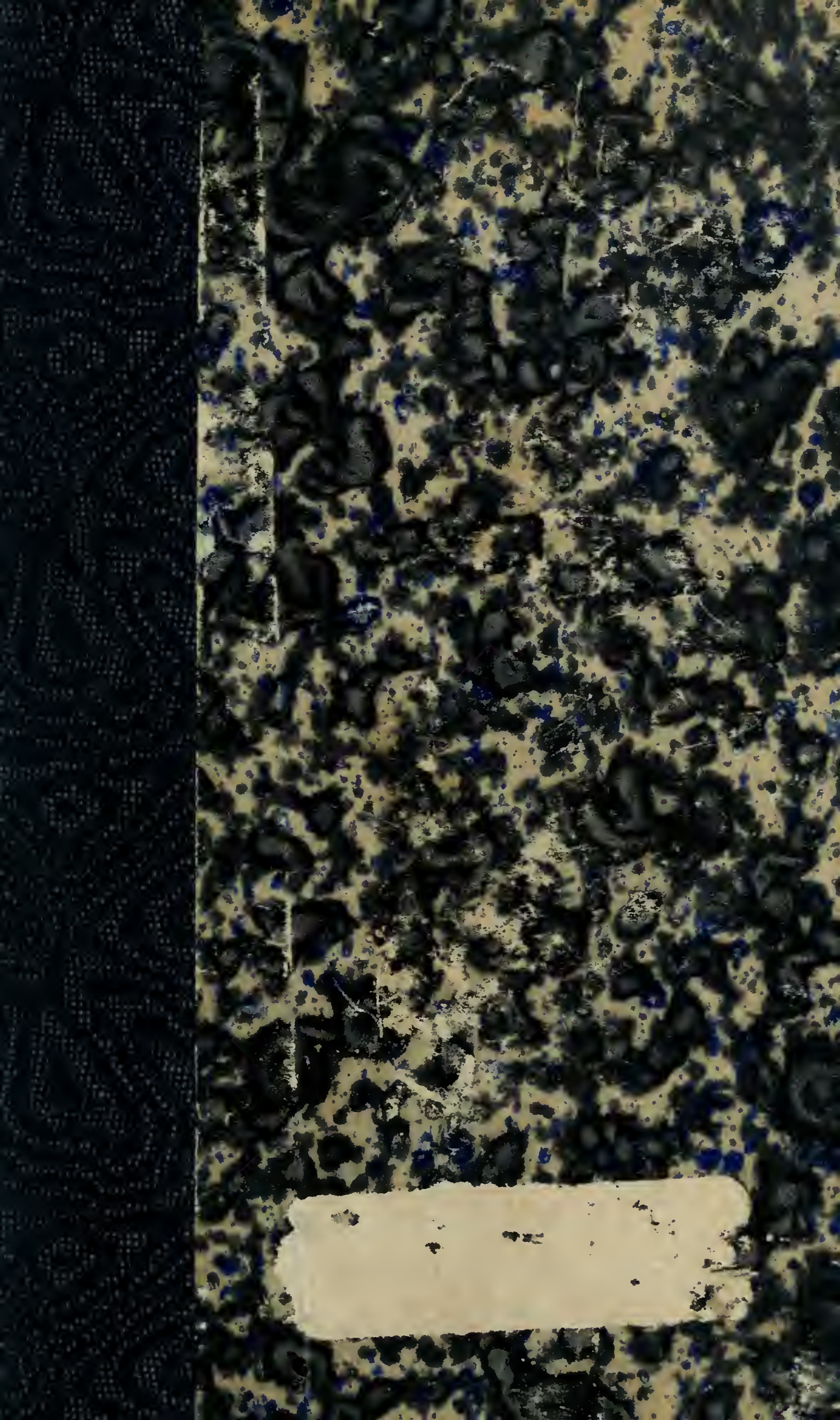


# HISTOIRE

OU

# RECHERCHES

SUR L'ORIGINE

# DES CONTES.

# HISTOIRE

OU

# RECHERCHES

SUR L'ORIGINE

# DES CONTES,

PAR PAUL GUDIN.

. . . . . *Ridentem dicere verum*
*Quid vetat?* . . . . . . .
(HORACE, Sat. I.)

TOME SECOND.




PARIS.

MESSIDOR AN XI. (1803.)

# A LA FONTAINE.

Dans ces petits tableaux où j'ai dépeint les mœurs,
Je ne t'imitai point, modèle des conteurs,
Inimitable *La Fontaine*.
J'avais trop bien appris de l'ami de *Mécène*,
Que, suivît-on les pas du plus divin auteur,
On n'en sera jamais qu'un fade imitateur.
J'appris encor de lui que, d'une voix légère,
On devoit corriger l'erreur en badinant,
Et faire aux préjugés qui vont nous aveuglant,
Plutôt la chasse que la guerre.
Et pourquoi se fâcher contre les mœurs du jour?
Les Français en tout temps n'ont-ils pas fait l'amour?
Ne soyons point pédans, point plats, point hypocrites,
Des succès point jaloux, des plaisirs point censeurs;
Et bien loin d'imiter certains réformateurs
Qui, nous parlant en saints, vivent en sybarites,
Gardons de nos aïeux l'antique loyauté,

Et leur galanterie, et leur franche gaîté;
Et si nous cultivons l'arbre de la science,
Qu'ils n'ont ni semé ni planté,
Recueillons-en les fruits, sagesse et tolérance.

---

# A TOUT BENOIT LECTEUR.

Encore qu'il ne soit plus d'usage, ami lecteur, de te parler à la tête des écrits que l'on met en lumière, je veux te dire quelques mots aux sujets de ces petites peintures des bonnes mœurs que je te présente.

Tu conviendras bien sans doute, pour peu que tu sois bénévole, qu'on ne peut refuser, sans injustice, à tous les poètes ce qu'on accorde à tous les peintres et à tous les sculpteurs, la liberté d'imiter la belle nature, et de peindre

Les nobles choses
Que mon père de Paradis
A créé de ses mains jadis.

Ainsi que l'a dit, avant moi, l'auteur du *Roman de la Rose* : tu n'ignores pas, benoît lecteur, que ces *nobles choses*, sont ce que le peuple appelle *des nudités*. On en met sans scrupule jusque sur

les autels. Dans plusieurs tableaux d'église l'Enfant *Jésus*, assis sur les genoux de la Vierge, expose aux yeux de toutes les dévotes ce que les mères ne permettent pas à leurs filles de regarder. Tu vois toi-même, sans t'en scandaliser, ces nudités et celles des anges, et celles des martyrs. Or ces nudités, ami lecteur, peuvent être fortes, comme celles d'*Hercules*, voluptueuses comme celles de *Vénus*, légères, comme celles d'*Hébé*; mais elles ne doivent jamais être obscènes, parce que le bon goût rejette tout ce qui blesse nos organes, et que, comme le dit *La Fontaine*, grand docteur en ces sortes de matières,

Chastes sont les oreilles
Encor que les yeux soient fripons.

Nous avons écrit d'après ces principes. Et crois-tu, benoît lecteur, que ce soit sans sujet, que tant de graves auteurs comme *Rabelais*, curé de Meudon, dans son Gargantua, le sage *Montagne* dans ses Essais, le grave *Montesquieu* dans son Temple de Gnide, le philosophe *Voltaire* dans sa Pucelle, l'éloquent *Diderot* dans ses Bijoux indis-

crets, le profond *Helvétius* dans son livre de l'Esprit, l'observateur *Molière* dans son Tartuffe, et tant d'autres gens de bien, se soient permis des portraitures si vives et si ressemblantes, que maints faux dévots et maintes folles précieuses baissent les yeux pour dissimuler qu'ils s'y reconnaissent? Ne vois-tu pas qu'en peignant la nature telle qu'elle est, ils ont voulu t'engager à être bon, ne pouvant t'engager à être sage; qu'ils t'invitent par leurs écrits à pardonner à la femme pécheresse, comme *Jésus* lui pardonna; ce *Jésus* que tu imites si mal, quand tu te fâches contre ta dame, parce qu'elle a fait avec un ce que tu fais avec cent? Songe combien de fois elle t'a pardonné; songe qu'il n'y a guère de femme qui n'ait pardonné cent fois plus de perfidies à son amant, qu'elle ne s'est permis d'espiégleries à son égard. En vérité, ami lecteur, ce sexe vaut mieux que nous. Je t'en prie, ne l'oublie pas, et ne manque pas de lire un petit chapitre du livret que je t'offre, toutes les fois que tu seras tenté de te mettre en colère contre celle qui t'a fait tant de bien. Adieu, ami lecteur,

ne m'en sois pas moins bénévole, parce que je veux que tu ne te fâches pas pour des bagatelles qui te font rire quand on te les raconte d'autrui. Pardonne-moi sur-tout quand tu trouveras au travers de ces joyeux devis quelques paroles propres à te faire réfléchir.

J'allois te dire adieu, mais je ne veux pourtant pas te quitter sans t'avoir dit un mot de ta maîtresse et de la mienne. J'entends *la Liberté*. Car je suis sûr que tu l'aimes, que tu la desires, que tu la cherches quels que soient tes opinions, ton pays, ton âge, ou ta condition.

Or, il y a des gens, et j'espère, benoît lecteur, que tu n'es pas de ceux-là, des gens de bien mauvaise humeur, lesquels s'imaginent que la Liberté est une grande et grosse femme, fière, pédante, passablement bégueule, et un peu impertinente, qui exige qu'on soit toujours grave et morne en sa présence. Je t'assure, ami lecteur, moi qui l'ai fréquentée toute ma vie, qu'elle n'a ni cette figure, ni cette morgue, qui ne convient qu'à la sottise, lorsqu'elle se rengorge pour se

faire considérer, parce qu'elle sent qu'elle ne mérite pas de l'être.

La *Liberté* est, au contraire, svelte, vive, légère, gaie, amie de la joie, des bons contes, et des bons mots; elle permet tous ces badinages qu'on appelle, de son nom, *des libertés*. Elle se permet et elle tolère toutes les folies qu'une femme d'esprit peut dire ou entendre, faire, ou endurer. Aimant à voir tout le monde libre avec elle, elle souffre, elle excuse, elle accorde tout ce qui ne la dégrade, ni ne la déshonore. Aussi tout le monde la chérit; tout ce qui plaît, tout ce qui est aimable, est de son ressort; se faire aimer est son attribut. C'est là spécialement ce qui la distingue de la licence, de l'anarchie et de tant d'autres vices qui prennent son nom et son masque pour tromper et pour opprimer. Tu la reconnaîtras toujours, mon cher lecteur, à son affabilité, à son peu d'exigence, à son indulgence, à sa sensibilité, à sa gaieté, à son air à la fois folâtre et réfléchi, à sa manière de faire le bien sans orgueil, sans faste, sans pédanterie.

Plus tu la connaîtras, plus tu l'aimeras, plus tu voudras la conserver, sans en priver autrui. Jouis-en, et laisse m'en jouir ; et ne me blâme pas de l'aimer, et de pratiquer ses leçons. Sois bon, sois sensible, sois tolérant comme elle. Adieu, mon cher concitoyen si vous êtes Français. Adieu, monsieur, si vous être d'un autre pays où l'on parle notre langue : *sir*, si vous êtes Anglais, *signcr* si vous êtes Italien, *senor* si vous êtes Espagnol ; tous mots dont la racine vient du latin, *Senior*, c'est-à-dire *vieillard*, homme sensé ou devant l'être.

---

# LIVRE PREMIER.

---

# CONTES

## DANS

# LES MŒURS DE L'ANCIENNE GRÈCE.

*Notandi sunt tibi mores.*

### PYTHAGORE.

J'AI peu connu les jeux d'une folle inconstance :
Amis dont j'ai fait choix dans mon adolescence,
Vous que j'ai tant aimés, je vous chéris toujours ;
Je chéris même encore, après vingt ans d'absence,
Celle qui m'inspira mes premières amours.

Jamais un sentiment de mon cœur ne s'efface.
L'amour me quitte-t-il, l'amitié le remplace :
Mon cœur n'a point changé. Mais mon esprit, mes sens,
Les élémens divers dont mon corps se compose,
Sont-ils ce qu'ils étaient au premier de mes ans?

Hors de moi, comme en moi, tout est métamorphose.
Ce noyau tombé dans tes champs
S'amollit, et sa tige en l'air s'ouvre un passage :
Il devient arbrisseau. Couverts de son feuillage,
Mille nids suspendus font courber ses rameaux.
Eclos parmi ses fleurs, nourris de leur essence,
Mille insectes nouveaux
Vont servir de pâture à ces jeunes oiseaux,
Qui du chasseur bientôt deviendront la substance.

Ainsi dans l'univers tout est en mouvement,
Des ruines d'un corps un autre se compose.
Tout change, et cependant
Nul ne croit parmi nous à la métempsycose.
L'Inde l'admet encor ; la Grèce l'adopta ;
*Pythagore* à Crotone autrefois l'apporta :
Dans un temple célèbre un jour il retrouva
L'armure dont jadis sa tête était couverte,
Quand trois cents ans plus tôt, dans les champs Phrygiens,
Il fut le brave *Euphorbe*, et vengea les Troyens,
Dont il n'empêcha pas la perte.

Le peuple à ses leçons bonnement accourut,
Et n'y comprenant rien aussitôt il y crut.
De ces dogmes obscurs prompt à meubler sa tête,
On dit que le dévot devint moitié plus bête.
Après ce grand succès *Pythagore* mourut,
Et pardevant les Dieux son ame comparut.

Pourquoi, lui dit le maître du tonnerre,

Vous, philosophe, et né pour instruire la terre,
Avez-vous, comme un prêtre, abusé les humains?
— J'étudiai, grand Dieu, les œuvres de vos mains;
Je les expliquai mal, et j'aurais dû me taire.
J'eus tort, je le vois; mais enfin
Toujours à ce péché tout docteur fût enclin.

Il faut, pour le punir, dit *Momus*, que son ame,
Au lieu d'être livrée à l'éternelle flamme,
Passe de corps en corps. Tout l'olympe applaudit,
*Jupiter* lui-même en sourit.

— Eh bien! reprend *Momus*, toi qui crus tout connaître,
Homme sage, homme docte, admiré des savans,
Choisis quel animal aujourd'hui tu veux être:
*Jupiter* a peuplé les divers élémens.
Parle... parle... — J'ai vu tant de mal dans le monde,
Que je crains d'y rentrer; plonge-moi sous les mers,
Et fais-moi citoyen de l'onde.
Cet immense océan est un autre univers.
Voyons si tout est bien sous sa voûte profonde,
Ou si ses habitans sont encor plus pervers.

A peine a-t-il parlé que ses membres s'unissent,
Que sa tête et son corps d'écailles sont couverts.
Il nage, il fend les flots qui devant lui fléchissent;
Il perce avec effroi ces humides déserts;
Il se voit poursuivi par cent monstres divers;
Il échappe avec peine; il échappe, il admire
Le spectacle étonnant du maritime empire;

Cet immense amas d'eau sans cesse balancé,
Qui, s'enflant chaque jour à d'égaux intervalles,
Porté deux fois à terre, et deux fois repoussé,
Suit de l'astre des nuits les phases inégales ;
Ces fleuves apportant leurs liquides tributs,
Qui, réduits en vapeurs, et changés en nuages,
Retournent vers les monts dont ils sont descendus ;
Ces rescifs qui des flots défendent les rivages ;
Ces sables, ce limon, par couche déposés.

Entre ces monts nouveaux lentement composés,
Il voit, par des courans, de longs vallons creusés,
Sur la vase étendus des lits de coquillages,
D'autres sur les rochers par étages posés.
Il croit voir des forêts : ce n'était que l'ouvrage
De l'insecte brillant dont l'assidu travail
Forme avec tant de soin les rameaux du corail.
Il aperçoit plus loin les débris d'un naufrage,
Des armes, des trésors dans la vase plongés,
Des vaisseaux de haut bord tout entiers submergés,
Avec tous leurs agrès et tout leur équipage :
De l'industrie humaine il reconnaît la rage.

Il s'éloigne bientôt : il voit sur son passage
Des bataillons nombreux volant de mers en mers,
Embrassant, dans le cours d'un immense voyage,
Du nord jusqu'au midi l'aquatique univers ;
De tout autre poisson dévorant la substance,
Eux-mêmes fuyaient tout tremblans

Du lourd tyran du nord la gigantesque engeance,
Qui les engloutissait par milliers dans ses flancs.

Le nouvel habitant de ce moite hémisphère
Les fuit en maudissant leur fureur carnacière;
Attaqué par la faim, pour calmer son tourment,
Il dévore à regret un poisson tout vivant.
Lui s'en repaître! lui qui jamais sur la terre
N'a permis que, pour son repas,
Aucun être sensible ait reçu le trépas!

Pour consoler son cœur il cherche sa femelle.
Mais loin qu'un doux attrait auprès de lui l'appelle,
Elle fuit son approche; il la poursuit en vain.
De l'amour à jamais ignorant les tendresses,
Elle n'éprouve point le besoin des caresses;
Elle est comme la fleur, en son triste destin,
Solitaire elle s'ouvre, et pour se reproduire
Elle abandonne aux jeux du volage zéphire
Les trésors amoureux que renferme son sein.
Etonné du pouvoir inconnu qui l'attire,
Il se trouble, et son cœur, dans son égarement,
Cède au charme puissant que la nature inspire,
Et se livre à regret à l'instinct qu'il ressent;
Il féconde des œufs sans connaître leur mère;
Il ne prend point pour eux un tendre sentiment;
Il part; il les oublie; il gémit en pensant
Que sa race toujours lui doit être étrangère.
Il frémit, il s'écrie : ô comble de misère!

Malheureux habitans de ce triste séjour !
Quoi ! pour vous consoler vous n'avez point l'amour !
Sans parens, sans épouse, inconnu de sa race,
Tout poisson n'est qu'un sac ambulant et vorace.

Il nageait tristement en proférant ces mots :
Dans les nœuds d'un filet tout-à-coup il s'enlace ;
Il se sent entraîner ; on l'enlève des flots ;
Jeté dans une barque, au rivage on l'emmène.
Il étouffe dans l'air, il respire avec peine.
Armé d'un long coûteau, l'un des pêcheurs le prend,
Arrache son écaille, et même encor vivant
Il est mis sans pitié sur un brasier ardent :
Il souffre, il se résigne à cet affreux supplice.
Dans l'Inde, en Phénicie, aux champs des Africains,
Plus d'un prêtre, dit-il, traite ainsi les humains ;
Mais qu'habitant des eaux par le feu je périsse !
L'angoisse de la mort à ces mots le saisit,
A force de douleur le sentiment le fuit,
Sa pensée est éteinte, et semble anéantie.

De cet état de mort il revient à la vie.
Sur un duvet soyeux, éclos au fond d'un nid,
Echauffé sous le sein d'une soigneuse mère,
Il se voit entouré d'une famille entière.

Sous des arbres touffus, au milieu des roseaux,
Ce nid semblait flotter sur la cime des eaux.
Quelques plumes à peine ont revêtu ses ailes,

Qu'il ose dans les airs s'abandonner sur elles.
Que son sort est brillant! L'air, les champs et les flots
Sont faits pour ses plaisirs, et semblent son domaine.
Si des vents irrités la fureur se déchaîne;
Si l'éclair éblouit les yeux des matelots,
Il peut, en se jouant au milieu des orages,
Fuir sous l'onde, ou voler au-dessus des nuages;
Rien ne borne sa course; et, pour comble de biens,
L'amour offre à son cœur de fortunés liens.
Dans les airs, en volant, il poursuit sa compagne;
Il nage à ses côtés, il la suit dans les bois;
De l'instinct le plus doux il écoute la voix.

Recueillant des trésors épars dans la campagne,
Avec choix, avec art, avec ce sentiment
Qui prévient tous les maux, qui même les pressent,
Ils construisent un nid, où la plus tendre mère
Va déposer des fils dont il sera le père.
Il voit avec amour ces globes animés
Où ses fils sont vivans sans être encore formés.
Un jour, en s'abattant sur la rive voisine,
Ivre de tant de biens et vantant son bonheur,
Il sentit quelque orgueil se glisser dans son cœur.
Sur les trois élémens je plane, je domine:
Comme il disait ces mots un chien le fait partir;
Il s'envole, il s'en moque, il joue au lieu de fuir.
Un aigle au bec tranchant, aux huit serres aiguës,
L'aperçoit, et sur lui fond du séjour des nues;
Il plonge sous les eaux, prompt à s'en garantir:

Un énorme poisson est prêt à l'engloutir;
Il remonte dans l'air, il revole au rivage.
L'air, la terre, les eaux semblent mon apanage,
Dit-il, et j'ai pour fruit de ce triple avantage,
Dans mes trois élémens, des dangers à courir.

En tenant ce triste langage
Il revient à son nid; des enfans l'entouraient;
Sur ses œufs près d'éclore ils ont saisi la mère;
Leurs malfaisantes mains déja l'en séparaient.
A ce spectacle affreux, leur trop malheureux père,
De ses cris impuissans frappe en vain l'atmosphère.
Tout-à-coup de la rive un serpent élancé
Blesse un de ses enfans, met les autres en fuite,
Brise les tendres œufs loin du nid renversé;
Sur leur père tremblant soudain se précipite,
Enchaîne en longs replis ses ailes qu'il agite,
L'infecte du venin qu'il exhale en sifflant,
Et le dévore tout vivant.

Son ame, de colère encore transportée,
Dans le conseil des Dieux reparut à l'instant.
*Momus* la reçut en riant.
Eh! quoi donc? Est-ce vous, lui dit l'ame irritée,
Qui, de cet univers, seriez le créateur?
Tout ce qui naît sensible éprouve la douleur,
Et tout être qui pense est sujet à l'erreur:
Nul ne peut subsister qu'il n'en dévore un autre.
L'homme qui croit son ame image de la vôtre,

Ce roi des animaux est le pire de tous.
Calme, dit *Jupiter,* ton trop juste courroux :
J'approuve la pitié dont ton ame est émue.
L'origine du mal au monde est inconnue,
Les Dieux à tout mortel en ont fait un secret ;
A l'ignorer toujours soumets-toi sans regret.
Mais, crois-moi, sans le mal qui poursuit chaque espèce,
Les mortels n'auraient eu ni vertu ni sagesse.
Aux champs de l'Élysée on n'en a pas besoin ;
Comme ils sont sans espoir, les jours coulent sans soin.
La crainte de la mort fait aimer l'existence,
Et le mal a de l'homme accru l'intelligence.
S'il est par-tout des malheurs à souffrir,
Il est par-tout des biens faciles à saisir.
Apprécier l'état où le destin l'engage,
Supporter les douleurs avec un vrai courage,
Servir l'infortuné, faire quelques heureux,
Des biens qu'on peut goûter connaître l'avantage,
Et chercher le bonheur dans de modestes vœux :
Voilà ce qui distingue et ce qui fait le sage.

---

# L'ORACLE

## DE LA CRÈTE.

Descendant de *Minos*, régnant sur les Crétois,
Le sévère *Idatas* voulait rendre à son île
Toute l'austérité de ses antiques lois.
La lance et la charrue ornent une main virile,
Qu'avilit, disait-il, la plume ou le pinceau;
La femme, toute entière aux soins de son ménage,
Doit bercer ses enfans ou tourner son fuseau;
De la pudeur le rouge embellit le visage,
Tout autre lui messied. — Tel était son langage.
L'atelier du Cyclope et l'arsenal de Mars
Attiraient seuls ses pas, fixaient seuls ses regards.
Il remarquait avec colère
Que la Crète était sise entre Cypre et Cythère.
Il avait défendu qu'aucun de ses vaisseaux
Cinglât vers Amathonte ou voguât vers Paphos.
Ses ports étaient fermés aux peuples de ces îles,
Dont l'aspect souillerait l'habitant de ses villes.

Sans consulter l'amour il s'était marié;
Il fut dans son hymen toujours contrarié.
Il n'en eut qu'une fille. — A son heure dernière,
Sa femme l'appela, lui remit cet enfant,
Le pria de l'aimer plus qu'il n'aima sa mère.

Si sa femme jamais en lui n'eut un amant,
Pour sa fille du moins il eut le cœur d'un père.
Voulant qu'elle échappât au poison de Cythère,
Il la voue à Minerve, il l'habille en Pallas;
Ses joujoux sont des dards, sa parure un panache;
Sous un corset de fer son sein naissant se cache:
Elle ignore son sexe et s'adonne aux combats.
En exerçant sa force elle acquiert plus de grace;
Un double caractère éclate en ses appas:
C'est un mélange heureux de pudeur et d'audace.

Dans ses militaires ébats,
Tout athlète cédait renversé par son bras;
Un seul pourtant ne le fut pas,
Non qu'il eût une force invincible pour elle:
Déja pour le saisir elle étendait la main;
Une crainte en son ame, et soudaine, et nouvelle,
Fit trembler ses genoux et palpiter son sein;
Elle l'eût soutenu loin de vouloir l'abattre.
De ce trouble pour vaincre il pouvait profiter;
Mais il ne voulut point à sa gloire attenter.
Aux yeux des spectateurs ils paraissaient combattre,
Et tous deux étonnés s'épargnaient en effet:
Ce fut là leur premier secret.

Chaque jour, dans ces jeux admirés de la Grèce,
Des plus fameux lutteurs tous les deux triomphaient.
Oh! combien avec joie ensemble ils combattaient!
Avec quels doux transports leurs bras s'entrelassaient,

Quand, corps à corps, ils se serraient !
Combien ils déployaient et de force et d'adresse
Pour ne point obtenir un succès odieux,
Qui sur-tout eût rendu le vainqueur malheureux !
Si quelquefois cédant aux efforts d'*Astérie*,
*Alcidon* chancelait près d'être terrassé,
Moins fortement soudain il se sentait pressé;
Et lorsque, redoublant d'adresse et d'énergie,
Tout-à-coup il la saisissait.
Et dans les airs la balançait
Aux yeux des spectateurs qui, la croyant vaincue,
Pensaient déja la voir sur l'arène étendue,
De ses bras vigoureux sans peine elle échappait,
Et le combat plus vif entre eux recommençait.

Par les emportemens d'une feinte colère
Ils trompaient les regards des Crétois et d'un père.
La gloire, disaient-ils, anime leur valeur :
Un sentiment plus doux remplissait tout leur cœur.

Mais bientôt la voix de la guerre
Leur fait quitter ces jeux, les appelle aux combats.
Le fils du roi de Cypre et le roi de Cythère
Ont entendu vanter les vertus, les appas,
L'étonnante valeur de la jeune *Astérie :*
C'est la pudeur d'*Hébé*, la fierté de *Pallas ;*
Ils demandent sa main. L'imprudent *Idatas*
Aux refus joint la raillerie :
Ils s'unissent tous deux ; ils arment leurs soldats ;

Ils débarquent dans l'île. A peine ils y parurent,
Qu'*Alcidon*, *Astérie*, *Idatas* y coururent.

Après un long combat les Crétois sont vaincus.
D'ennemis triomphans *Astérie* entourée
Perdait, hélas ! sa force en efforts superflus;
Par le brave *Alcidon* elle fut délivrée.
Il la rend à son père; il est sanglant, blessé :
Dans l'ardeur de sauver cette tête chérie,
Il n'a pas ressenti les coups qui l'ont percé.
On étanche son sang; on le rend à la vie.

*Idatas* indigné rassemble ses soldats,
Livre souvent encor d'infructueux combats,
Réfléchit sur son sort, et quelquefois s'écrie.
O destins imprévus, que vous m'avez trompé !
Le mol Égyptien a subjugué l'Asie;
Le fastueux Persan, d'un vain luxe frappé,
A conquis l'Inde et l'Ionie;
Le faible Athénien, des beaux arts occupé,
Vainqueur aux champs de *Mars* comme aux jeux d'Olympie,
Arrêta les Persans, devint maître des mers,
Mit vingt nations dans ses fers,
Fit la retraite des dix mille,
Et porta ses vaisseaux de Colchos en Sicile;
Sa gloire, ses succès remplissent l'univers:
Et les Crétois à peine ont sorti de leur île !
Que servent donc les lois, les mœurs, l'austérité?
Ces femmes dont la chasteté

Est offerte comme un modèle,
*Pénélope*, *Arthémise* au cœur né si fidèle,
Que l'absence et la mort n'en ont point triomphé;
La fière *Anaxarette* aux amans si cruelle,
N'ont point eu leur berceau dans la Crète placé.
Nos héroïnes sont *Phèdre* et *Pasiphaé*....
O toi dont je descends ! ô *Minos!* ô mon père !
Est-ce donc là le fruit de tes sévères lois?
Contre elles la révolte éclate en cent endroits;
Et nous qui nous vantions d'être nés pour la guerre,
Qui traitions nos voisins de peuples corrompus,
C'est nous qui sommes les vaincus!
Et par qui, juste ciel! sommes-nous abattus?
Par les enfans de Cypre et les fils de Cythère.

Dans son désespoir, *Idatas*
Ne pouvant plus compter sur ses faibles soldats,
Du conseil des guerriers passe à celui des prêtres.
On s'assemble aux autels qu'ont bâtis ses ancêtres,
Non pas au Dieu du ciel, mais aux Dieux infernaux,
Qui pour juges depuis ont fait choix de *Minos*.
L'Oracle consulté leur répond par ces mots :
« Pour sauver les Crétois d'une infaillible perte,
» Une vierge doit être en sacrifice offerte. »

Tout se tait, tout pâlit. Les pères consternés
Jettent leurs yeux tremblans sur leurs tristes familles,
Les mères embrassent leurs filles,
Poussent de longs soupirs ou des cris forcenés.

*Idatas* aussitôt ordonne qu'on publie
Qu'un sacrifice heureux va sauver la patrie ;
Qu'on assemble en son camp les filles des Crétois ;
Que leurs noms soient inscrits, le sort fera le choix ;
Et dans l'urne déja sur l'autel établie,
Lui-même, le premier, met le nom d'*Astérie.*

Aux deux rois ennemis il a fait demander
Une trève d'un jour pour ce grand sacrifice.
Ils hésitent long-temps tous deux à l'accorder :
C'est outrager le ciel, non le rendre propice.

Ne pouvant s'opposer à ce meurtre pieux,
Ils veulent voir au moins ce spectacle pompeux,
Ce grand rassemblement des filles de la Crète.

Au jour qu'a désigné le fatal interprète,
*Alcidon* dans le camp les reçoit tous les deux.
Les mœurs de son pays, qu'il excuse à leurs yeux
Révoltaient cependant son ame magnanime.

Dans une vaste enceinte on a placé l'autel,
Et la hache qui doit porter le coup mortel,
Et l'urne qui contient le nom de la victime,
Le bassin où son sang va bientôt s'épancher,
Le feu sacré, l'eau sainte, et même le bûcher.
Le soldat est en arme, et le peuple en prière :
Sur son trône *Idatas* est moins roi qu'il n'est père ;
Sous un calme apparent il cèle ses douleurs.

Les mères à genoux exhalent leurs terreurs ;
De fleurs, de rubans blancs, de guirlandes, parées,
Leurs filles s'avançaient des prêtres entourées ;
Tous les cœurs sont tremblans, tous les yeux sont en pleurs.
Le pontife à l'autel et se prosterne et prie ;
Il prend l'urne, il la montre au peuple qui pâlit :
Il tourne les billets ; il en prend un ; il lit ;
On l'écoute en silence : on entend, *Astérie.*

Ce nom par mille voix est soudain répété.
*Alcidon* a porté la main sur son épée ;
*Idatas* de stupeur sent son ame frappée.
Des rois qu'il outragea la générosité
Offre tous leurs secours à ce malheureux père ;
Ils veulent sur-le-champ appeler leurs soldats ;
On vole, on les entoure, on arrête leurs pas.
Ils jurent aux Crétois une éternelle guerre,
S'ils osent consommer ce sacrifice affreux ;
Et le peuple de mort les menace tous deux,
S'ils osent s'opposer aux volontés des Dieux.
Chacun contre *Astérie* à regret se déclare ;
Mais sauvé du péril qu'il redoutait pour soi,
Chacun est peu touché du malheur de son roi.
Le pontife entouré d'une troupe barbare,
Marche vers *Astérie*, et déja s'en empare.
Il la mène à l'autel ; elle avance sans peur.
Cependant sur son front une secrète horreur
Exprime qu'à regret elle quitte la vie.
Sa jeunesse, son rang, sa vertu, ses appas,

Arrachent des soupirs à la foule attendrie.

*Alcidon* vole au prêtre, il l'ôte de ses bras.
Vous n'immolerez point, lui dit-il, *Astérie :*
De l'autel en parlant il l'éloigne à grands pas.
Les noms de sacrilége, et de traître et d'impie,
Assiégent son oreille, et le peuple en furie
L'enveloppe, le presse, et le voue au trépas.

Il écarte la foule à coups de cimeterre.
Déja le roi de Cypre et le roi de Cythère,
Auprès de lui rangés, appellent *Idatas.*
Il descend de son trône, et ce malheureux père,
Dans les regards du peuple et dans ceux des soldats,
Indécis dans ses vœux, cherche ce qu'il doit faire.
Il voit de toutes parts des signes de fureur;
Il n'entend que ces mots : Mort au profanateur.
Les pointes des poignards, des lances, des épées,
Dans le sang d'*Alcidon* prêtes d'être trempées,
Par-tout autour de lui font jaillir des éclairs;
Vers sa fille, avec peine, il s'avance au travers.

— Pontifes, citoyens, arrachez-moi la vie,
Je l'exposai pour vous souvent dans les combats,
S'écriait *Alcidon;* mais sauvez *Astérie*,
Le ciel ne veut point son trépas:
Il faut que, sur l'autel offerte en sacrifice,
Si j'en crois son oracle, une vierge périsse.
*Astérie, Astérie....* elle en a les appas,

Les vertus, la pudeur.... et pourtant ne l'est pas.
C'est avec désespoir que je vous le révèle :
A la voir immoler je ne puis consentir.
Je trahis son secret, c'est moi qui dois périr;
Je bénirai mon sort si je meurs au lieu d'elle.

Comme il parlait encore, une vive rougeur
Qu'efface au même instant la plus sombre pâleur,
Colore le front d'*Astérie ;*
Elle chancelle, tombe, et reste évanouie.

Tout le peuple est frappé de scandale et d'horreur :
Le prêtre épouvanté lève les mains et prie.
Le sévère *Idatas* étouffe sa fureur.
Immobile long-temps, à la fin il s'écrie :
Non ; c'est un stratagème abominable, impie,
Qu'invente l'amitié dans un moment d'erreur,
Pour lui sauver le jour aux dépens de l'honneur.
Cesse de m'outrager, brave *Alcidon,* réprime,
Réprime de ton cœur le transport généreux,
Ne déshonore point un vieillard malheureux.
Austère dans ses mœurs, digne de mon estime,
Hélas! ma fille est pure, et son sang plaît au ciel.
Pontifes de nos Dieux, reprenez la victime,
Et sans pitié pour moi portez le coup mortel.

— Ah cruels! arrêtez; il ne faut donc rien taire.
C'est vous qui m'y forcez, père trop inhumain.
Sachez donc que bientôt elle doit être mère;
Sachez que, de l'enfant qu'elle porte en son sein,

J'en atteste les Dieux, c'est moi qui suis le père.

— C'est son arrêt de mort que ta bouche profère.
Insensé dont l'orgueil s'ose jouer à moi !
Tu dénonces ma fille à toute ma colère ;
Je saurai pénétrer cet horrible mystère.
Peuple, je suis son père, et son juge et son roi :
Je connais mes devoirs, et je vais satisfaire
A la religion, à l'honneur, à la loi.
Ou ma fille est coupable, ou ma fille est l'offrande
Intacte et sans défaut que le ciel vous demande.
Je dois punir sa faute ou la rendre à nos Dieux.
Dans ses flancs par moi-même entr'ouverts à vos yeux,
Pontifes, venez lire, et prendre connaissance
Des preuves de son crime ou de son innocence.
Il dit, il la saisit, et déja de sa main
Il déchire le voile étendu sur son sein ;
Il dépouille son flanc du tissu qui le cache.
Son œil marque l'endroit, sa main lève la hache.
Au-devant de ce coup *Alcidon*, les deux rois,
Le grand prêtre effrayé, s'élancent à la fois.
Tout le peuple, frappé d'une pitié soudaine,
S'oppose à sa fureur, le désarme avec peine.
Que sa fille soit vierge ou femme d'*Alcidon*,
On voit avec horreur le courroux qui le guide ;
On ne veut pas souffrir qu'un double parricide,
En éteignant sa race, éclaircisse un soupçon ;
Ce meurtre allumerait la céleste colère.
A ce grand attentat nous préférons la guerre.

— Et nous qui la faisions, dit le roi de Paphos,
Tels que des insensés, l'un de l'autre rivaux,
Sans consulter l'objet où nous osions prétendre,
Si vous voulez la paix, nous allons vous la rendre.
Nous ne livrerons plus d'inutiles combats
Pour enlever un cœur que nous n'obtiendrons pas.
Ah! s'il se peut, au jour rappelez *Astérie :*
Par sa confusion les Dieux l'ont trop punie;
Le sacrifice est fait. Et vous, fils de *Minos*,
N'immolez plus, hélas! de victimes humaines;
C'est offenser les Dieux, même les infernaux.
Nous offrons, pour toucher leurs bontés souveraines,
Des fleurs et des parfums, la plume des oiseaux,
Les cheveux des enfans, la laine des troupeaux,
Les prémices du fruit des jeunes arbrisseaux;
Ces dons simples, offerts par la reconnaissance,
Sur nous des justes Dieux attirent l'indulgence.
Mais, croyez-moi, le sang, la sombre austérité,
De vos farouches mœurs la sauvage âpreté,
Ne font point le bonheur, ne sont point la sagesse.

— Je l'ai trop éprouvé : ma sévère rigueur,
Lui répond *Idatas*, a fait tout mon malheur.
Si ma fille eût en moi trouvé moins de rudesse,
Elle m'eût consulté sur le choix de son cœur :
Je n'ai su gouverner ma femme ni ma fille.
Mon peuple fut régi plus mal que ma famille;
Je l'ai vu s'indigner de ma sévérité.
Je dépose le sceptre : *Alcidon*, *Astérie*,

Chargez-vous du fardeau de mon autorité ;
Ce peuple me rejette en vous sauvant la vie.
Travaillez l'un et l'autre à sa félicité ;
Sans corrompre les mœurs, chassez la barbarie ;
Et réparant les maux qu'a faits ma dureté,
Soyez bons sans faiblesse, et forts sans tyrannie (1).

## AMPHION.

Sous vingt chefs mal unis, des partis inhumains
Depuis près de dix ans divisaient les Thébains.
Par-tout des cris de mort, par-tout le bruit des armes,
Dès que l'aube naissait, ramenaient les alarmes :
Les vainqueurs conduisaient leurs captifs aux bourreaux ;
On pillait, on tuait le citoyen paisible ;
On versait le sang à grands flots ;
On se piquait d'être terrible ;
On avait mis sur les drapeaux
Les emblêmes les plus atroces.

(1) L'idée de ce conte a été puisée dans les fables milésiennes, que *Parthenius* nous a conservées.

C'est un amant qui révèle assez sèchement que sa maîtresse est grosse ; elle n'en est pas moins sacrifiée. *Postquam ergo macta est, jubet Cydon sacrificum discindere eam circa umbilicum, atque ita inventa est prægnans.* Cela même est très-différent du conte, et tout le reste en est encore plus éloigné. On n'y trouve ni les mêmes mœurs, ni les mêmes caractères, ni les mêmes personnages, ni les mêmes idées, ni le même plan, ni le même but. C'est une autre fable.

Pour causer plus de peur et plus d'illusion,
Les chefs portaient le masque, et se donnaient le nom
Des animaux les plus féroces.
L'un s'appelait le Tigre, et l'autre le Lion;
Celui-ci Sanglier, et celui-là Panthère,
Crocodiles, Vautours, Griffons, Hyènes, Loups;
Ils en avaient la rage, et ravageant la terre,
En traits de barbarie il les surpassaient tous :
C'est pourquoi leur pays fut nommé *Béotie*,
Comme qui dirait *Béthanie*,
Pays de la stupidité,
Et par des bêtes habité.
Le sol était en friche et jonché de ruines.
Il ne produisait plus, par le meurtre infesté,
Que des chardons et des épines,
Unique et digne fruit de leur méchanceté.
Vivre était un état pénible :
Le mal était si grand, qu'il semblait impossible
Que le malheur encor s'accrût;
On desirait la mort lorsqu'*Amphion* parut.

Dans la savante Égypte il venait de s'instruire.
Quand il vit son pays en lambeaux déchiré,
Long-temps par la douleur tout son cœur fut navré;
Mais lorsque de ses sens il eut reprit l'empire,
Que sert-il de verser des pleurs?
Il faut agir, dit-il, et pour changer les mœurs
A sa touchante voix il maria sa lyre.

A ces accens inattendus,

A ces sons que jamais on n'avait entendus,
Des femmes d'abord s'assemblèrent;
Des jeunes gens les écoutèrent:
L'un de l'autre ennemis, la fureur dans les yeux,
Quelque temps ils se menacèrent.
Cependant leurs transports par degrés se calmèrent
En écoutant ces sons harmonieux.
Bientôt un charme impérieux
Appaise leur chagrin, leur donne un nouvel être:
Ils sentent un doux plaisir naître.
Quoi! nous sommes ensemble, et ne nous battons pas!
Disaient-ils étonnés; nous avons de la joie!
Ce sentiment nouveau qui chez eux se déploie,
Amène l'amitié qui leur ouvre ses bras.
D'une danse ils formaient déja les premiers pas,
Quand leurs chefs, le Lion, le Sanglier, l'Hyène,
Rugissant de fureur, appelant les combats,
Les enlèvent soudain à ces tendres ébats.
Mais bientôt *Amphion* près de lui les ramène:
Il vante dans ses chants le bonheur de la paix,
Et la douce union, mère de l'abondance.
— A vos divisions renoncez pour jamais,
Croyez-en mon expérience;
Tout mon code consiste en trois mots assez doux:
Aimez-vous, jouissez, et réjouissez-vous.

Le Tigre à ce discours sur lui soudain s'élance;
Toutes les bêtes du pays
Alors renouvellent leurs cris:

Du loup, pour le manger, déja la gueule est prête.
L'Ours élève une pique, y veut planter sa tête.
Vingt javelots aigus sont tournés vers son sein,
Et le fer d'une hache est levé sur sa lyre,
Dont les sons résonnent en vain.
Remplis du sentiment qu'un vif amour inspire,
Les femmes et les jeunes gens,
Entre *Amphion* et les tyrans
Soudain précipités, repoussent ces brigands,
Veulent juger entre eux, et prétendent s'instruire.

Eh quoi! vous écoutez ce lâche corrupteur,
Leur dit le plus grand orateur
Des animaux de *Boétie?*
Déja par ses conseils votre ame est affaiblie.
Vous avez peur de voir un homme massacré;
Votre cœur à ce point est-il dégénéré?
Cultiver les beaux arts, c'est perdre la patrie:
Vos mœurs s'amolliront, si vous les honorez:
Sachez vous battre et vaincre; en faut-il davantage?
Incendier les toits, réduire à l'esclavage
Leurs habitans désespérés:
Voilà les vrais plaisirs, et vous en jouirez
Si le meurtre chez vous entretient le courage.
L'industrie est ignoble, et le commerce est vil.
Qu'un glaive bien tranchant soit votre seul outil;
N'estimez que les biens qui viennent du pillage;
Laissez à vos voisins les beaux arts en partage;
Pour avoir leurs trésors nous les égorgerons.

Le Chevreuil et le Daim sont faits pour les Lions ;
Mais si vous vous faites moutons,
Un seul Loup de vous tous peut faire un grand carnage.

Oui, lui répondit *Amphion ;*
Si ce peuple est mouton, il sera votre proie ;
Mais s'il se change en homme, et si de la raison
Le ressort vigoureux chaque jour se déploie,
Féroces animaux, c'est vous qui tremblerez ;
Jusqu'au fond des déserts devant lui vous fuirez.
L'esprit dompte souvent la force et le courage ;
Le Tigre par l'adresse est mis dans une cage,
Le chasseur se revêt de la peau du Lion,
Et les amis de la sagesse
L'emportent à la fin, dans toute nation,
Sur les brigands de leur espèce.
Quand je joins à mes chants ces préceptes si doux,
Aimez-vous, jouissez, et réjouissez-vous,
Je ne prêche point la mollesse :
Le malheur et l'ennui suit par-tout la paresse.

(*Il prend sa lyre et chante.*)

Il faut pour bien jouir, bien cultiver ses champs,
Qu'un commerce étendu procure l'abondance,
Que les arts soient guidés par la main des talens,
Et qu'un savoir profond dissipe l'ignorance.
Il faut que, par ses soins, un bon gouvernement,
Entre les citoyens, verse la confiance,
Ecarte les dangers, soit et ferme et clément,

Et qu'il maintienne sagement
Entre tous la même balance.

~

Je veux que nos bergers, en gardant leurs troupeaux,
Fassent retentir l'air du son de leurs musettes,
Et que la jeune fille, en tournant ses fuseaux,
Ecoute leurs chansons, et même leurs fleurettes;
Que le moissonneur chante, et que, sur ces côteaux,
Le vigneron gaiment appelle les Bacchantes,
Et qu'en félicité les citoyens égaux
Echangent les trésors nouveaux
De leurs richesses renaissantes.

~

Aimez-vous, aimez-vous: ce mot renferme en soi
Toute la politique et toute la morale;
On fait mieux en s'aimant que n'exige la loi;
La paix règne où la guerre aux voisins est fatale:
L'amitié n'appartient qu'aux hommes vertueux;
Elle ne peut s'unir au vice, au brigandage.
Les méchans, quels qu'ils soient, ne s'aiment point entr'eux;
Pour piller, s'ils forment des nœuds,
Ils se battent pour le partage.

~

Réjouissez-vous donc pour demeurer unis;
Quand l'amitié languit, le plaisir la ranime:
Les travaux sont légers par la joie adoucis;
Le cœur qu'elle remplit est fermé pour le crime.
Que de jolis hameaux, de superbes cités

S'élèvent au milieu des champs les plus fertiles,
Et d'émulation seulement disputez,
En multipliant les beautés
De vos jardins et de vos villes.

~

A ces conseils si sains, à des chants aussi doux,
Ses auditeurs s'embrassent tous,
Le pressent dans leurs bras, le vantent, le bénissent;
Les Tigres, les Lions, les Ours se convertissent:
Le pays fut quitté seulement par les Loups.
Aux accens de sa voix, à ses leçons divines
Disparaissent déja les ronces, les ruines;
Le coutre dans les champs brille de toutes parts,
Et de Thèbes dans l'air s'élèvent les remparts.

Bientôt cette cité fut l'honneur de la Grèce.
Quelques Athéniens surpris de sa splendeur,
Et d'y voir éclater la publique alégresse,
Demandaient quel prodige engendra ce bonheur?
Quels travaux a donc faits votre législateur,
Pour avoir obtenu de si grands avantages?
Quelqu'un lui répondit: il a fait peu d'ouvrages:
Pour notre code, il est le plus simple de tous,
Et la prospérité régnera parmi nous
Tout le temps qu'à nos lois nous resterons fidèles.

— Eh bien! instruisez-nous, parlez; quelles sont-elles?

— Aimez-vous, jouissez, et réjouissez-vous.

## PLATON ET LES GRACES.

L'antiquité l'a dit expressément :
Si tu suis des neuf sœurs assidûment les traces,
Tu ne fais point assez ; il faut, en les servant,
Il faut sacrifier aux Grâces.
Ce précepte me plaît : j'aime qu'en écrivant
L'esprit soit animé des feux du sentiment.
Mais de ces déités le goût plein de justesse
N'accepte pas les vœux de tout amant.
On échoue à Cythère aussi bien qu'au Permesse,
Et partout les succès ont coûté du tourment.

Pour mieux connaître et l'homme et la nature,
Sur son vaisseau, *Platon*, de mers en mers,
Comparaît et les mœurs et les états divers,
Et les lois et les arts, et jusqu'à la structure
Des peuples différens de ce vaste Univers.
Minerve était alors son unique maîtresse.
Jeune encor et par-tout vanté,
Il conçut dans son cœur un peu de vanité :
Il crut qu'il possédait en effet la sagesse ;
Et tandis qu'absorbé dans ces doux sentimens,
Du poison de l'éloge il s'enivrait lui-même,
La foudre gronde, éclate, et les flots et les vents
Offrent par-tout la mort aux matelots tremblans.
*Platon*, seul sans effroi, dans ce péril extrême,

Dispose, ordonne, agit, prévient mille accidens;
Mais ne pouvant dompter les fureurs de l'orage,
Malgré l'art qu'il déploie il fait enfin naufrage.

Du haut de son vaisseau, qu'engloutissait la mer,
Il s'élance à la nage, il lutte avec adresse,
Contre ces flots nombreux qui l'assiègent sans cesse,
Qui roulent sur sa tête, ou l'emportent dans l'air;
Au travers des écueils dirigeant son passage,
Évitant d'y toucher il gagne le rivage.
Je vis, j'étudîrai : ces climats m'offriront
Des objets inconnus qui du moins m'instruiront.
Il dit, et de ses yeux il parcourt cette plage :
Des plus brillantes fleurs ses bords étaient semés,
Des parfums les plus doux les airs sont embaumés.
Il s'égard au hasard de retraite en retraite.
Il trouve à chaque pas un spectacle enchanteur.
De la mousse en perçant la flexible épaisseur,
La Pensée et le Thim et l'humble Violette,
Offraient un doux tapis étendu sous ses pas,
Tandis qu'en se courbant l'Acanthe et le Lilas
Formaient un dais de fleurs pour ombrager sa tête.

Tout le charme en ces lieux : il s'émeut, il s'arrête;
Il craint de s'éloigner de ces bosquets charmans :
D'une divine voix il entend les accens.
Trois jeunes beautés demi-nues,
Différentes d'attraits, de maintien, d'agrément,
Toutes trois cependant paraissant ingénues,
Sous ces mêmes berceaux s'avançaient en riant.

Il les voit, il se trouble, il vole au-devant d'elles
Toutes trois en ces lieux l'invitent à rester :
Vous ne trouverez point de retraites plus belles,
De lieu plus doux à fréquenter.
Il y consent, et bientôt il oublie
Et l'éloquence et l'art des vers,
Et l'étude qui fut le charme de sa vie,
Et son maître *Socrate*, et même sa patrie,
Et le reste de l'Univers.
Il ne connaît plus rien au monde que les Grâces;
Il ne veut que leur plaire, il ne suit que leurs traces;
Mais souvent il s'égare en cherchant ces trois sœurs.
Des refus engageans, de légères faveurs
Qui paraissent toujours promettre la dernière,
De ses feux chaque jour redoublent les ardeurs;
Ces fuites, ces retours, tous ces jeux enchanteurs,
Qui même en les trompant séduisent tous les cœurs,
Font succéder en lui, par un effet contraire,
Aux plaisirs les plus doux les plus vives douleurs.
Mais enfin, à l'étude, au bonheur, à la gloire,
Il préfère ses maux, son trouble, ses langueurs,
Il ne veut plus sur lui remporter la victoire;
Il place tous ses soins à fléchir des rigueurs.
Ses talens enfouis devenaient inutiles :
S'il chantait quelquefois, il chantait des Idylles.
*Minerve* s'en plaignit dans le conseil des Dieux.
Les Grâces, je le sais, ont souvent des caprices,
Dit-elle; mais pourquoi le rendre malheureux?
On ne leur a permis les tendres artifices

Que pour rendre constans les mortels amoureux,
Non pour faire des injustices.
Tout l'Olympe en convint : *Platon* dans ses amours
Était si vrai, si tendre, avait tant de constance,
Que les déesses même avouaient sans détours,
Que ses feux méritaient une autre récompense.
L'amour même à Cythère apporta ce décret.
Les Grâces ne sont pas cruelles;
*Platon* était pressant, l'Olympe l'ordonnait,
Elles n'avaient été que trop long-temps rebelles,
Il fallut obéir à l'Amour qui parlait.
Heureux et triomphant, *Platon* leur fut fidèle.
Son génie en conçut une chaleur nouvelle.
Sans jamais les quitter, cultivant ses talens,
Il consultait leur goût, il marchait sur leurs traces,
Toutes trois lui prêtaient de nouveaux agrémens,
Et ses rares écrits furent depuis ce temps
Inspirés par *Minerve* et dictés par les Grâces.

---

# LE DANGER

## D'ÊTRE PEINTRE.

Belles, dans les replis de vos heureux filets,
Si votre adresse enlace un de ces indiscrets
Qui racontent par-tout les faveurs qu'ils ont eues,
    Qui même se vantent souvent
    De celles qu'ils n'ont point reçues;
Vengez-vous des discours qu'il tient effrontément :
Riez de ses douleurs, dédaignez son hommage,
Retenez-le avec art dans un dur esclavage :
Loin de le ménager, irritez ses desirs;
Jouez-vous de ses feux; que privé des plaisirs,
Et puni d'aimer moins l'amour que le scandale,
Il subisse à vos pieds la peine de Tantale.
C'est justice. Il est bon qu'il languisse enchaîné
Aux marches de l'autel qu'il a trop profané.
Mais pourquoi vous jouer, dans votre humeur volage,
Du cœur d'un honnête homme, ou de celui d'un sage,
    Qui vous chérit de bonne foi;
Qui met tout son bonheur à suivre votre loi;
Qui, loin de concevoir la moindre défiance,
Aux ruses de votre art s'est livré sans défense?
D'un ascendant si doux lorsque vous abusez,
Vous ne connoissez pas les maux que vous causez.

Non : vous soulageriez l'excès de sa souffrance,
Si vous imaginiez jusqu'où va le tourment
D'un cœur qui met en vous son unique espérance,
Et qui se voit trompé par vous à chaque instant.
J'ai connu ces malheurs, et mes sens en frémissent :
Mes yeux en y pensant de larmes se remplissent.

Belles, dans vos plaisirs ayez plus d'équité.
Les erreurs de l'Amour ont du moins leur excuse,
Mais l'orgueil en a-t-il alors qu'il vous abuse ?
Régnez donc sans victime, et que la vanité
N'altère point en vous la sensibilité.

Dans Athènes jadis un disciple d'*Apelle*,
Par-tout de la nature étudiait les traits,
Comparait avec soin les plus charmans objets,
D'un œil de connoisseur observait chaque belle,
Et parait ses tableaux de leurs divers attraits.

Enivré de son art en contemplant leurs charmes,
Il goûtait le plaisir sans éprouver d'alarmes :
Mais l'instant vint enfin où lui-même, à son tour,
Il devait éprouver les peines de l'Amour.

Dans les bois du Lycée, un jour sa vue errante
Contemplait sous de vieux ormeaux
Les groupes que formait une foule brillante
De vingt jeunes beautés qu'entouraient cent rivaux.
Sa main brûlait déja de saisir ses pinceaux.
Soudain il aperçoit, sous deux longs traits d'ébène,
Des yeux noirs, bien fendus, pleins d'un feu jaillissant,

Que ses regards troublés ne soutenaient qu'à peine.
Il voit sur une joue un coloris charmant,
Qui semblait émané des feux du sentiment.
Il voit, en contemplant une bouche vermeille
Qu'entr'ouvrait le plus fin souris,
Trente perles briller sous deux rangs de rubis.
Ses boucles de cheveux, sans cacher son oreille,
En se jouant autour, descendaient sur un sein
Plus blanc que n'est le lis, plus doux que le satin,
Ferme, rond, élevé, qui s'agitant sans cesse,
Eût attiré les yeux de l'austère Sagesse,
Et de tout téméraire eût repoussé la main.

Ebloui, transporté, le disciple d'*Apelle*,
Plus il est éclairé, plus il est connoisseur,
Plus il sent vivement à quel point elle est belle.
Il la quitte à regret, il emporte en son cœur
De tant d'attraits une image fidèle.

Pour peindre la beauté je cherchais un modèle,
Des chefs-d'œuvre du ciel j'ai trouvé le plus beau.
Il prépare sa toile, il choisit son pinceau,
Il veut peindre, il s'arrête, il sent sa main tremblante;
Son cœur trop agité fait palpiter son sein.
Il quitte son travail, il le reprend en vain;
Il ne peut maîtriser l'ardeur qui le tourmente :
C'est trop souffrir, dit-il, je veux revoir *Mélanthe*.
Il retourne près d'elle; il suit par-tout ses pas.
Savant observateur, formé par la peinture,

Il connaît tous les traits de la belle nature.
Mieux que tout autre amant il vante ses appas.
Il lui fait remarquer des charmes qu'elle ignore:
Elle en devient plus vaine : et fière au fond du cœur
De fixer les desirs d'un si grand connoisseur,
C'est peu de le charmer ; elle s'applique encore
A porter à l'excès sa dévorante ardeur.
Enfin pour l'enflammer, s'il se peut, davantage,
Pour lui prouver du moins qu'aucun défaut caché,
A l'éclat des beautés dont il était touché,
Ne mêlait le moindre nuage,
Un jour avec tendresse égarée en ses bras,
Elle feint de céder, et souffre qu'il dénoue
Le voile qui couvrait ses plus secrets appas.
Il admire, il jouit, il s'étonne, il avoue
Que rien de plus parfait ne s'offrit à ses yeux.
A ces mots desirés, *Mélanthe*, ô tour affreux!
Feignant de revenir d'une ivresse profonde,
Dérobe ses appas à son œil curieux,
Le fuit, le menace, le gronde,
S'échappe, et loin de lui va plaire en d'autres lieux.

Vainement, il la cherche, il la suit, il l'obsède
Avec soin, avec art, à peine il peut saisir
Le moment de la voir et de l'entretenir.
Bien loin de la toucher, bien loin qu'elle lui cède,
Elle semble toujours être prête à le fuir.
Tout ce que peut l'Amour pour fléchir une belle,
Vœux, prières, égards, respect, empressement,

Les soins, les dons, les jeux, les pleurs, l'emportement,
Il tente tout, hélas! tout échoue auprès d'elle.
Enfin n'espérant plus, il part avec douleur,
Il part; le désespoir, la mort est dans son cœur.

L'absence seule, hélas! peut adoucir ma peine.
Il dit, il s'éloigne d'Athène,
Il fuit dans un désert. Là, d'un mont sourcilleux,
Tombait en écumant un torrent sinueux.
En vingt îles ses flots ont partagé la plaine.
Un vieil arbre étendu sur deux rochers divers,
Formait un pont tremblant isolé dans les airs.
Les débris d'une tour, un tombeau, des cabanes,
Montraient qu'on a jadis habité ces déserts.
Non loin s'élève un temple ignoré des profanes;
Ses toits de mousse sont couverts,
Ses murs, où l'herbe croît, sont par-tout entr'ouverts:
Une immense forêt couronne ces montagnes.
Au sortir du vallon, le regard enchanté
Embrasse avec avidité
Les trésors fortunés de vingt riches campagnes,
Et les remparts d'une cité.
Que la nature plaît! que la nature est belle!
Quel séjour pour un cœur qui ne veut désormais
N'aimer et n'étudier qu'elle!
Je ne reverrai plus ses funestes attraits!
Elle perd un ami bien tendre, bien sincère,
Qui n'avait d'autres soins que ceux de son bonheur:
Et moi je ne perds rien qu'une femme légère,

Qui ne m'aima jamais, qui méconnut mon cœur,
Qui peut-être se fait un jeu de mon malheur.
En cultivant mon art, j'oublîrai l'infidèle.
Occupons-nous des Dieux, osons peindre leurs traits....
Inutiles efforts! vœux trompés! vains projets!
Quelque sujet qu'il traite, il ne peut peindre qu'elle.
A la reine des Dieux il prête sa fierté,
A *Flore* son maintien et sa légèreté.
Veut-il peindre *Vénus?* c'est *Mélanthe* elle-même;
Ce sont ses yeux, si vifs et si pleins de douceur;
Leur feu perce au travers d'une humide langueur;
Sa bouche, ses regards, tout annonce qu'elle aime.
Veut-il peindre *Minerve?* ô prestige trompeur!
Il peint encor ses yeux; mais ses yeux plus austères,
Tels qu'ils les avait vus, quand armés de rigueur
Ils lançaient des regards sévères
Qui confondaient ses vœux, et déchiraient son cœur.
En vain de son amour il cherche à se distraire;
Toujours il peint *Mélanthe;* il s'en indigne en vain,
Il brise ses pinceaux, il les jette; et soudain
Succombant au pouvoir d'un charme involontaire,
Il recommence encore à peindre tous ses traits.

Dans Athènes pourtant l'on vante, l'on admire
Sa touche si savante et ses tons si parfaits,
Tous ces traits que l'Amour, hélas! rendait si vrais:
C'est la nature même, et la toile respire.
On court dans sa retraite applaudir ses travaux;
*Mélanthe* même y vient inquiette, agitée.

Mon orgueil l'enleva, disait-elle, au repos;
J'ai fait naître sa haine, et je l'ai méritée;
Je me plus trop souvent à redoubler ses maux:
J'aimais à recevoir cependant ses hommages.
Elle lève en tremblant ses yeux sur ses ouvrages,
Elle aperçoit par-tout ses traits dans ses tableaux.
De surprise et de joie elle reste immobile.
Enfin elle pénètre un solitaire asyle,
Où souvent sans témoins, il travaille en secrèt;
Occupé d'elle seule, il faisait son portrait.
Elle voit, elle tombe entre ses bras pâmée.
Il jette un cri perçant, ô surprise! ô terreurs!
Cruelle! venez-vous, insultant à mes pleurs,
Braver encor l'amant qui vous a trop aimée?
Rien n'a pu vous bannir de mon ame opprimée,
Mon talent n'a servi qu'à combler mes malheurs,
Qu'à vous graver en moi d'un trait ineffaçable.
Venez-vous, venez-vous, toujours impitoyable,
Augmenter mes regrets, et croître mes douleurs?

— Je serais trop ingrate; écoutez-moi, dit-elle:
Après ce que j'ai vu, je dois vous adorer.
Eh! quel autre aujourd'hui pourrais-je préférer?
Vous aviez cent rivaux, aucun ne fut fidèle;
Plusieurs sont devenus mes cruels ennemis.
Je n'en regrette aucun. Je craignais votre haine.
Je connais tous mes torts... Revenez dans Athène.
Rendez-vous à ses vœux, à ceux de vos amis.
Vainement pour vos feux j'affectai des mépris:

Leur constance en mon cœur fit germer la tendresse.
Votre fuite en secret me remplit de tristesse,
Et sur mes sentimens éclaira mes esprits;
Vous pouvez me punir d'avoir été légère:
Mais si par vanité j'ai fait votre malheur,
Croyez-moi, désormais plus juste et plus sincère,
Je mettrai mon orgueil à vous voir, à vous plaire,
A vous faire goûter l'ivresse du bonheur.

ENVOI.

O TOI! cruelle! ô toi.... Mais non, je veux me taire.
Je prétends oublier combien tu me fus chère.
J'étais, comme ce peintre, épris de tes attraits;
Tu te faisais un jeu d'empoisonner ma vie.
Et moi, de qui le cœur entraîne le génie,
J'ai dans tous mes écrits dessiné tes portraits.
Je m'en occupe encor.... Malheureux! et jamais
Tu ne répareras les maux que tu m'as faits.
Jai perdu tout espoir : fuis donc de ma pensée,
Permets quelque repos à mon ame insensée;
Ne frappe plus mes yeux, n'assiège plus mes pas.
Un autre objet sur toi ne l'emportera pas;
Absorbé tout entier dans ma douleur extrême,
Je hais tout ce qui plaît, je fuis toute beauté;
Et plein du sentiment dont je suis tourmenté,
Je ne veux plus aimer, je ne veux plus qu'on m'aime.

## ARCHIMÈDE,

## OU L'UTILITÉ DE LA GÉOMÉTRIE.

Jamais femme ne m'attrappa.
— Tant pis pour toi : j'en dois conclure
Que jamais femme ne t'aima,
Que tu vécus tout seul, sans la moindre aventure.
Pour moi, graces au ciel, souvent on me trahit.
Mon cœur fut déchiré; j'ai juré, j'ai maudit,
Et le sexe, et l'amour, et l'humaine nature.
Aujourd'hui par le temps instruit,
J'ai beaucoup plus de tolérance ;
J'excuse toute belle encline à nous duper ;
Et je déclare ici que je bénis d'avance
La première beauté qui voudra m'attrapper.
L'esprit devient plus juste à force de science;
Vous l'allez voir par ce récit.

J'ai lu dans un vieux manuscrit,
Qui, du grec en latin, par un Hébreu transcrit,
Fut épargné des Turcs, lourds vainqueurs de la Grèce ;
J'ai lu, dis-je, en ce vieil écrit,
Qu'*Archimède* eut une maîtresse.
*Orphée* avait appris à la sienne à chanter ;
*Linus*, à jouer de la lyre,
*Epicure*, à penser, et même à bien écrire ;
*Archimède* à sa belle apprit à calculer.

Chacun plaît comme il peut; tout savant veut instruire.
Leurs doctes entretiens n'étaient point froids discours.
Si des astres ensemble ils calculaient le cours,
Tes yeux, lui disait-il, sont plus brillans encore
Que ces feux scintillans que l'Arabie adore.
Mon cœur est plus brûlant que l'astre qui nous luit.
Un soir même *Archimède* dit:
Je veux t'enseigner cette nuit,
Par mes embrassemens, le nombre des planètes;
Et la nuit il en compta six (1).

---

(1) Lisez tous les élémens de géographie ou d'astronomie, vous y trouverez qu'il y a sept planètes, le Soleil, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne : mais, règle générale, voulez-vous être bien instruits, oubliez tout ce qu'on dit dans les livres élémentaires; presque tous répètent de vieilles erreurs, témoins ceux dont il est ici question, et qui vous parlent comme au temps où l'on croyait que tous les globes du firmament étaient faits pour réjouir nos yeux, et qu'ils tournaient autour de nous tous les jours.

La Lune n'est point une planète, c'est un simple satellite qui tourne autour de la Terre, de notre terre qui est bien réellement une planète, et qu'on a oubliée dans cette antique énumération, comme on y a oublié aussi les satellites de *Jupiter* : de sorte que, dans ce compte de sept, il y a réellement plus de fautes que de mots. Au lieu de confondre ainsi toutes les idées, en désignant par le même nom des astres dont les fonctions et la nature sont très-différentes, il fallait dire, ce qui est vrai, que le Soleil est un astre lumineux, autour duquel sept planètes décrivent des cercles elliptiques plus ou moins grands, dans cet ordre. *Mercure* tout près de lui, *Vénus* un peu plus éloignée, la *Terre* vient ensuite; autour d'elle tourne la *Lune* : *Mars* est plus loin encore, et cependant il n'a point de Lune; *Jupiter*, qui en a quatre, qu'on nomme ses satellites, est à une distance plus considérable; *Saturne*, qui a sept lunes, et de plus un anneau, ou plutôt deux anneaux

Tendrement alors *Lycoris*
Lui dit, en l'embrassant avec un doux souris :
Je croyais qu'en ce rang vous placiez les comètes.
*Lycoris* ainsi s'instruisait.
*Archimède* enchanté, bien sûr de sa tendresse,
Un jour dans ses jardins errait,
En cherchant quelque nouveau trait
Qui pût instruire sa maîtresse.
Sur le sable il voit à ses pieds
Des triangles multipliés ;
Ils formaient une longue chaîne.
*Archimède* long-temps la suit :
Vers un buisson de fleurs par elle il est conduit.
Dans cet épais buisson l'œil ne perçait qu'à peine.
Les grapes du lilas, les touffes du jasmin,
De l'ardent chèvre-feuil les aigrettes brillantes,
L'amas de mille fleurs en beautés différentes,
Attirent du savant le regard incertain.

---

plus voisins de lui qu'aucune de ces sept lunes; enfin *Herschel*, planète découverte en 1781 par l'astronome dont elle porte le nom, et qui a découvert de plus six lunes qui l'accompagnent. C'est la planète la plus éloignée du Soleil : peut-être y en a-t-il encore d'autres qui échappent à nos yeux. Comme de ces sept planètes les Grecs n'en connaissaient que six, Archimède n'en dut pas compter davantage.

Il y a de plus un grand nombre de comètes. Mais comme elles tournent dans tous les sens autour du Soleil, et que leur ellipse est très-alongée, il ne faut pas plus les confondre avec les six planètes, que la Lune ou les satellites de *Jupiter*. Il faut des noms différens pour exprimer des objets différens; et c'est à quoi les savans n'ont pas assez pensé. C'est de là que provient souvent la confusion qu'on trouve dans leurs ouvrages.

Sur trois roses naissantes
Qui forment un triangle, il se fixe à la fin.

Dans cet arrangement il soupçonne un dessein :
Sous les fleurs qu'il écarte il avance la main ;
Il y trouve un billet ; il se met à sourire.
Il est de quelque amant, se dit-il ; mais à qui,
Chez moi, dans mes jardins, ici,
Un amant pourrait-il écrire ?
Voyons : il est pourtant assez mal de le lire,
Puisqu'il n'est pas pour moi. Sous ces mêmes rameaux
Nous le replacerons. Il l'ouvre ; il lit ces mots :
« De ton cher *Azémon* viens adoucir la peine ;
» Ma tendre *Lycoris*, viens ; ce soir trouve-toi
» Sous ces myrtes touffus au bord de la fontaine,
» Où tu te rendis à ma foi. »

Il pâlit ; il rougit : *Lycoris* infidelle !
Confondons la perfide ; et, la lettre à la main,
Il quitte ce bocage, il franchit le jardin.
Il parcourt sa maison ; il la cherche, il l'appelle.
Il ne la trouve point. Confus, désespéré,
Il rentre en ses jardins, il court à la fontaine :
Ce bois, ce lit de fleurs pour son rival paré,
Le murmure des eaux, tout augmente sa peine :
Il fuit ces bords déserts. Dans un bois d'orangers,
Qui mêlaient de leurs fleurs la blancheur éclatante
A la pourpre des grenadiers,
Il crut ouïr soupirer son amante.

Il vole, il aperçoit le jeune *Agathias*
Renversé mollement sur le sein d'une belle,
Et pressé de ses deux beaux bras.
Il jette un cri terrible; il prononce : c'est elle.

*Agathias* s'enfuit; *Lycoris* sans effroi
Lui répond : eh bien! oui, c'est moi.
— Eh! quoi donc, à plusieurs vous êtes infidelle?
Lisez, femme perfide. — Eh quoi!
D'où vient une telle colère?
Si vous vous étonnez de me voir si légère,
Pour un calculateur vous avez mal compté.
J'appris cet art de vous. Or, vous allez connaître
Si mon compte est plus juste, et si j'ai profité
Des leçons d'un aussi grand maître.
L'homme fait l'amour quarante ans;
La femme à peine vingt : mais la nature sage,
Plus qu'à vous nous donna des sens.
Ainsi, pour rendre égal cet inégal partage,
Une femme toujours doit avoir deux amans.
Mon calcul est fort bon; il est fort en usage :
Sans cela, très-certainement
Des hommes la moitié se passerait de femme.
Si quelque ignorante me blâme,
Toujours à ce calcul femme experte se rend.
Je dis plus : Syracuse est une ville immense;
Mille étrangers sans cesse abordent nos climats,
Et leurs femmes n'y viennent pas.
Ainsi, pour qu'aucun d'eux ne meure d'abstinence,

Pour le bon ordre enfin, chaque femme, je pense,
Doit, entre trois amans, partager ses appas.

*Archimède* étonné de sa rare science,
Refit ce long calcul, et n'en pouvant douter :
Le compte est bon, dit-il, on n'en doit rien rabattre.
Même, si l'on veut tout compter,
Il y faut encore ajouter :
Dans un climat si chaud, femme en doit avoir quatre.

---

# LA CHASSE

## DE L'ENFANT.

### Imitation de Bion.

Un enfant s'amusait à tendre
Des piéges aux petits oiseaux,
Et sous les plus épais rameaux
Se cachait pour les mieux surprendre.

Soudain, sur le sommet d'un naissant arbrisseau,
Il en aperçoit un qui lui semble nouveau :
Il ne songe plus qu'à le prendre,
Tant il lui paraît vif, tant il le trouve beau.
Hélas! c'était l'Amour, oiseau doux, mais sauvage,

Qu'il ne connaissait point, graces à son jeune âge.

L'enfant autour de lui dresse tous ses gluaux ;
L'Amour voltige entr'eux, ou, par de légers sauts
Il passe par dessus ; et, s'échappant sans cesse,
Il tourmente déja l'enfant par son adresse.

A ses piéges l'enfant ajoute des réseaux,
Puis se cache et le guette, et tout son cœur palpite.

L'Amour va, vient, s'approche, et rapide il évite
Le perfide appareil par la ruse inventé.
Il trompe l'espoir qu'il irrite,
Et s'en jouant avec dextérité,
Toujours près d'être pris, garde sa liberté.

L'enfant en pleure ; il se dépite,
Et, laissant ses réseaux, court au vieux laboureur
Qui lui montra cet art qu'il trouve si trompeur.

Il lui conte ce qui l'amène ;
Il lui montre l'oiseau qu'il ne peut attraper.
— Ah ! malheureux enfant, laisse-le s'échapper,
Repartit le vieillard, qui reconnut sans peine
Cet oiseau ravisseur, tourment de nos beaux jours.
C'est le plus cruel des vautours :
Il t'épargne dans ton enfance ;
Mais quand tu toucheras à ton adolescence,
De lui-même il fondra sur toi.
Tu voudras l'éviter, loin de vouloir le prendre ;
Et, malgré tes efforts, ton trouble, ton effroi,
C'est toi qui seras pris sans pouvoir t'en défendre.

## MINERVE ET L'AMOUR,

*Conte anacréontique.*

*Minerve* rencontra l'Amour.
Elle sourit, il la menace;
Il lance vingt traits tour à tour;
Ils s'émoussent sur la cuirasse.

Il s'approche d'elle en courroux.
*Minerve* d'un bras intrépide,
Le prend, le met sur son égide,
Et le pose sur ses genoux.

Comme un enfant qui se dépite,
Elle le gourmande en riant;
Mais de son flambeau qu'il agite,
Bientôt la chaleur la surprend.

Elle est couverte d'etincelles :
Contre leurs atteintes cruelles,
Le fer ne peut la garantir;
Elle se lève, elle veut fuir.

Son égide presque brûlante
Est prête à tomber de sa main;
Sa cuirasse non moins ardente
Est insupportable à son sein.

Eh mais! d'où naissent tes alarmes,

Dit l'Amour d'un ton ingénu?
Quoi! sous d'impénétrables armes
Tu me fuis, moi qui suis tout nu?

Tes flèches ne peuvent m'atteindre,
Dit la Déesse en s'éloignant:
Un cœur bien armé s'en défend;
Le sage ne doit pas les craindre.

C'est ton flambeau, ce sont tes jeux,
C'est ta présence que j'évite.
Ton badinage est dangereux;
Rien n'en garantit que la fuite.

---

## LA FAMILLE DE VÉNUS,

*Conte anacréontique.*

TENANT d'une trompeuse main
Son caducée et sa balance,
Le dieu dont l'adroite éloquence
Rendrait le vrai même incertain,
Sous un ciel à moitié serein,
Rencontra *Vénus* endormie,
Et lui fit un tendre larcin:
Ce fut sa ceinture chérie,
Qu'il lui remit le lendemain.

A ce commerce clandestin
*Hermaphrodite* dut la vie.

Du vin la piquante énergie
Du Tyrse augmente les vertus.
C'est dans un festin que *Bacchus*,
Sur un tonneau de Malvoisie,
En buvant renversa *Vénus* :
*Priape* est né de cette orgie.

O déesse de la beauté !
C'est dans une plus pure ivresse
Que du dieu du goût enchanté
Tu récompensas la tendresse
Sur l'autel de la Volupté.

Jamais amans ne réunirent
Plus de charmes pour s'embraser ;
Jamais les immortels ne virent
Un plus beau couple s'embrasser.
Quoique jaloux, ils applaudirent
A des transports si ravissans :
Ils firent bien plus ; ils bénirent
Leurs mutuels épanchemens,
Et les trois Grâces en naquirent.

Et toi, toi qui de ces trois sœurs
Parais évidemment le frère,
Fils charmant de la même mère,
Tu fais naître jusques aux fleurs,
Et ta naissance est un mystère !

Les Dieux, au jour où tu naquis,
Près de ton berceau s'assemblèrent;
Tous d'un même charme saisis,
En voyant ton premier souris,
D'un feu céleste s'embrasèrent,
Et chacun te voulut pour fils.

Le maître même du tonnerre
D'un trouble inconnu fut surpris,
Et ressentit quelque colère.
Puis, d'une voix tendre et sévère:
O ma fille! ne cèle pas:
D'un enfant si rempli d'appas,
Quel dieu, dit-il, est l'heureux père?
Et termine tous nos débats.

*Vénus* rougit: ses yeux errèrent
Sur *Hercule*, sur le dieu *Mars*,
Sur le dieu brillant des beaux arts;
Sur tous, tour-à-tour ils tombèrent;
Sur *Jupiter* même ils passèrent:
Mais nul n'arrêta leurs regards.

Baissant ses beaux yeux vers la terre,
Puis les relevant vers les cieux,
Un choix entre vous autres Dieux,
Dit-elle, est difficile à faire:
Chacun de vous est séducteur;
Chacun sait bien au fond du cœur
Qu'il mérite qu'on le préfère.

Si j'ai quelque doute entre nous,
Sur celui qui m'a rendu mère;
La faute est moins à moi qu'à vous:
Comment être toujours sévère
A qui nous rend des soins si doux?
Ils séduiraient la plus austère.
De mon fils que chacun soit père;
Vous le devez adopter tous.

Elle dit: son regard céleste
Que suit un sourire enchanteur,
Son maintien faussement modeste
De chaque dieu ravit le cœur;
Tous l'embrassent avec chaleur;
Tous font graces à l'infidelle,
Et, riant de son embarras,
Ils jurent, pressés dans ses bras,
De pardonner à toute belle,
Soit déesse, ou simple mortelle,
Semblable doute en pareil cas.

J'approuve une telle indulgence,
Leur dit des Dieux le souverain:
Ne manquons jamais de clémence;
Tout enfant tient son existence
De la Nature et du Destin.

## L'ERREUR DES GRACES,

*Conte anacréontique.*

Aux frontières d'Arcadie,
Les trois Grâces près d'un bois
Folâtraient dans la prairie.
  La plus légère des trois,
*Aglaé* fuit et s'échappe ;
On la suit, on la ratrappe ;
Mais s'arrachant de leurs bras,
Près d'une forêt touffue
La folle porte ses pas,
Et disparaît à la vue.

Ses deux sœurs, en badinant,
Courent d'abord après elle,
De tous côtés regardant ;
Chacune cherche et l'appelle,
Et bientôt l'effroi les prend.
Ah ! sous ce funeste ombrage,
Un satyre, un ravisseur,
Ou quelque monstre sauvage,
A-t-il surpris notre sœur?

Toutes deux, malgré la peur,
S'avançant sous le feuillage,

Pénètrent dans le bocage
Où j'étais avec *Chloé*,
De sa beauté ravissante
Uniquement occupé.

— La voilà, c'est *Aglaé*;
Pourquoi donc, pourquoi méchante
Te plaire à nous tourmenter?
En parlant elles la prennent,
Et, sans vouloir m'écouter,
Promptement elles l'emmènent.
Plus je leur crie, arrêtez,
Plus à pas précipités
Toutes deux au loin l'entraînent.

Je les suis hors de ce bois.
Soudain j'entends une voix
Qui m'appelle, qui me nomme,
Qui me dit : Reviens, jeune homme,
Reviens, demeure avec moi;
Laisse enlever cette femme;
Viens et partage la flamme
Qu'une immortelle a pour toi.

A ces mots qui me surprennent,
Je me tourne et vois *Chloé*:
Mais non; c'était *Aglaé*.
Si mes regards s'y méprennent,
Eblouis de ses appas;

Malgré tout ce qu'elle inspire,
Tout ce qu'en elle on admire,
Mon cœur ne s'y méprit pas.

O des grâces la plus belle!
Pourquoi m'éprouver, cruelle?
Je ferais trop de jaloux.
Pardonnez; point de courroux;
Je ne puis être infidèle
A *Chloé*, même pour vous.

Alors d'une main hardie
Que sur elle je portai,
Elle fut soudain saisie;
A ses sœurs je la menai.

Long-temps leurs regards errèrent
Et sur elle et sur *Chloé;*
Long-temps toutes deux cherchèrent
Laquelle était *Aglaé.*
Même en les voyant ensemble
Leur choix demeurait douteux,
Tant l'une à l'autre ressemble.

Sans le transport amoureux
Qu'en moi *Chloé* faisait naître
Et qui dessilla leurs yeux,
On n'eût pu la reconnaître,
Ni choisir entre les deux.

# BACCHUS

## VAINCU PAR L'AMOUR,

*Conte anacréontique*

Les ceps d'une vigne naissante
Par *Bacchus* étaient visités;
Lui-même il les avait plantés
Sur une colline riante,
Qui jamais n'en avait portés.

Armé d'une serpe tranchante,
Il émondait tous les bourgeons,
Où s'égare en vains rejetons
Une sève trop abondante.

Dans son humeur impatiente
Il a devancé le réveil
Et de *Silène* et des Bacchantes;
Ses mains actives et savantes,
Aux premiers rayons du soleil,
Plaçaient les grappes fleurissantes.

L'Amour près de là poursuivait
Une beauté jeune et timide,
Que son seul aspect effrayait,

Qui sans rien ouïr s'enfuyait,
Et plus légère et plus rapide
Que la flèche qu'il décochait.

Tout-à-coup l'enfant de Cythère
Voit *Bacchus* qui, le corps penché,
La pioche en main, fouillait la terre,
Et semblait aux ceps attaché.

Pauvre Dieu, dit-il, qu'il me fâche
De te voir ainsi travailler;
Va, je veux, pour te consoler,
Te procurer quelque relâche.

Il dit: la flèche qu'il tenait
Sur son arc, toute disposée
Pour la Nymphe qui le craignait,
Est dans le sein du Dieu lancée.

*Bacchus* qui ne fut renversé
Jusqu'à ce jour que par l'ivresse,
Dans le sillon qu'il a creusé
Tombe languissant de faiblesse.

Il se relève, mais en vain;
Il retombe, il pleure, il soupire,
Surpris d'éprouver un délire
Qui n'est point causé par le vin.

Indomptable Dieu du raisin,
Lève-toi, cesse de t'ébattre,

Lui dit avec un ris malin
L'enfant qui venait de l'abattre :
Lève-toi donc, viens me combattre ;
N'as-tu pas ton tyrse d'airain ?
Ou, si tu te crois sans défense,
Fléchis donc sous un souverain,
Et reconnais une puissance
Plus forte que ton jus divin.

Il part. *Bacchus*, dans sa colère,
Veut arracher le trait perçant
Dont il croit l'atteinte légère,
Mais il l'enfonce plus avant.

Ce n'est plus d'un trait la piqûre,
C'est un feu brûlant qu'il endure,
Et dont il languit consumé.
L'*Éther*, dont son sang est formé,
Sort jaillissant de sa blessure ;
Des pampres il teint la verdure ;
Au fond des rameaux tortueux
Il s'insinue avec la sève ;
Il circule, il roule, il s'élève,
Dans la grappe il porte ses feux.

De-là vint la liqueur brillante,
Le vin écumant et fumeux,
De qui la mousse pétillante
Bouillonne en flots tumultueux.

Oh! combien ses effets surprirent
Et le vieux *Silène* et *Bacchus*,
La première fois qu'ils s'offrirent
A leurs yeux de joie éperdus!

Plus prompt que le trait de lumière,
Qui, dans un obscur horizon,
Perce la nuit et nous éclaire,
Il s'échappe de son flacon,
Emporte avec lui son bouchon,
Le fait voler jusqu'au plafond,
S'épanche, jaillit, étincelle
Au milieu des cris des buveurs,
Et porte au fond de tous les cœurs
Les feux de l'Amour qu'il recèle.

Ce ne fut point sur un coteau
De la Sicile ou de la Grèce
Qu'on vit naître ce vin nouveau:
Non, non; malgré la double ivresse
Dont sa liqueur enchanteresse
Remplit mon cœur et mon cerveau,
Mes amis, j'en sais bien l'histoire;
Mes amis, vous pouvez m'en croire,
C'est chez nous; la France a la gloire
D'avoir vu son premier tonneau.

C'est dans la Rémoise campagne
Que *Bacchus* ainsi fut blessé,

Et ce vin d'abord a moussé
Pour une beauté de Champagne (1).

# LE DISCIPLE D'ANACRÉON

## A SA COLOMBE.

Pourquoi quittes-tu ce bocage,
Ces prés fleuris, ces bois touffus,
Où tant de soins t'étaient rendus,
Où je cherche encor ton image?
Douce Colombe de *Vénus*,
N'es-tu qu'un oiseau de passage?

Avec des yeux si bien fendus,
Bec de rose et charmant plumage,
Avec ce séduisant ramage,
Par qui tous les sens sont émus;

(1) Ce conte, et le précédent, *l'Erreur des Graces*, sont imités de l'allemand. M. *de Gerstemberg*, gentilhomme du Holstein, et capitaine au service du roi de Danemarck, en est l'auteur. Il a enseigné aux Muses allemandes à être légères. Il n'est pas nécessaire de dire que la fin du conte de *Bacchus vaincu par l'Amour*, est une addition faite par le traducteur français; car, sans la liberté d'ajouter, de retrancher, de changer,

Je quitterais le métier de conteur,

comme le disait *La Fontaine*.

Douce Colombe de *Vénus*,
Tu veux être oiseau de passage.

~

Ah! fais mieux, ne sois point volage.
Deux cœurs ensemble confondus
Sont plus heureux, jouissent plus
Que celui qu'un moment dégage.
Douce Colombe de *Vénus*,
Crains d'être un oiseau de passage.

~

Reviens, reviens sur ce rivage
Où nos cœurs se sont entendus ;
Reviens vîte sous cet ombrage
Réparer les momens perdus.
Douce Colombe de *Vénus*,
Ne sois point oiseau de passage.

---

## ÉPILOGUE.

Un grand calculateur des maux de ce bas monde,
Nous dit, hélas! en gémissant,
Que sur la terre il meurt un homme par seconde.
Je le crois ; mais par-là je vois très-clairement
Qu'il faut que par seconde il y naisse un enfant.
Pour avoir ce produit, je vois que, par seconde,
Il faut qu'un homme rende une femme féconde.
Une sans y manquer. Mais quoi donc, mes amis!

Tous les grains que l'on sème apportent-ils des fruits ?
Non : vous en convenez ; ainsi donc je poursuis,
Et je dis
Qu'à ce juste calcul, afin que tout réponde,
Il faut absolument, il faut que, dans ce monde,
Bien des couples conjoints soient heureux par seconde.
Cela console un peu : mon cœur se sent flatté,
Quand je vois que, malgré le mal qui nous inonde,
Le bien l'emporte encore ; et que, tout supputé,
La volupté domine, et le plaisir abonde.

# LIVRE SECOND.

## CONTES DANS LES MŒURS DES ANCIENS ROMAINS.

### LES SATURNALES.

Qui n'aime pas la liberté,
Et qui, dans le cours du jeune âge,
N'a pas quelquefois fréquenté
Son frère, le libertinage,
Famille aimable, doux lignage,
Assurément est dégoûté,
Et n'est ni bien portant ni sage.

Viens, *Gallien;* qu'un bon breuvage
Vîte lui rende la santé;

Et vois si, pour premier usage,
Il n'ira pas en faire hommage
A l'une et l'autre déité.

Ce vieux *Caton*, prôné, chanté,
Et qui, de tout temps, fut cité
Comme la lumière immortelle,
Le parangon, le vrai modèle
Des sages de l'antiquité,
Jusques au déclin de sa vie,
Avec quelque esclave jolie,
En grand secret passait la nuit:
Je l'approuve, on ne peut mieux faire;
Mais il se mit trop en colère,
Quand son fils, qui n'y songeait guère,
Un matin tous deux les surprit
Faisant fort peu de chose au lit.

Le vieillard dont Téos se vante,
Et dont l'imagination,
Le goût, la mollesse élégante
Et l'esprit encor nous enchante,
Eût ri dans telle occasion,
Ou, pour consoler son amante,
Eût fait un couplet de chanson.

A mon avis, *Anacréon*
Fut, avec tout son badinage,
Ses vers, ses amours, son pigeon,
Moins hypocrite et bien plus sage

Qu'avec sa pesante raison,
Son ton grondeur, son verbiage,
Et ses cris *détruisez Carthage*,
Ne le fut l'empesé *Caton*.

Ce *Caton*, qui scruta les romaines annales (1),
Ce *Caton* grondait fort au jour des bacchanales.

Ces bacchantes, la coupe et le thyrse à la main,
Montrant à découvert leurs genoux ou leur sein;
Leurs propos peu décens, leurs chansons peu morales;
Ces buveurs barbouillés et de lie et de vin,
Avec elles groupés et mêlés à leur danse;
Ce pampre qui les couronnait;
Ce bouc orné de lierre, et qu'un enfant montait;
La foule qui le conduisait
En jouant de la flûte, en sautant en cadence;
Ces grappes que leurs mains pressaient;
Ces larges coupes qu'ils vidaient;
Ces baisers qu'ils s'entredonnaient;
Leur ivresse, leurs cris, leur nocturne licence;
Les fortes vérités qu'en buvant ils disaient:
Ces jeux que du sénat tolérait l'indulgence,
L'oreille et les regards de *Caton* offusquaient.

Mais s'il grondait beaucoup pendant les bacchanales,
Son humeur redoublait au temps des lupercales.

---

(1) Caton a composé un livre des origines; il en reste à peine quelques fragmens.

Les plus beaux des jeunes Romains
D'un fouet armant leurs mains guerrières,
Dansant aux sons des tambourins,
Ou de l'inégale syrinx,
De cris remplissaient l'atmosphère,
Invoquant *Faune* et *Romulus*,
Et la louve sa nourricière;
Frappant les airs, ils couraient nus
Tous les quartiers de Rome entière (1),
La foule en riant les suivait,
Puis se sauvait, puis esquivait
Les coups de leur sainte lanière,
Hors les femmes qui les cherchaient.

Les femmes après eux couraient;
Esclave, matrone, étrangère,
Belle ou laide, modeste ou fière,
Toutes, toutes les appelaient,
De leurs regards les poursuivaient,
Au-devant de leurs coups volaient,
Et, leur adressant leur prière,
Mains jointes à leurs pieds tombaient.
Heureuse celle qu'ils touchaient!
Elle était sainte, elle était mère;
Ses parens, son mari, son père,

---

(1) *Tertia post idus nudos aurora lupercos*
*Adspicit, et Fauni sacra bicornis erunt.*
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
*Ipse deus nudus, nudos jubet ire ministros.*

Plus ardemment la chérissaient.
O combien d'enfans en naissaient !

Cette fête aux Romains si chère,
Cette fête où la liberté,
La pudeur de l'antiquité,
Où la romaine urbanité
Se développait toute entière,
Offensait de *Caton* l'austère gravité (1) :
Mais si, plus que les bacchanales,
Son esprit mécontent blâmait les lupercales,
D'une douce sérénité
Son front resplendissait lorsque les saturnales
Venaient venger l'humanité.

Jours heureux! jours sacrés! dans l'Italie entière
Les peuples recouvraient l'égalité première.
Les travaux étaient suspendus,
Le barreau déserté, les ordres confondus,
Les titres effacés; tous ces grands noms d'édiles,
De chevaliers, de plébéïens,
De préteurs, de consuls et de patriciens,
Etaient placés au rang des choses inutiles.
Celui d'homme était tout. L'égalité régnait,
Et la plus pure joie en tous lieux éclatait.
On n'avait pas à craindre une folle licence.

(1) Le sénat souffrait toutes ces gaîtés, qui ne faisaient de mal à personne, parce que, si elles étaient un abus de la liberté, elles en étaient aussi la preuve, et qu'elles la rendaient chère au peuple.

Eh ! quel homme eût voulu troubler un si beau jour,
Et, par un crime ou par une imprudence,
De l'an qu'il terminait le bannir sans retour (1) ?

Riant, buvant, causant, mangeant à même table,
Les esclaves étaient par les maîtres servis.
Or j'ai lu quelque part que, dans un jour semblable,
Le dur *Caton* était assis
Près de la jeune *Orphelle*, esclave très-aimable,
Dont le père était vis-à-vis.
*Marcellus, Fabius*, un fils de *Paul Emile*
Assistaient avec eux à ce festin tranquille,
Où présidait l'égalité.
Chaque esclave à son maître adressait la parole,
Lui disait quelque vérité,
Ou, par quelque bon mot, quelque conte frivole,
Effarouchait sa gravité,
Quand le père d'*Orphelle*, avec impatience,
Se lève, et dit : *Caton*, le jour fuit, et demain
Je me verrai réduit à garder le silence :
Mon cœur est cependant si plein,
Que, si j'osais.... — Parle, parle, *Hermodave*,
Tout est libre; aujourd'hui, nul de vous n'est esclave.

— Ai-je bien cette liberté ?
*Caton*, *Caton*, vous l'avoûrai-je ?

(1) Les saturnales se célébraient dans le mois de décembre, le 16 des calendes, avant le mois de janvier.

Des crimes que j'ai vus encore épouvanté,
Jusqu'à la liberté, tout me paraît un piége.
Avons-nous quelque loi du moins qui nous protège?
Si je parle aujourd'hui, demain vous le saurez,
Et demain vous m'en punirez.
Certain Grec le disait : on ne doit rien écrire
Ni rien dire
Contre gens qui peuvent proscrire (1);
Si j'osais cependant. — Parle, rassure-toi;
Tu peux parler de tout, et même contre moi :
La loi te le permet. — Je le sais : elle est bonne;
Et, si vous l'observiez, je ne craindrais personne.
Mais, mon maître, je vous en crois :
La loi m'est favorable, et j'use de mes droits.

D'où vient donc cette humeur qui toujours vous tourmente?
Né pauvre plébéïen, devenu sénateur,
Tribun, questeur, édile, et consul et censeur,
Rien ne vous adoucit, et rien ne vous contente.
Vous croyez toujours voir de secrets ennemis (2);
Et quand vous opinez, vous cherchez des coupables :
Vous ne faites jamais de grace aux misérables;
Vous multipliez les délits.
Bientôt, si l'on vous croit, rien ne sera permis.

---

(1) Ce mot connu est de *Pollion*, contemporain d'*Auguste ;* mais il pouvait l'avoir puisé chez quelque Grec plus ancien que lui.

(2) Tout ce qu'on dit ici de *Caton* est pris dans *Plutarque*, vie de *Caton*.

De peur que le Romain ne porte un jour des chaînes,
Vous entourez par-tout la liberté de gênes :
Le théâtre vous blesse ; et des allusions,
Qu'au sénat, aux consuls, à la publique affaire
Le malin spectateur aime souvent à faire,
On dit que vous craignez les applications ;
Et vous donnez la préférence
A vos gladiateurs sur les vers de Térence (1).

---

(1) Le théâtre de Rome fut, dès sa naissance, bien moins libre que celui d'Athènes : aussi n'eut-il jamais autant de célébrité. Ce défaut de liberté engagea *Plaute* et *Térence* à placer toujours leur scène dans quelque ville de la Grèce, et jamais à Rome. Ni l'un ni l'autre n'osèrent mettre sur le théâtre un sénateur, un questeur, un prêteur, un luperque, ni même un simple bourgeois de Rome. Sans doute les édiles, chargés de la dépense et de la police du théâtre, ne l'auraient pas souffert ; et, par les abominations dont *Plaute* se permet les détails dans la plupart de ses pièces, on voit que les édiles exigeaient plus de respect pour les rangs que pour les mœurs.

Les Athéniens, au contraire, attaquaient les vices sans respect des personnes, et jouaient les magistrats de leur république sous leurs propres noms.

Le théâtre comique de Rome fit des progrès immenses depuis *Plaute* jusqu'à *Térence*, dans un espace d'environ quarante ans, et tomba, immédiatement après ce dernier, à tel point, que l'art dramatique ne produisit ni un auteur ni une pièce qui eût la moindre célébrité. Cette décadence du théâtre arriva précisément à l'époque où tous les genres de littérature commençaient à fleurir dans Rome. Cette marche rétrograde n'est pas naturelle ; elle eut donc une cause, et cette cause ne peut être que la crainte des allusions : elle suscita aux auteurs des gênes et des persécutions secrètes qui détournèrent les bons esprits de travailler dans ce genre.

Les mimes, les pantomimes, les jeux de Flore, où l'on exposait des femmes nues aux regards des spectateurs, se soutinrent tant que la

Soldat de *Scipion*, de ses succès jaloux,
Sa générosité fut un crime pour vous :

---

république romaine exista : ces sortes de scènes ne choquaient que les mœurs, et n'offensaient aucun de ceux dont la fortune ou l'ambition étaient fondées sur des abus.

Ce qui est plus étrange encore, c'est que les Romains n'ont pas fait un seul livre de politique : eux qui ont imité tous les genres de littérature de la Grèce, ils se sont abstenus de celui-là seul ; car les Grecs avaient écrit beaucoup de traités politiques, et il nous en reste une foule. Le seul ouvrage des Romains qui approche de ce genre, est le Traité des lois de *Cicéron*, encore est-il mutilé; il n'en reste que les trois premiers livres. Cet ouvrage, fait à l'instar du Livre des lois de Platon, lui est supérieur ; mais c'est plutôt un ouvrage de législation que de politique.

Il est si singulier qu'un peuple ait un théâtre, et n'y joue jamais ses propres mœurs, ses propres vices, ses propres abus, qu'il ait en outre la passion de dominer les nations, qu'il juge dans la place publique ses propres magistrats, et qu'il n'écrive jamais sur l'art de régir, qu'on peut croire qu'il y avait un motif, un frein qui empêchaient les Romains d'imiter les Grecs dans ces deux genres. J'ignore quel fut ce frein : ce ne pouvait être une défense ; elle eût provoqué les esprits à la désobéissance ; les factions ou les tribuns l'eussent bravée et violée ; les historiens l'auraient rapportée. Les plaintes que les différens partis eussent faites tour-à-tour contre elle, nous l'auraient transmise ; enfin nous la connaîtrions par le blâme qu'elle eût encourue. Que fût-ce donc ?

Les Romains aimaient leur gouvernement, quoiqu'ils fussent sans cesse en contestation et quelquefois même en guerre ouverte avec leurs consuls et leur sénat. Les divisions étaient encore plus vives dans les démocraties de la Grèce.

Je crois que les Grecs et les Romains ont porté leurs divisions beaucoup trop loin : nul citoyen ne doit agir contre ceux à qui le gouvernement est confié, quoique le devoir de tous et de chacun soit de s'élever contre les abus, et de chercher à perfectionner par ses discours et par ses écrits le gouvernement sous lequel il vit, à dissiper les erreurs, à déraciner les préjugés, à rectifier les mauvais principes. C'est par-

Ameutant les tribuns, armant la calomnie,
Vous l'avez dégoûté de servir la patrie.
Vous aimez les talens, vous chérissez l'État;
Vous l'attestez du moins chaque jour au sénat,
En criant : *Je conclus à détruire Carthage.*
Eh, pourquoi? le dirai-je? Au gré de l'intérêt,
L'avarice et l'envie ont dicté cet arrêt.
    Ses Suffectes vous font ombrage.
    De ce gouvernement vanté,
Que, dans sa politique, *Aristote* a cité
Comme le mieux conçu, le plus doux, le plus sage (1),
Vous craignez les vertus et la stabilité;

---

ticulièrement le devoir des gens de lettres. Ils se sont acquittés de ce devoir sous l'ancien régime. *Boileau* adressa au roi même sa belle Episode de *Cinéas* pour s'opposer à la fureur des conquêtes qui se manifestoit dans *Louis XIV* : ce prince l'entendit, et l'en estima davantage. Les gens de lettres, sous l'heureux régime de la liberté, doivent s'acquitter plus sévèrement encore de ce devoir : ils sont chargés de l'auguste emploi de porter la lumière, de repousser la barbarie qui nous menace encore, et qui a pensé engloutir le vaisseau public pendant l'horrible époque du vandalisme; ils doivent s'opposer à toute violation de la constitution, qui seule assure la liberté publique, celle de la presse et celle de leurs personnes; ils en sont les défenseurs nés dans l'intérieur, comme nos guerriers le sont à l'extérieur. Mais plus ils sont amis de la liberté, des lois et de la constitution, moins ils doivent se mêler parmi les factions; car chacune aveugle la raison, opprime la liberté, entrave la marche des lois, et s'oppose à la pleine exécution de la constitution. Telle est ma profession de foi.

(1) Aristote observe que de toutes les républiques de la terre, Carthage est celle où il s'écoula le plus de temps sans qu'il s'y élevât ni sédition ni tyrannie.

Vous avez peur qu'on ne compare
Vos édits à ses lois, et votre pauvreté
Au luxe éblouissant dont Carthage se pare (1).
Votre art est de combattre et de tout asservir;
Le sien est d'éclairer, de peupler, d'enrichir.
Carthage est une émule à Rome nécessaire;
Elle est bien moins que vous turbulente et guerrière.
En vain vous décriez sa foi, sa probité :
Tout peuple commerçant a besoin d'équité.
Tout peuple conquérant n'a soif que de pillage:
Le commerce ne vit que par la liberté.
Tout soldat veut un chef, et court à l'esclavage.
Vos plus grands sénateurs passent pour usuriers :
L'or de cent nations enrichit vos guerriers;
Il y faut joindre encor les trésors de Carthage.
Ah! qu'il vaudrait bien mieux nous dire : Je conclus
Qu'il nous faut égaler nos voisins en vertus,
Surpasser la sagesse et les talens d'Athène,
Faire au monde admirer la clémence romaine.
Mais il faut trop de temps, de soins, d'instruction;
On a bien plutôt fait d'assembler une armée,
De livrer au pillage une ville enflammée,

---

(1) Le luxe de Carthage ne consistait ni dans les habits ni dans la table. Les peuples du Midi sont naturellement sobres et peu vêtus, et je crois que les citoyens de cette ville avoient, comme ceux de Rome, un vêtement qui les distinguait. Le luxe s'y faisait sentir dans les bâtimens, dans les vaisseaux, dans les manufactures, dans les jardins, dans le nombre des esclaves et des chevaux, dans les appartemens et dans les habits des femmes.

D'égorger en un jour toute une nation.
C'est de l'or et du sang que demande *Caton*.

— Esclave, de qui l'insolence
Abuse de ce jour et de mon indulgence,
Es-tu donc de Carthage? — Non :
Graces à vos Romains, je n'ai plus de patrie ;
Sous la cendre et le sang elle est anéantie.

De nuit, par vos guerriers, nos murs furent surpris.
J'ai vu tomber sous leur furie
Mon vieux père, ma femme, et mon frère et mon fils.

Sanglant, percé de coups sous mes propres lambris,
J'ai vu piller mes biens, mettre nos toits en flammes ;
J'ai vu, de carnage fumant,
Vos soldats violer nos filles et nos femmes
Aux yeux de leurs époux, de leurs pères mourans.
Je périssais jeté sur des corps expirans ;
Je m'en vis retirer par un marchand d'esclaves :
Pour les vendre, il prit soin de mes jours malheureux.
Échappé aux horreurs de ce carnage affreux,
Ma fille partagea le poids de mes entraves ;
On nous vendit ensemble, et ce fut à *Caton*.
Je crus mes maux finis à cet auguste nom ;
Mais il n'était qu'un maître orgueilleux, dur, avare :
Le Scythe, dans ses mœurs, est beaucoup moins barbare.
Aux plus rudes travaux il nous asservit tous :
Si quelqu'un dit un mot, il l'assomme de coups.
Proxénète envers nous, il nous vend sans scrupule ;

A payer sur notre pécule
Le droit de nous conjoindre et d'avoir des enfans,
Qu'il vend à son profit sans songer aux parens (1).
Si pourtant quelque esclave à ses yeux paraît belle,
Dans son lit quelquefois en secret il l'appelle:
Ma fille, je le sais, a passé dans ses bras;
Une autre lui succède, et je ne m'en plains pas.
Vaincu, vendu, réduit à subir l'esclavage,
Nous devons supporter et l'opprobre et l'outrage;
Et je mets à profit ce jour tant souhaité,
A plaider, non pour moi, mais pour l'humanité.

Je touche au terme heureux où rien n'est plus à craindre:
Romains, adoucissez votre rude âpreté.
Si vos cœurs en effet aiment la liberté,
Étendez-en les droits, au lieu de les restreindre;
Sous un joug trop étroit qui cherche à nous astreindre,
Ne prétend qu'affermir sa propre autorité.
Faites régner la loi, mais que la loi soit douce;
Qu'elle ne porte en soi rien que le cœur repousse.
Elle doit nous défendre, et non nous opprimer:
S'il lui faut obéir, il faut sur-tout l'aimer.
Mais *Caton*, satisfait d'être un juge sévère,
Veut toujours effrayer, et ne veut jamais plaire.
Tout ce qui lui résiste est suspect à ses yeux;
*Socrate*, à son avis, fut un séditieux (2).

---

(1) Voyez *Plutarque*, vie de *Caton*: tout ce qu'on dit ici de *Caton* en est tiré. Il faut le redire; car bien des lecteurs ne le croiroient pas.

(2) C'est encore *Plutarque* qui nous le dit.

Les tyrans sur la terre ont moins de despotisme
Qu'aux Romains alarmés n'en offre son civisme.
Plus de quarante fois au peuple dénoncé,
Il parut devant lui comme un simple accusé :
S'il fut trop peu chargé pour être condamnable,
De s'être fait haïr il fut au moins coupable.
Non, jamais aucun trait de générosité
Ne se mêle aux effets de sa sévérité.
Il ne peut concevoir combien peut être utile
L'art de se faire aimer, art qui rend tout facile.
Des faisceaux du consul une fois décoré,
Jamais depuis ce jour il n'en fut honoré.
Romains, n'écoutez point ses funestes maximes ;
Prenez des sentimens plus vrais, plus magnanimes.
Fermez, fermez enfin le temple de *Janus* ;
De l'antique *Numa* reprenez les vertus.
Cessez de tourmenter les peuples de la terre ;
Permettez que chacun soit libre à sa manière ;
Perdez cette fureur de vouloir dominer
Sur plus de nations qu'on n'en peut gouverner.
Voulez-vous donc toujours vaincre, détruire, abattre ?
N'avez-vous de talens que celui de combattre ?
Fléaux du monde entier, de l'univers haïs,
Véritables vautours de carnage nourris,
Dans votre aire souillée, où le sang vous inonde,
Rapportant votre proie à vos fils affamés,
Aux meurtres, en naissant, vous les accoutumés.
Je vois par-tout ici les dépouilles du monde ;
Ces monumens sont grecs, toscans, syracusains ;

Et dans Rome je cherche où sont ceux des Romains (1).
Il faut sortir enfin de tant de barbarie,
Et donner un essor plus puissant au génie,
Etonner l'univers par de plus grands projets,
Et vous en faire aimer à force de bienfaits.

De vos guerrières mains vous fermez l'Italie
Aux courses des Germains, du Celte, des Gaulois;
Mais en leur imposant cette juste barrière,
Enseignez au barbare à défricher la terre,
A fonder des cités, à vivre sous des lois,
A ne plus s'élancer en loups hors de leurs bois :
Et vous-même apprenez des sages *Ptolomées*
A supputer les temps, à régler vos années,
A connaître l'époque où se font vos exploits (2).
Qu'Athènes vous instruise à discuter vos droits,
A parler en public avec moins d'ignorance,
A priser les beaux arts et même la science.

Au lieu de subjuguer encor d'autres États,
Qu'au bonheur des humains vos légions acquises
Unissent désormais les nations conquises
Par d'immenses chemins construits par vos soldats.

---

(1) Les Romains, à cette époque, n'avaient érigé encore aucun monument remarquable ; mais ils en avoient déja transporté à Rome plusieurs de la Sicile et de la Grèce.

(2) Les *Ptolomées* avaient fondé la célèbre école astronomique d'Alexandrie, et c'est de cette école que *Jules César* fit venir à Rome *Sosigène* pour réformer le calendrier de Rome.

Ornez tant de cités, tant de villes soumises,
De monumens plus beaux, plus utiles, plus grands
Que ceux qu'aux bords du Nil ont bâti vingt tyrans.

Enfin, par des bienfaits, par des lois immortelles,
Expiez tout le sang sous vos mains répandu;
Éclairez l'univers après l'avoir vaincu,
Et soyez des humains l'amour et les modèles.
Mais si vous vous bornez à des embrasemens,
On ne peut voir en vous qu'un peuple de brigands,
Féroce, insatiable, et de qui la victoire,
Honte des nations, pour lui-même est sans gloire.
C'est à vous de choisir.... Mais je vois que *Caton*
Retient à peine sa colère,
Compte l'heure, et déjà pour ma punition
Cherche un châtiment exemplaire.
Je me soumets à tout, content, si les Romains,
Frappés de mes discours, deviennent plus humains!

— Insolent orateur, sophiste de la Grèce,
Tu veux nous enseigner les arts de la molesse,
Ces arts qui t'ont rendu plus lâche et plus pervers,
Qui n'ont pu t'empêcher de tomber dans nos fers.
Je ne punirai point ta stupide insolence;
On croirait que *Caton* se livre à la vengeance.
Mais *Caton* ne doit point souffrir
Que, par excès d'orgueil, sans risque tu le braves,
Ou que ton impudence égare ses esclaves.
Une autre, une autre main saura mieux te punir,

Et réprimer ton audace indiscrète :
Demain ta fille et toi, conduits hors de ces lieux,
Dans le marché public je vous vends tous les deux.

— Vous les vendez, *Caton*, et moi je les achète,
S'écria d'un ton véhément
Le jeune fils de *Paul-Emile.*

— Quoi, tu veux acquérir cet esclave indocile,
Ce vieillard épuisé, discoureur, arrogant?

— Ne me refusez pas, *Caton*, je vous supplie.
Pour qu'un autre sur moi ne puisse l'emporter,
Je quadruple le prix qu'ils ont pu vous coûter.

— Eh bien, ils sont à toi! Mais qui peut te tenter?

— Ah! j'ai porté la flamme au sein de leur patrie;
De ce combat nocturne, abominable, affreux,
J'ai partagé la gloire et les plaisirs honteux.
De trouble, en l'écoutant, mon ame s'est remplie;
Et quoiqu'un tel forfait aux guerriers soit commun,
J'en garde un souvenir dès long-temps importun :
Devant vous, s'il se peut, il faut que je l'expie.
*Hermodave*, tu m'appartiens;
Pardonne-moi les maux de tes concitoyens.
Tu gardas dans les fers la fermeté d'un homme;
Je t'affranchis; je romps tes indignes liens :
Sois libre comme moi; sois citoyen de Rome.
Nous pourrons recouvrer quelque part de tes biens.
Mais reste parmi nous; de ta mâle éloquence

A l'orgueil des Romains fais sentir la puissance ;
Adoucis par degrés notre férocité ,
Et dans nos cœurs de fer porte l'humanité (1) !

---

(1) L'auteur de la *Grandeur et de la Décadence des Romains*, le sage *Montesquieu*, disait souvent *mes brigands de Romains*. En effet, les conquêtes de Rome sont la partie inique et honteuse de son histoire. Ce qui fit la gloire de ce peuple, ce qui lui mérita une renommée que nul autre n'a jamais obtenue, ce n'est pas l'immensité de ses conquêtes; les Tartares, les Arabes et les Visigoths ont envahi encore plus de pays : ce sont ses lois; ce sont ses grands chemins; ce sont ces monumens si vastes, si magnifiques, et presque indestructibles, qu'il a construits chez les peuples vaincus; c'est d'avoir, pendant quatre ou cinq cents ans, fermé l'Italie, et ensuite la Grèce, et enfin les Gaules et les Espagnes, aux incursions des peuples du Nord, qui, avant et après la destruction de cet empire, ont envahi et ravagé ces fertiles contrées, sur-tout l'Italie, où depuis ils ont pénétré plusieurs fois chaque siècle; c'est sur-tout d'avoir défriché la terre du Tibre à l'Éridan, au Rhin et au Danube; d'avoir bâti les premières villes qu'on ait vues aux bords de ces deux derniers fleuves; d'avoir planté les premières vignes qu'aient eues la Gaule, la Germanie et la Hongrie; d'avoir appris à lire, à écrire, à semer, à planter, à bâtir à ces nations sauvages, errantes et nomades, comme on espère le faire voir un jour dans un plus grand ouvrage.

Il suffit aujourd'hui d'avertir les jeunes gens, que vouloir imiter le brigandage des Romains, leur fureur d'asservir, c'est les imiter par leurs vices. La gloire d'Athènes est bien préférable.

## LES CREDO.

— Je crois en Dieu le père, à son saint fils Jésus;
Au Saint-Esprit, à la vierge Marie.
— Pour moi, je ne crois point à ces nouveaux venus,
Nés d'hier, en secret, aux champs de *Béthulie*.
Je crois à *Jupiter*, à *Neptune*, à *Vénus*,
A la vierge *Minerve*, à *Cérès*, à *Bacchus*,
A ces dieux de tout temps par les Grecs reconnus.
— Je ne les admets point; mes dieux sont plus antiques;
Et vos Grecs et leurs républiques,
Cachés dans leurs déserts, n'en étaient point sortis,
Qu'à mes dieux tout-puissans le Nil était soumis.
Ils sont ce qu'ils étaient, quand, pour leur rendre hommage,
D'obélisques, de sphinx, on couvrait ce rivage.
Les dieux ne changent point. Je crois au bœuf *Apis*,
Au bélier de Mendès, au grand chien d'*Anubis*,
Au crocodille de Memphis;
Ce sont là les vrais dieux, incréés, infinis;
Ils sont ici dépeints dans chaque hiérogliphe.
— O ciel! de la raison quel étonnant abus!
Votre dieu fut rôti par le fils de *Cyrus*.
— Le vôtre fut pendu par l'ordre de *Caïphe*.

Comme avec véhémence ils proféraient ces mots,
Un crocodille énorme apparut hors des flots.
Il s'avance vers eux; la frayeur les consterne.

Le prêtre de Memphis en tremblant se prosterne ;
L'évêque étend le bras, et fait de ses deux doigts,
Dans les airs qu'il pourfend, de vains signes de croix ;
L'hiérophante invoque et *Thétis* et *Protée*.

Un jeune nègre accourt une *fétiche* en main.
Rassurez, leur dit-il, votre ame épouvantée :
Mon Dieu vaincra ce monstre. Il dit, vole, et soudain
Il plonge son bras nud sous la voûte effrayante
De cette gueule horrible, ouverte, menaçante,
Y met son dieu de bois, de deux pointes armé.
L'animal en fureur, et de sang affamé,
Veut en vain rapprocher ses mâchoires sanglantes ;
La douleur rend sa force et sa rage impuissantes ;
Il se débat, s'effraie, et sous l'onde il veut fuir.
Le nègre le retient, et le tue à loisir.

— Il a sauvé nos jours, disaient l'hiérophante
Et l'évêque, et tous deux, transportés de plaisir,
Embrassaient du vainqueur la main noire et fumante.

Le *Schoen* (1) s'écriait : il a tué mon dieu ;
Il le faut immoler sur l'heure, au même lieu.
Il tire un couteau d'or en parlant de la sorte.
La populace accourt et lui prête main-forte ;
Le nègre se défend. Il disait au chrétien,
Au pontife alarmé : Pour moi ne craignez rien ;

---

(1) *Schoen*, c'est le nom des anciens prêtres de l'Égypte. Voyez la *Genèse*.

Ma *fétiche* est un dieu plus puissant que les vôtres.
Vainqueur du dieu du Nil, il vaincra tous les autres.
Il renverse en parlant le prêtre égyptien :
Mais, malgré sa vigueur, ses discours, ses prouesses,
Le nègre par le peuple eût été mis en pièces,
Si l'aigle des Romains tout-à-coup n'eût paru.

A son aspect inattendu,
Le peuple devient calme, et le tumulte cesse.
Avec cent cavaliers le tribun fend la presse ;
Il saisit le prêtre chrétien,
Le nègre, le schoen, le pontife païen ;
Et, sans leur demander l'objet de leur querelle,
Il les conduit tous quatre aux genoux d'*Adrien*.

Il était dans un temple, au fond d'une chapelle,
Appuyé sur l'autel du jeune *Antinoüs*,
Nouveau dieu qu'en riant il mit dans l'empyrée,
Entre *Ganimède* et *Vénus*.
Il promenait par-tout sa statue adorée.
Suivi de sénateurs, de savans, de soldats,
Répandant les bienfaits, visitant tout l'empire,
Il venait de porter ses pas
De la Tamise au Nil, de l'Elbe au mont Atlas.

Juge de ces captifs, il se mit à sourire
Quand il vit que tous quatre ils disputaient entr'eux
Pour savoir quel était le meilleur de leurs dieux.
Le mien, vous le voyez, dit-il, fut plus aimable :
Le talent du sculpteur n'a cependant rendu

Ni le feu de ses yeux, ni son air ingénu,
Ni je ne sais quel charme inexprimable,
Qui, dans tout son ensemble en secret répandu,
Au seul dieu de Paphos le rendait comparable.
Quand il était vivant, il embellit ma cour :
Il inspirait à tous et la joie et l'amour;
D'aucune cruauté son cœur ne fut capable.
Pour prix de sa douceur, je l'ai mis dans les cieux.
Mais je n'en chassai point pour lui les autres dieux.
Je révère tous ceux que chaque peuple encense.
Tout culte est saint pour moi; tout autel m'est sacré.
Tout prêtre, s'il est sage, à Rome est honoré,
Et du sénat, enfin, la juste surveillance
Ne proscrit que l'intolérance.
J'ai détruit les bûchers qu'au fond de ses forêts
Le druide élevait au cruel *Teutatès*.
Du sang de mes sujets je dois être économe,
Et prévenir le meurtre en excusant l'erreur.
C'est outrager le Ciel, l'Etat et l'Empereur,
Que de sacrifier un homme.
Du reste, choisissez, et servez bien vos dieux;
Aimez-vous, c'est leur plaire, embrassez-vous tous quatre,
Et pour leurs intérêts gardez-vous de vous battre;
Ils n'ont aucun besoin que vous mouriez pour eux.

Il les renvoie alors. Au questeur il commande
De leur donner quelques présens,
Et d'honorer leurs dieux, en tout si différens,

Par une égale offrande
De parfums, de fleurs et d'encens.

Puis, tandis que du temple ils franchissent l'espace,
*Adrien* s'approchant du sage *Dioclès*,
Et sur lui se penchant, il lui dit à voix basse :
Oh ! quels étranges dieux les hommes se sont faits (1) !

---

(1) *Adrien* fit élever un temple à *Antinoüs* sur les ruines de l'ancienne ville de Bessa dans la Thébaïde, où ce jeune homme mourut. *Adrien* fit rebâtir cette ville, et lui donna le nom d'*Antinoüs*.

Il est vraisemblable que ce jeune homme se dévoua, par une mort volontaire, pour écarter quelque danger dont la superstition menaçait l'empereur; et qu'*Adrien*, qui était savant et sage, lui décerna, par reconnaissance, les honneurs de l'Apothéose; honneurs qu'il n'était alors que trop commun d'accorder à des hommes. Je ne crois pas qu'*Adrien* eût scandalisé tout l'empire, en les prostituant à un enfant qui n'eût eu d'autre titre que celui d'avoir été son mignon : c'eût été l'action d'un tyran ou d'un fou, et *Adrien* n'était ni l'un ni l'autre. Toute cette histoire est fort mal éclaircie : ce sont particulièrement les chrétiens qui ont prétendu qu'*Antinoüs* avait reçu les honneurs divins sans autre motif que de s'être abandonné aux plaisirs de l'empereur.

*Adrien* fit élever à l'honneur de cette nouvelle divinité un second temple à Mantinée en Bithinie, où *Antinoüs* était né. Ce temple était encore plus magnifique que le premier. Il le fit desservir par des prêtres particuliers; il y institua des jeux sacrés qu'on célébrait tous les cinq ans, et des mystères qu'on y pratiquait tous les ans : c'était un véritable culte; il commença environ l'an 132 de l'ère chrétienne, dans le temps qu'*Adrien* alla en Egypte. *Bayle* observe (note A de l'article *Antinoüs*) que le culte de cet étrange dieu subsista environ deux cent cinquante ans après la mort de l'empereur qui l'avait mis dans le ciel. Il est vraisemblable que les prêtres de ces temples avaient des revenus, et que ces revenus firent subsister ce collége de prêtres et le culte du dieu tant que les chrétiens ne s'en emparèrent pas.

# LA LIBERTÉ

## A ROME.

TOUT le monde criant, vive la liberté!
Et jurant de mourir pour elle,
On dit que l'altière immortelle
D'un encens aussi pur sentit son cœur flatté,
Et voulut aussitôt descendre sur la terre.

*Minerve* et *Jupiter* la prièrent tous deux
De ne pas se fier à ce vœu populaire,
De n'abandonner pas les cieux,
De la Sagesse et d'elle imperturbable asyle.

Ce conseil si prudent ne fut point écouté.
Cette déesse est fière, et par fois indocile.
Elle suivit sa volonté :
Car les dieux n'ont jamais gêné la Liberté.

Aussitôt qu'on la vit chez la race mortelle,
Toutes les Passions coururent après elle.

Lui présentant des fers, d'abord l'Ambition
Prétend tout égorger, tout soumettre en son nom.
Une coupe à la main, la folle Intempérance
L'invite à partager les plus honteux excès.

Sur un lit étendue auprès de l'Indécence,
Sans ceinture, sans voile, offrant nus ses attraits,
La Luxure l'invoque, et veut que désormais
Les plaisirs ne soient plus secrets.

L'Avarice, au teint blême, et l'ardente Rapine,
Pour la faire régner avec l'Égalité,
Usurpent les trésors et la propriété,
Et du riche par-tout méditent la ruine.

Le cœur déja navré, la triste Liberté
S'aperçoit que son nom sert de masque à tout vice,
Et que pour bien faire, en effet,
Elle n'eût jamais dû chez les fils de *Japet*
Se montrer qu'avec la *Justice.*

Filles du roi des dieux, ces déesses sont sœurs.
La Liberté la cherche avec impatience
Auprès des deux consuls (1) et chez les deux préteurs.
A peine elle est en leur présence,
Ils se lèvent tous quatre, ils tombent à genoux :
O noble déité ! nous n'adorons que vous ;
Vous êtes notre unique idole :
Recevez notre encens ; régnez, régnez sur nous.
En lui parlant ainsi, chacun d'eux la viole

---

(1) On était bien loin d'imaginer, lorsqu'on a fait ce conte, qu'il y aurait jamais en France des magistrats qui s'appelleraient consuls et sénateurs. Il faudrait que les écrivains, dans des temps de révolutions, missent la date à chaque chapitre qu'ils composent. Nous en avons fait l'épreuve plusieurs fois en nous amusant dans nos promenades à rimer ces bagatelles.

Avec tant de prestesse et d'art et d'agrémens,
Que de s'en préserver elle n'eut pas le temps.

Elle en conçut pourtant une vive colère;
Et, pour avoir justice, elle court au sénat
Se plaindre de cet attentat.
Un murmure soudain remplit la salle entière :
Violer notre liberté !
La déesse de Rome, aux citoyens si chère!
C'est de l'État entier blesser la majesté.
Cependant, l'œil en feu, chacun la considère ;
Chacun entre ses bras et l'admet et la serre ;
Jure de la venger, s'éprend de sa beauté,
Et jaloux de l'avoir, veut dans son zèle extrême,
En en privant autrui, la garder pour soi-même.
La passion s'accroît, et, par excès d'amour,
Chacun, qui plus, qui moins, la viole à son tour.

De ce nouvel affront la déesse s'irrite,
S'emporte, se débat, et s'éloigne au plus vîte
De ce sénat auguste et d'elle tant épris.
Mais ne voulant encor sortir de ce pays,
Où chacun soutenait qu'il lui rendait hommage,
Pour ne plus éprouver un si cruel outrage,
D'une garde nombreuse elle entoure ses pas.
Tous ces gardes, ravis, entre ses mains jurèrent
Qu'on ne lui ferait plus de pareils attentats.
Mais tel était l'effet de ses divins appas,
Que, pour elle, d'amour ses gardes s'enflammèrent,
Et qu'enfin ils la violèrent.

Elle s'échappe de leurs bras.
Tremblante, échevelée, et rouge encor de honte,
Ne trouvant plus d'asyle, au ciel elle remonte.
O! comme ils m'ont traitée! ô! comme ils sont méchans!
Dit-elle à *Jupiter*. Pour punir ces brigands,
Je prétends les livrer à cent peuples barbares.
Les Vandales, les Goths, les Huns et les Bulgares,
Déja sont appelés prêts à fondre sur eux.

Tout comme toi, ma sœur, jadis ils m'ont traitée,
Lui répondit *Thémis;* j'en fus très-irritée.
Je les abandonnai; je revins dans les cieux :
Mais bien loin de chercher à venger mes outrages,
Dans ma balance encor je mis tous les humains.
Du haut du firmament je secourus les sages,
Et je leur procurai quelques momens sereins.
Protège-les aussi contre la tyrannie,
Et contre la licence, et contre l'anarchie,
Et rends-les, dans les fers, plus libres, plus contens
Que sur le trône assis ne le sont les tyrans.
Le grand nombre n'est pas pour nous, et tu t'abuses,
Si tu penses le gouverner :
Chacun veut la licence, ou cherche à dominer.
En tous les temps, *Minerve*, *Apollon* et les Muses,
Et nous deux, nous n'aurons que peu de partisans.
Je l'avoue, et j'en sens une douleur profonde;
Mais tels sont du Destin les ordres tout-puissans.
Les vices sont pour tout le monde,
Les vertus pour bien peu de gens.

## EPILOGUE.

Plaute, faisant rougir les Romains de leurs mœurs,
Leur disait : j'ai par foi entendu des acteurs
Débiter au public les plus nobles adages,
Leur peindre la morale et la vertu des sages.
Le peuple applaudissait : c'étaient de vrais transports ;
Tout en retentissait. Mais quand on fut dehors,
Tout comme auparavant chacun se mit à vivre,
Et, ces belles leçons, nul ne voulut les suivre.

---

Voici les vers de *Plaute*. C'est l'esclave *Gripus* qui fait cette réponse à son maître, dans sa comédie du *Rudens*, du Cable ou du Naufrage.

*Spectavi ego pridem comicos ad istum modum*
*Sapienter dicta dicere, atque iis plaudier,*
*Cum illos sapientis mores monstrabant populo.*
*Sed cum inde suam quisque ibant divorsi domum,*
*Nullus erat illo pacto, ut illi jusserant.*

# LIVRE TROISIÈME.

## CONTES

## DANS LES MOEURS DE NOS PÈRES.

### DES CATINS

### ET DES MÉNÉTRIERS (1).

QUAND la bonté du ciel eut créé notre espèce,
Tout fut par sa justice en trois lots partagé.
Il donna biens, châteaux, terres à la noblesse,
Aumônes, legs pieux, décimes au clergé,

(1) Ce conte et les trois suivans sont tirés du *Recueil de Fabliaux* que le citoyen Legrand-d'Aussy a publié à la fin de 1779; ouvrage charmant que tout le monde a lu avec plaisir. Mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est le goût imperturbable qu'il a fallu au citoyen Legrand pour rédiger, abréger, arranger et rendre agréable cet amas de fadaises, lorsqu'il n'y en avait peut-être pas quatre dont on pût soutenir la lecture, même dans la langue originale et gothique où elles ont été écrites; il a pétri la fange, et il a donné la vie à la matière. En effet, les

De travailler pour eux le peuple fut chargé.
Mais deux sortes de gens furent net oubliées.
L'une est ménétriers; l'autre ...; ce sont... catins.
Aux requêtes par eux qui furent publiées,
Le bon Dieu faisant droit, assura leurs destins.
Aux nobles nos seigneurs et maîtres
Ménétriers sont donnés à nourrir;
Il livra les catins aux prêtres,
A la condition de les entretenir.

Des nobles, il est vrai, l'altière négligence
Aux volontés de Dieu n'a pas trop obéi;
Ils en seront punis, s'ils n'en font pénitence.

---

longueurs, les répétitions, la monotonie, le défaut d'images, de correction, de goût, de logique, de tournures avait condamné ces fabliaux à un oubli qui semblait devoir être éternel, quoique le fond de la plupart fût ingénieux, et qu'il régnât dans la narration une certaine naïveté qui en était le seul mérite.

Comme la nature fait dans tous les temps un nombre à peu près égal de sots et de gens d'esprit, ainsi qu'elle crée dans tous les siècles à-peu-près le même nombre de mâles et de femelles : je n'ai jamais douté que nos pères, aux douzième et treizième siècles, n'eussent autant d'esprit que nous en avons. Mais je crois encore, malgré ces fabliaux, qu'ils ignoraient l'art d'écrire; qu'aucun d'eux n'était en état de faire un livre, un poëme, un conte même, digne d'être transmis à la postérité, tel qu'il a été fait, et qu'on peut appeler cette traduction *la belle infidelle* avec plus de justice qu'on n'avait nommé ainsi les ouvrages d'un célèbre traducteur du siècle passé.

Cela n'empêche pas que M. Legrand n'ait rendu un vrai service à la littérature, en faisant mieux connaître l'esprit et les mœurs de ces siècles d'ignorance.

Mais graces aux bontés de cet être infini,
Les prêtres largement de leur devoir s'acquittent;
Ils seront tous sauvés, et bien ils le méritent.
Imitons leur exemple, et puissions-nous, comme eux,
Être admis quelque jour au rang des bienheureux!
Je sens qu'en moi du ciel la faveur se déploie;
Les bons ménétriers et les filles de joie
Me trouveront toujours charitable et pieux.
Que le ciel à vos cœurs semblable grace octroie.

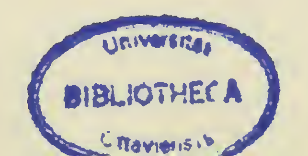
Ce conte n'est de moi; n'allez pas, mes amis,
Des prêtres et des grands m'accuser de médire.
Ce fut au bon vieux temps, sous le preux saint *Louis*,
Qu'ingénûment on s'avisa d'écrire
Cet exposé naïf de l'état du pays,
Et je n'ai fait que le traduire.
C'était le temps des bonnes mœurs;
Et l'on a bien raison de dire et de redire
Que les hommes jadis étaient beaucoup meilleurs,
Et que, de jour en jour, ici bas tout empire.

## LE FABLIER.

Qui s'attache à des grands seigneurs,
Est bientôt au rang des esclaves :
On perd sa liberté même avec les meilleurs.
L'homme d'esprit pourtant allège ses entraves.
*Legrand* en cite un trait puisé chez nos aïeux,
Que j'ai trouvé toujours assez ingénieux.

Un pauvre fablier, chéri dans sa province,
Crut augmenter sa gloire en s'attachant au prince.
On lui fit quelques dons ; on l'accueillit très-bien ;
Mais il fallut dès-lors à son maître complaire,
Etudier ses goûts, y conformer le sien,
Et ne plus se livrer à son vrai caractère.
Quand il voulait conter, le prince avait affaire ;
Et quand il eût voulu se taire,
Il fallait un fabel ; on le lui demandait,
Triste ou gai, noble ou simple, ou d'amour ou de guerre,
Tel qu'alors on le desirait,
Et d'un tout autre ton qu'il n'eût voulu le faire.

Une nuit qu'il dormait assez profondément,
Un écuyer accourt, l'éveille brusquement,
Et, tout essoufflé, vient lui dire
Que le roi ne dort pas ; que, pour se consoler
De l'ennui d'être au lit sans pouvoir sommeiller,



Il veut un fabliau qui le fasse bien rire.
Le conteur, en bâillant, se rend auprès du roi,
Et, pour se dispenser de lui faire une histoire,
Allégua que le somme absorbait sa mémoire.
Il fallut obéir, raconter malgré soi,
Chercher des traits plaisans pour animer sa fable,
Et sur-tout être gai; car c'est chose notable.

Sire, il était, dit-il, un homme en nos cantons
Qui n'avait en tout dans sa bourse
Que nonante sous d'or; et, pour toute ressource,
Il acheta deux cents moutons.
Il pensa qu'en terre étrangère
Il les vendrait bien mieux, et qu'il y pourrait faire
Un plus heureux emploi de son habileté;
Car c'était un matois plein de dextérité.
Le lendemain du jour qu'il quitta sa chaumière,
Il trouve sur sa route une large rivière;
Un bateau très-petit sert à la traverser.

Il y met deux moutons; le batelier s'apprête
Très-longuement à les passer.
A ces mots, le conteur s'arrête.
Eh bien! dit le monarque, eh bien! qu'est ce que fit
Ce matois de berger? — Je vous ai conté, sire,
Que la rivière est large, et le bateau petit;
Que l'épais batelier est lent à le conduire.
Les moutons sont au moins deux cents;
Avant de les passer, il faudra bien du temps:



En attendant, dormons. Sire, daignez me croire;
Demain je vous dirai le reste de l'histoire.
Le roi se mit à rire, et, depuis ce récit,
Il lui permit du moins d'être libre la nuit.

---

## LA DAME

### QUI FAIT CROIRE A SON MARI QU'IL A RÊVÉ (1).

Quoi qu'en disent *Jean-Jacque* et ses imitateurs,
Des femmes de nos jours j'aime beaucoup les mœurs.
Vos sentimens aux miens, sur ce point, sont contraires,
Et vous êtes bien sûrs que nos chastes grand'mères
Jamais à leurs maris ne jouaient aucuns tours;
Que jamais leurs amans ne les trouvaient légères;
Que la femme n'a pas été femme toujours:
Eh bien! ouvrons un peu nos annales antiques;
*Legrand* les feuilleta; je m'en rapporte à lui.
D'après ses écrits authentiques,
Je prétends, mes amis, vous confondre aujourd'hui.

Un chevalier ès-lois, qui, du gallique empire,
Etait le plus instruit, quoiqu'il ne sût pas lire,
Avait reçu du ciel un esprit si subtil,
Que de la plus obscure affaire

---

(1) Ce conte, dans le recueil des Fabliaux, est intitulé la *Robe écarlate*: nous lui avons donné un titre qui nous a paru plus exact.

Il aurait, d'un coup-d'œil, débrouillé tout le fil.
Il s'en piquait, du moins, et son regard sévère
Imposait au coupable, et troublait l'innocent.
Nul mortel n'eût osé mentir en lui parlant,
Ou plutôt se montrer à son avis contraire.
Ses valets, ses voisins, devant lui tout tremblait.
Sa jeune et vive épouse auprès de lui formait
    Le contraste le plus parfait.
On ne la voyait point sans perdre sa franchise,
Sans être tourmenté d'un peu de convoitise.
Entre tous ses amans, elle avait fait le choix
D'un jeune chevalier vainqueur dans cent tournois.
L'or et les diamans brillaient sur sa cuirasse ;
Par-tout on admirait sa valeur et sa grace.
Tous deux, quoique avec peine, ils avaient quelquefois
Trompé les yeux hagards du chevalier ès-lois :
Ce n'était point assez pour leur vive tendresse ;
Ils voulaient se livrer à toute leur ivresse,
Être heureux sans réserve, et jouir sans terreur,
Sans craindre qu'un époux vînt troubler leur bonheur.

Du juge chaque jour la sombre vigilance
Renversait les projets qu'ils arrangeaient entre eux.
    Le dépit et l'impatience
Arrachaient bien souvent des larmes de leurs yeux.
Amans, que je vous plains, et qu'on est malheureux
Quand chaque instant présente et ravit l'espérance,
Quand le cœur est en proie à d'inutiles vœux,
    Quand les heures, le mois, l'année

Se perdent à chercher une heure fortunée,
Qu'on croit toujours saisir, et qui nous fuit toujours!

Après six mois passés dans une attente vaine,
Le temps des plaids survint. Pour tenir les grands-jours,
L'époux devait se rendre à la ville prochaine.
Amans, le cœur vous bat : dieu cruel des amours,
L'espoir qui les séduit les trompe-t-il encore?
L'époux de son châtel s'éloigne avec l'aurore.
L'amant, de son départ instruit,
Songe à quitter le sien au moment où la nuit
Permettra d'éviter l'œil de la jalousie.
Il s'habille avec faste, il endosse un manteau
Doré, fourré d'hermine, et d'un goût tout nouveau.
Ses éperons sont d'or; sa housse est enrichie
De perles, de rubis, d'une ample broderie.
Il monte son plus beau coursier;
Devant ses pas bondit un jeune lévrier;
Sur son poing est un épervier.
Il défend à son fauconnier,
A ses véneurs, même à son écuyer,
De le suivre en ces bois où la chasse l'appelle.
Il part, il court, il vole, il arrive au château,
Attache son coursier, fait percher son oiseau,
Laisse près d'eux son lévrier fidèle,
Descend dans le fossé profond, mais non plein d'eau;
Par un petit sentier gagne une étroite porte,
Qui permet qu'on entre ou qu'on sorte
Lorsque les madriers, dans les airs élevés,

Ont emporté des ponts le mobile passage,
Et coupé les chemins au public réservés.
L'amant était instruit de tout par un message.
La porte est entr'ouverte; il pousse, elle fléchit;
Il cherche l'escalier construit dans la tourelle,
Et dans l'obscurité de la plus sombre nuit,
Marchant le bras tendu, posant le pied sans bruit,
Il parvient dans la chambre où l'attendait sa belle;
Il la cherche de l'œil; il la trouve en son lit.
Il jette son manteau, dépouille son habit,
S'élance entre ses bras et se couche auprès d'elle.
En s'approchant tous deux, à peine ils respiraient;
Des mots entrecoupés de leur bouche échappaient;
Leurs yeux remplis de feu sont humides de larmes.
Ils ne se disaient rien; ils ne se voyaient pas:
D'un tendre épanchement savourant les appas,
La volupté sur eux répandait tous ses charmes.
Lorsqu'ils eurent repris et la vue et la voix,
— Mon chevalier, — Madame, — est-ce vous que je vois?
Que ce moment est doux! c'est la première fois
Que nous pouvons nous voir et jouir sans alarmes.
Cette réflexion, cette sécurité,
Fit chercher à l'amant une autre volupté.
Je sais bien, lui dit-il, que ta délicatesse
Conserve la pudeur dans l'amoureuse ivresse;
Mais je voudrais te voir dans toute ta beauté.
Permets que ton amant en tout te rende hommage,
Et contemple à tes pieds, d'un regard enchanté,
La déité sans voile et le ciel sans nuage.

On le refuse ; il presse ; on se défend ,
On lui résiste en souriant ;
On ratrappe , on remet le voile qu'il arrache ;
L'endroit qu'il prétend voir est celui que l'on cache.
Il s'en plaint ; on le gronde ; et déja cependant
La dame s'affaiblit , et cède en rougissant.
Tout-à-coup on entend quelqu'un dans la tourelle ;
Il monte à pas pressés. — Oh ciel ! c'est mon époux !
Je crois l'ouir du moins : chevalier , cachez-vous.
Alors au fond de la ruelle
L'amant derrière un coffre en hâte se tapit,
Ramasse son chapel, emporte son habit ;
Mais dans l'égarement de ce trouble subit,
Le manteau d'hermine s'oublie.
La dame , sans le voir , se remet dans son lit ,
Ronfle, ferme les yeux, et feint d'être endormie.
L'époux entre, et d'abord aperçoit le manteau.
Qu'est ceci ? dit-il à sa femme.
Je viens de voir là-bas un cheval, un oiseau ,
Des éperons dorés : auriez-vous donc, madame,
Introduit quelque amant caché dans mon château ?
Je prétends le trouver, et punir son audace.
Vous-même frémissez ; je serai sans pitié ;
Si vous avez forfait, vous n'obtiendrez point grace.
Riant tout bas de sa menace ,
Sa femme étend les bras, et bâillant à moitié :
Ah ! quel cruel homme vous êtes !
Ah ! je dormais si bien : pourquoi me réveiller ?
— Morbleu, vous vous moquez ! Ce manteau, ce coursier,

Leur maître, il est ici. — Quel tapage vous faites! . . .
Qu'avez-vous? — Ce que j'ai? ciel ! Perfide, à l'instant,
Dites-moi dans quel coin se cache votre amant?
— Mon amant? — Vous croyez m'en imposer, peut-être !
J'ai vu là-bas son chien, son cheval, son faucon,
Et voilà le manteau du traître.
— Eh ! laissez-moi dormir ! — De par tous les saints, non,
Vous ne dormirez pas : je vous trouve admirable !
— Vous êtes bien insupportable.
Sachez donc que mon frère est aujourd'hui venu.
Pour le faste son goût vous est assez connu ;
Il montait un coursier d'une noble encolure ;
Il portait ce riche manteau.
Dans cet ajustement, je l'ai trouvé si beau,
J'ai tant vanté son chien, son coursier, son oiseau,
Et son mantel et sa fourrure,
Qu'il vous en fait présent. — Passe pour le coursier:
Mais pourquoi ce manteau? Suis-je un ménestrier,
Un jongleur, un harpeur, pour don de telle espèce?
— S'il vous fâche, nous le rendrons :
J'ai cru que tous présens d'un frère étaient fort bons ;
Je ne connaissais pas votre délicatesse.
Le chevalier ès-lois aimait beaucoup les dons ;
Sa bonne humeur revint. Cette affaire éclaircie,
Il conte quel sujet le ramène au logis.
Les plaids à la huitaine avaient été remis ;
Les juges étaient repartis
Après un grand dîner fait à la seigneurie.
Dans le lit de sa femme il se couche à ces mots :

Comme il était content, il l'en trouva plus belle.
Il demanda pardon de la sotte querelle
Qu'il lui fit si mal-à-propos,
Et voulut s'ébattre avec elle.
Ah! que vous avez bu, que vous sentez le vin,
Dit-elle, en arrêtant un transport aussi tendre,
Et songeant à l'amant qui pouvait tout entendre;
Laissez-moi, je vous prie; attendez à demain.
Il eut beau la presser, tout ce qu'il dit fut vain,
Et, las de la prier, il s'endormit enfin.
A peine le sommeil avait clos sa paupière,
Que son épouse alonge un pied hors de ses draps,
Puis elle en sort la jambe entière,
Puis le genou paraît, puis elle glisse en bas:
Mais son tact est si doux, sa chute est si légère,
Que le duvet, les matelas,
Le plancher qu'elle atteint ne s'en ébranlent pas.
Sur la pointe des pieds elle suspend ses pas,
Marche vers son amant, lui fait signe, l'emmène,
Le guide en la chambre prochaine,
L'aide à se r'habiller, raille de son époux,
Et lui rend le manteau qui tenta le jaloux.
— Gardez-le, dit l'amant: demain, que diriez-vous?
— Ne t'inquiète pas; prends-le, point de chicane
— Mais quoi? — Je ne veux point, comme une courtisane,
Sous un prétexte adroit dépouiller mon amant;
Mon époux n'en doit pas recevoir un présent.
— Mais encore? — Obéis sans tarder davantage;
Reprends tes éperons; remporte ton manteau;

Remmène ton cheval, ton chien et ton oiseau ;
Tu n'avais pas besoin de tout cet étalage;
Le faste est en amour d'un incommode usage.
Adieu, pars, aime-moi, sois fidèle toujours,
Et reviens ici dans huit jours.

L'amant parti, la dame à son poste retourne,
Avec moins de ménagement
Se replace à côté de son mari dormant,
Prête à dire qu'elle se tourne,
S'il était réveillé par quelque mouvement :
Mais la nuit s'éloigna, l'aube vint, et l'aurore
Laissait sur l'horizon éclater le soleil,
Que les époux dormaient encore.

Le mari le premier se dérobe au sommeil,
Se met sur son séant, frotte ses yeux, les ouvre,
Et d'un regard pressé cherche en vain le manteau.
Il refrotte ses yeux, et point ne le découvre ;
Il les refrotte de nouveau,
Il ne l'en voit pas mieux; il se lève, examine,
Cherche dans tous les coins, appelle tous ses gens,
Demande ce manteau brodé, fourré d'hermine,
Que son frère a laissé céans.
Chacun s'entre-regarde, et ne sait que répondre.
Il demande aussi le coursier,
L'oiseau de proie et le blanc lévrier....
— Monsieur veut s'amuser, et cherche à nous confondre.
— Quoi, traîtres! ces présens que mon frère apporta... ?

Dans son impatience, il réveilla sa femme.
— Où donc est ce manteau? — Quel manteau?
— C'est, madame,
Celui que votre frère, hier, ici, laissa.
— Mon frère? — Eh bien, oui, votre frère.
— Depuis plus de trois mois nous ne l'avons pas vu.
— Quoi, votre frère, hier, ici, n'est pas venu?
Vous ne m'avez pas dit qu'afin de vous complaire,
Il nous avait fait don d'un superbe manteau,
D'un chien, d'un cheval, d'un oiseau?
Je ne les ai pas vus, quand, rentrant au château,
Leur seul aspect me mit en si grande colère?...
— Vous avez rêvé tout cela :
Demandez aux gens que voilà,
Si mon frère est venu. Hier, quand vous rentrâtes,
Vous ne songiez qu'à rire, et vous me proposâtes
Ce que je n'ai point accepté.
Vous étiez échauffé du vin et du voyage,
Et j'ai craint pour votre santé :
Aussi votre sommeil fut-il très-agité ;
Vous grondiez en dormant, comme c'est votre usage
Quand vous avez un peu trop bu.
— Mais je n'ai point rêvé : de mes deux yeux j'ai vu
Ce manteau brodé d'or sur ce siége étendu.
— De madame, monsieur, croyez le témoignage,
Lui dirent tous ses gens ; personne n'est venu.

Le juge résolut d'instruire cette affaire :
Il interroge en forme, et coupable, et témoins,

Se fait dire, redire, expliquer tous les points,
Sur tout ce qu'il apprend longuement délibère,
Et, tout examiné, conclut que le rapport
De sa femme était véritable;
Qu'il avait fait un rêve assez peu vraisemblable,
Et qu'elle n'avait aucun tort.

Messieurs, c'est aux maris que mon fabel s'adresse,
Ajoute ingénûment l'auteur de celui-ci;
Qu'ils suivent les conseils que je leur offre ici.
Toujours femme l'emporte, et les passe en finesse.
Veulent-ils donc en paix couler des jours heureux,
Qu'ils n'écoutent aucun de ces récits honteux,
Qui, choquant la pudeur, blessent l'honneur des dames;
Qu'ils démentent de plus leur oreille et leurs yeux,
Et n'ajoutent de foi qu'aux discours de leurs femmes.

O vous qui du vieux temps nous vantez les amours,
Pouvez-vous récuser ce témoin véridique?
Il ne dépose rien qui ne soit authentique.
Qu'eût-il dit de meilleur, s'il fût né de nos jours?

## LES DEUX PERDREAUX

Un châtelain qui ne savait pas lire,
Tels ils étaient presque tous autrefois,
Et maintenant, du moins, je l'entends dire,
On en voit maint à la cour de cent rois.

Or celui-ci détestait la science :
Pourvu qu'on sût se battre à toute outrance,
Boire, chasser, dresser cheval ou chien,
On savait tout; le reste n'était rien.

Il voulut donc que sa fille *Constance*
Fût élevée en parfaite ignorance.
Dans une tour il la mit dès l'enfance.
Quinze ans passés, cette belle n'avait
Vu que la vieille encor qui la servait.

Longue habitude amène négligence :
La vieille, un jour, de grand matin sortit.
*Constance* voit, d'une fenêtre basse,
Un villageois qui, venant de la chasse,
Portait perdreaux qu'en ses filets il prit.

Elle en veut un ; elle le lui marchande.
Sans hésiter, le madré lui demande
Un certain prix qu'elle ne comprend pas.
Je ne sais pas quelle est cette monnoie,
Dit-elle. — Bon! vous en avez. — Hélas!

Si j'en avais, je paîrais avec joie.
— Vous en avez, vous dis-je, et si j'entrais
Dans votre tour, bientôt j'en trouverais.
— Je le veux bien; mais pour entrer que faire?
Le villageois, mettant pierre sur pierre,
Monte dessus, et *Constance* l'aidant
De son beau bras, que simple elle lui tend,
Par la fenêtre il entre en un instant.

Surprise fut du prix et de l'espèce
Qu'il exigea; car jamais telle pièce
Elle ne vit : mais sans chagrin, pourtant,
Elle paya ce qu'il voulut comptant.

Il part. La vieille arrive, et l'innocente
Court au-devant, lui montre les perdreaux,
Lui dit comment de manière plaisante
Elle a payé sans argent ces oiseaux,
Et qu'elle doit en avoir de plus gros
A pareil prix. La vieille, à ce propos,
L'interrompit, se mit fort en colère,
Dit et redit cent fois : si votre père
Jamais l'apprend.... Être dupe à ce point!
Payer si cher deux oiseaux! De mon poing
J'étranglerais ce marchand, ce corsaire,
Ce damné juif, du grand diable émissaire.
Tant de courroux pourtant n'éclaira point
Notre innocente; et la vieille mégère,
Epoumonée à force de crier,

Tout en grondant convoitait le gibier.
La vue en elle éveilla gourmandise,
Tant la perdrix lui semblait chose exquise.
Mais au dehors il lui fallait aller
Chercher citron, muscade, poivre, épices,
Qui de ce mets rehaussent les délices:
Elle sort donc; car, pour se consoler,
Elle voulait du moins se régaler.

Dans ce moment, notre marchand repasse.
*Constance*, encor de sa fenêtre basse,
Le voit, l'appelle, et lui dit: Vous m'avez
Vendu trop cher, au prix que vous savez,
Les deux oiseaux; vous devez les reprendre:
En honnête homme, il convient de me rendre
Ce que de moi vous avez eu pour eux.
— Si le marché vous paraît onéreux,
Je le veux bien, et je vous restitue
La somme ici que de vous j'ai reçue,
Même monnaie et même espèce aussi,
Pièce pour pièce. — Oui, je l'entends ainsi.
— Fort bien. — Le drôle entre, et rend à *Constance*
Le prix qu'il eut. — J'agis en conscience,
Lui disait-il; et la jeune beauté
Ne se piquant pas moins de probité,
Après avoir examiné les pièces,
Vérifié le poids et les espèces,
Pour n'être pas dupe cette fois-ci,
Se fait tout rendre, et lui rend tout aussi.

*Constance* encor l'aidant, par sa fenêtre
Il redescend et poursuit son chemin.

La vieille en hâte accourt, citron en main.
Tout du plus loin qu'elle la vit paraître,
Notre innocente, en riant et sautant,
Vient et lui dit : Au moins, vous allez être
Bien satisfaite. — En quoi? — Ce bon marchand,
Je l'ai revu : c'est un bien honnête homme!
Et ce marché qui vous déplaisait tant,
Je l'ai rompu; j'ai retrouvé ma somme....
Mon... mon... comment?.. comment?.. je ne sais comme
Il l'a nommé. Mais sitôt qu'il a su
Que je voulais l'avoir, il l'a rendu.
— Que dites-vous?... par où?... par quel passage
Est-il entré? Répondez donc, parlez.
Ma bonne, oh! oui, vous me le rappelez ;
Oui, c'est ainsi qu'il dit, mon pucelage
Il l'a remis, et deux fois rattaché
Au même endroit ; il tient bien ; il me jure
Qu'on ne peut voir si quelqu'un l'a touché.
— Quoi, vous avez... — Oui, soyez-en bien sûre,
Je l'ai, ma bonne ; il est bien replacé.
— Quoi, le maraud avoir deux fois osé....
— Oh! n'allez pas vous remettre en colère ;
Il n'a rien fait que pour vous satisfaire.
— N'en parlez pas du moins à votre père ;
Tous autres soins sont ici superflus.
Or ces perdreaux, qu'il est temps que j'apprête ;

Où sont-ils donc? que je ne les vois plus.
— Marché rompu, j'eusse été malhonnête
En les gardant, et je les ai rendus.

(1) Ce conte, dont on ignore l'auteur, se trouve dans un recueil d'anciens fabliaux publiés par *Barbazan*.

Le fabel original est d'une obscénité révoltante, et non pas naïve. L'endroit le plus modeste est celui où le *valet* assure la demoiselle qu'elle a la monnaie qu'elle lui demande. Il entre, et

Semblant fais de querre (chercher) par-tout,
Dame, fait-il, je me *dout* (doute)
Qu'il ne soit sous votre pelice.
Elle, qui fut et sotte et nice,
Lui dit : Valet, viens, si esgarde.
Et lui valet plus ne s'y tarde,
Vient, embrasse la demoiselle,
Qui moult était et gente et belle.
Sur un lit l'a couchée et mise,
Si lui soulève la chemise..., etc.

Le reste ne se peut extraire ; c'est une suite de mots grossiers.

*Legrand-d'Aussi* a traduit ce conte en prose dans son recueil de fabliaux avec autant de grace et de décence, qu'il y a de turpitude et d'obscénités dans l'original. On ne peut pas avoir plus de talent pour embellir et pour rajeûnir de vieilles histoires.

Nos vers se sont un peu plus rapprochés que sa prose du ton de l'original : en nous abstenant de toute obscénité, et même de tout ce qui en approche, nous nous sommes permis au moins quelques expressions voisines de la licence. Sans cette liberté, on ne pourrait faire connaître ni le genre ni le badinage ni le style de nos arrière-grands-pères ; et c'est pourtant ce qu'il importe de connaître pour savoir si l'esprit, le goût et les mœurs ont fait quelques progrès.

# LA VICOMTESSE DE BELARMES

OU

## LE PRIX DE LA DISCRÉTION.

Trois jeunes chevaliers, *Lerval*, *Roger*, *Linois*,
Vinrent prier d'amour, en sortant d'un tournois,
La vicomtesse de *Belarmes*,
Que d'une égale ardeur ils servaient tous les trois
Par leurs chansons et par leurs armes.

Déposant à ses pieds les prix et les lauriers
Qu'en portant ses couleurs, qu'en invoquant ses charmes,
Ils ont dans ce tournois conquis sur vingt guerriers,
Ils osent demander le prix de leur tendresse.

En louant leur valeur, leurs beaux vers, leurs exploits,
Sans rejeter leurs vœux, la jeune vicomtesse
Refuse cependant entr'eux de faire un choix,
Leur dit que sous leur lance elle n'est point tombée,
Et qu'elle ne doit pas se livrer à l'un d'eux.
Ils la pressent tous trois : alors de ses beaux yeux
Elle jette sur l'un, mais à la dérobée,
Le regard le plus tendre et le plus amoureux,

Serre la main de l'autre, et dans le moment même
Presse de son genou le genou du troisième (1).

Tous les trois sont ravis, tous trois, en la quittant,
Sont plus épris d'amour encor qu'en arrivant.
Dans leur ardeur immodérée,

(1) Cette petite espièglerie d'une femme entre trois amans, n'est ni rare ni nouvelle. Celle-ci fut faite malicieusement, non pas hier, mais au treizième siècle, il y a environ six cents ans, par la vicomtesse madame *Marguerite de Benanguès*, à l'égard de trois braves chevaliers, *Elias Rudel*, seigneur de Bergerac, *Geoffroi Rudel*, seigneur de Blaye, et *Savari de Mauléon*. C'est tout ce que nous en savons, et tout ce que nous avons appris par quelques couplets que *Savari* composa sur cette aventure. La vicomtesse de *Benanguès* lui avait marché sur le pied. Il demande dans ces couplets ce qui montre le plus d'amour d'un regard tendre, d'un pied pressé, ou d'une main serrée : mais c'est tout. Il n'y a ni commencement, ni nœud, ni dénouement. L'histoire manque absolument. Il a fallu la créer pour faire ce conte, dont on ne trouve aucun trait dans la chanson de *Savari*. On a même été obligé d'employer d'autres noms.

Dans toutes les pièces qu'on a recueillies des Troubadours, on ne trouve ni aventures intéressantes, ni sensibilité profonde. C'est ce qui rend leur lecture insoutenable. Elles ne sont bonnes qu'à fournir quelques traits d'esprit, et à faire connaître que les mœurs de ce temps-là étaient au moins aussi licencieuses que celles de nos jours. Prédicateurs, moralistes, déclamateurs, nous avons tous perdu notre temps. A cet égard, le monde va toujours de même : peut-être eût-on gagné davantage en parlant moins des vices, et en faisant un peu plus remarquer les vertus dont il semble qu'on craigne de parler.

Quoi qu'il en soit, ce petit trait d'une antique coquetterie, qui fait le sujet de ce conte, étant mêlé aux usages, aux opinions de ce temps-là, au tournois, au parlement d'amour, pouvait faire un tableau assez piquant ; et c'est ce qu'on a tenté.

Les deux premiers bientôt, en vantant leur bonheur,
Disputent pour savoir quel lot est le meilleur,
Ou d'un regard furtif, ou d'une main serrée.
Ils veulent assembler un parlement d'amour,
Et faire décider qui des deux, en ce jour,
A reçu de sa jeune amante
Le gage le plus sûr d'une flamme naissante.

*Linois* plus réservé, peut-être mieux aimant,
Députe un écuyer à sa belle adorée;
Lui mande : « A vous servir ma vie est consacrée.
» Que mes rivaux se vantent follement
» D'une faveur aussi légère;
» Sur celle que j'obtins de vous,
» Et que je prise plus, ma bouche a su se taire.
» Quand pourrai-je à genoux, entre vos deux genoux,
» Vous jurant un amour délicat et sincère,
» Leur rendre des plaisirs plus vifs et non moins doux
» Que le plaisir secret qu'un des deux m'a su faire ?
» Constance, foi, discrétion;
» Que faut-il de plus pour vous plaire ?
» N'accorderez-vous rien à tant de passion ?

Au bas de ce billet, où tant d'amour s'énonce,
La vicomtesse écrit : « discret, tendre, éprouvé,
» Par mon cœur avoué, par l'honneur approuvé,
» Venez heureux, *Linois*, recevoir ma réponse. »

Il vole.... Ses rivaux, en plaidant tour à tour,
Obtiennent cet arrêt du parlement d'amour.

« De légères faveurs ne sont qu'un badinage ;
» Et quiconque en peut faire un si grand étalage,
» Ou veut s'en prévaloir pour se faire écouter,
» Est peu digne de mériter
» Qu'une femme à ses vœux accorde davantage. »

---

## LES DEUX CORDELIERS.

Gloire et justice soient rendues
Au mérite; elles lui sont dues :
Aussi vanté-je volontiers
Les grands talens des cordeliers.

Deux de ces moines arrivèrent
Dans un gros bourg, et s'y logèrent
Chez le plus fameux hôtelier.

Père heureux d'une jeune fille,
Brune, un peu simple, mais gentille,
Il venait de la marier.

Toutes les femmes du quartier,
Et les voisins, et la famille,
Étaient conviés au festin :
Grand feu, grande chère et bon vin.
Les moines s'en félicitèrent,
Et tous les deux se préparèrent
A prendre part à ce repas.
A l'hôte et l'hôtesse ils parlèrent,

Les deux époux complimentèrent;
Mais on ne les invita pas.

Où les placer? L'hôtellerie
Des gens de la noce est remplie.
On les loge dans un réduit
Obscur, étroit et si petit,
Qu'à peine il y tenait un lit :
On les sert mal, on les oublie.

Quoi! dit l'un, on nous traite ainsi!
Ah! dit l'autre, tous ces gens-ci,
Maîtres, maîtresses, domestiques,
Assurément sont hérétiques.

Qu'ils soient, lui répond le premier,
Huguenots ou bons catholiques,
Je suis loin de m'en soucier :
Mais, morbleu, je suis cordelier;
Et par mon froc, par ma tonsure,
Par mon nom de frère *Frappart*,
Par mon long cordon, je te jure
Qu'à leur noce je prendrai part.

Il fait son plan; il examine
La cour, l'escalier, la cuisine,
Le lieu du souper et du bal;
Il trouve sa chambre voisine
De celle où le lit nuptial
Devait bientôt de l'épousée
Recevoir le don virginal.

Content des gens et du local,
Il juge l'entreprise aisée.

Le père et beau-père buvaient ;
Les deux mères allaient, venaient,
Le lit et la chambre paraient ;
Le jeune époux menait la danse ;
Toutes les filles l'agaçaient,
Et toutes avec lui voulaient
Figurer une contredanse.

Trente vieilles, sur le minuit,
Mènent la jeune fille au lit,
La préparent sans trop l'instruire,
Et se contentent de lui dire
Qu'elle ne doit aucunement
Apporter quelque empêchement
A ce que son époux doit faire.
L'une lui dit, dors mon enfant ;
L'autre emporte le luminaire ;
Et toutes sortent en riant,
Laissant la porte entre-bâillée,
Et l'épouse bien éveillée.

*Frappart* épiait cet instant ;
Il se glisse aussitôt près d'elle.
Si le mari quitte le bal,
Son camarade, en sentinelle,
Lui doit faire un certain signal.

Le chat qui quelque souris guette,

Marche bien moins légèrement,
Et le faucon dans l'air se jette
Sur l'oiseau moins rapidement.
Son poids fait gémir la couchette
Et l'épouse, que brusquement
Il attaque sans lui rien dire.

Elle s'en étonne et soupire,
Prête à crier : mais cependant,
Pour obéir à sa maman,
Sans mettre aucun empêchement,
Elle souffre ce dur martyre ;
Que le moine va redoublant,
Triplant, et même quadruplant,
Si vîte, qu'à peine il respire,
Tant il craint de perdre un instant.
Après le sixième abordage,
Il écoute, et rien il n'entend.
J'avais trop le cœur à l'ouvrage,
Dit-il, pour avoir entendu ;
Si l'on m'y prend, je suis perdu.
Et du lit déja descendu,
Il sort ; il trouve en sentinelle
Le frère qui tout observait.
Je viens voir, dit-il, ce qu'on fait,
Près d'aller retrouver ma belle,
Si le temps encor le permet :
Sois sûr qu'elle n'est plus pucelle.

Il voit que l'on se fait un jeu

D'arrêter l'époux qui s'enflamme,
Et de contrarier le feu
Qui doit l'entraîner vers sa femme.
L'une lui dit qu'il est trop las ;
L'autre l'invite et lui demande
A danser une sarabande ;
Une autre dit qu'il ne peut pas,
Et qu'il manquera la cadence.
Bref, on fait tant, qu'il rentre en danse.

Bon, dit le moine : moi, je peux
Aller danser mon pas de deux ;
J'aurai tout le temps nécessaire.
Il entre ; il oit craquer le lit ;
L'épouse tendrement gémit :
Il reconnaît soudain, au bruit,
Qu'un autre fait ce qu'il veut faire.
Qui puisse être, sinon mon frère ?
Un si grand courroux le saisit,
Qu'approchant du lieu du conflit,
A l'officiant il applique
Dans les flancs un dur coup de poing ;
Mais le saint-père Séraphique,
Pourtant, ne s'en démonta point.
Frère *Frappart* le colérique
Le pince à le faire crier,
Et lui fait plus d'une morsure ;
Il en presse plus la mesure,
N'en va que mieux. Tel un coursier,

Un gros cheval, un limonier,
Sous le fouet reprend son courage ;
Et, ranimé par la douleur,
Il n'en ressent que plus d'ardeur,
Et n'en tire que davantage.
Mais sur l'escalier il entend
La noce et tout le train bruyant
Qui va l'époux accompagnant,
Quand vers l'épouse il s'achemine.
Du lit le cordelier descend ;
*Frappart* le suit, et promptement
Ils gagnent la chambre voisine.

L'époux entre ; vingt jeunes gens,
Père et mère, selon l'usage
Pratiqué dans plus d'un village,
Près de la porte se pressant,
Prêtent l'oreille pour entendre
Ce que dira, ce que fera
Pucelle, alors qu'elle perdra
Ce que l'époux a droit de prendre.

Ils écoutent tous très-gaîment ;
Ils ne bougent ni ne respirent,
De crainte de perdre un accent :
Or voici ce qu'ils entendirent.

Eh quoi! faut-il toute la nuit
Que je sois ainsi tourmentée ?
A peine m'avez-vous quittée,

Que déja revenant au lit....
— Que dites-vous ? ma douce amie ;
Vous me raillez : oui, j'aurais dû
Venir plutôt ; mais je n'ai pu,
Au bal malgré moi retenu....
— Ah ! bon, quelle plaisanterie,
Quand deux fois vous êtes venu....
— Moi ? — Quand toujours brusque et bourru,
Sans pitié vous m'avez traitée.
De peur j'étais toute agitée :
Vous ne m'avez pas dit deux mots ;
Et, malgré mes cris et mes maux,
A vous céder je fus forcée.
Je souffre trop ; je suis blessée :
De graces un peu de repos.

A ce reproche, à ces propos,
Qui voudrait vous peindre du père,
Et de l'époux, et de la mère,
Et du frère, et des assistans,
Et la surprise et la colère,
Perdrait et sa plume et son temps.

La mère entre, et veut que sa fille
S'explique, et dise sans détour,
Aux yeux de toute la famille,
Qui leur a joué ce beau tour.
— Mais c'est lui, sans doute, ma mère.
— Non, te dis-je, il n'est pas venu.
— Vous m'avez dit de laisser faire ;

Il était nuit, je n'ai pas vu.
— Parle, dis-moi, réponds, coquine,
Criait la mère, avoûras-tu?...
Tout en grondant, elle examine
Le lit étrangement foulé,
Le drap froissé, frippé, roulé....
La fille, qui se désespère,
Conte des faits si singuliers,
Que la mère et la belle-mère
Disent qu'on ne saurait les faire,
A moins que d'être cordeliers.

Ah! les monstres! il faut les pendre.
Et chacun se met à crier:
Pendez, pendez! Et, pour les prendre,
On court, on grimpe l'escalier;
On trouve leur porte fermée.
On heurte, on jure, on la met bas.
Sous le lit, dans la cheminée,
On regarde; on ne les voit pas.
On renverse les matelas;
Une vieille armoire est rompue;
On court de la cave au grenier,
Dans l'écurie et le cellier,
Dans les jardins et dans la rue;
On met en quête jusqu'au chien;
On lui dit: cherche, et l'on n'a rien.
Enfin on apprend que deux êtres,
Vêtus de frocs, ceints de cordons,

Ont paru dans les environs
Vers un sentier bordé de hêtres.
On les suit, on les trouve enfin
Dans un village assez lointain,
Occupés de leur ministère.
L'un la messe au peuple disait;
L'autre, à genoux, la répondait,
Et le soir l'un d'eux devait faire
Un sermon contre l'adultère.
Tout le village les aimait.
Les survenans, par leur colère,
Allaient troubler le saint mystère.
Le desservant les reconnut,
Et, dans la frayeur qu'il en eut,
Il les fit voir à son confrère.

Celui-ci saisit aussitôt
Le saint ciboire, et dit tout haut :
Peuple chrétien, bons catholiques,
Chassez d'ici ces hérétiques.
Tout le peuple à sa voix s'émut,
Et contre eux en foule on courut;
Il fallut fuir en diligence.
Mais de ces moines l'indulgence,
Et sur-tout l'adroite prudence,
Empêcha qu'on ne les suivît;
Et, bien certains qu'ils n'ont rien dit,
Vers les autels ils ramenèrent
Ce peuple qui n'est pas instruit;

Puis la messe ils recommencèrent.

L'époux, le père, leurs amis,
A leur village retournèrent,
Honteux, fatigués, interdits.
A leurs femmes ils racontèrent
Le nouveau tour que leur jouèrent
Ces cordeliers, de Dieu maudits.

Ils cherchaient en mille manières
A se bien venger de ces pères.

Faites ce qu'autrefois j'ai fait,
Leur dit certain octogénaire,
Et ce que l'on doit toujours faire
Quand d'un tel tour on est l'objet:
C'est de s'en rire et de s'en taire.
De bons moines ne gâtent rien.
Tel époux avec eux partage,
Qui les accueille en bon chrétien.
Autrefois je m'en trouvai bien,
Et n'en fis que meilleur ménage.

La mère goûta ses raisons:
Puisqu'on ne saurait se défendre
D'être dupe de ces fripons,
Encor ne faut-il pas s'en pendre.

Le père dit alors: Mon gendre,
Quand je serais crossé, mitré,

Ou du nom de roi décoré,
Je ne pourrais jamais vous rendre
Ce que ces marauds tonsurés
A votre femme ont osé prendre:
Mais ne vous en désespérez ;
Car, pour réparer ce dommage,
Et tenir lieu du pucelage
Que je vous dois, je puis encor
De sa dot enfler le trésor.
Ce n'est pas un moindre avantage.

Chacun approuva ce langage.
L'époux, par le malheur instruit,
Sans perdre temps se mit au lit,
Et consomma son mariage.

Mes amis, je tiens ce récit,
Non d'un troubadour de village,
D'un mécréant, d'un érudit,
Mais de la reine la plus sage,
Et qui fut du meilleur esprit
Que puisse avoir femme en partage (1) :
Ainsi pour vrai vous le tiendrez,
Et même vous en tirerez
Une moralité fort belle,

(1) Cette reine est *Marguerite de Valois*, reine de Navarre, sœur de *François Ier*. Elle fut sage, tendre, dévote, gaie, et un peu entichée de huguenotisme ; elle fit des ouvrages de dévotion, et des contes un tant soit peu libres pour le fond. C'était la meilleure princesse, la plus aimable femme de son temps, et certainement une des plus sages.

Dont en tel cas vous userez :
C'est qu'une fille, une pucelle
Sur-tout quand elle a des appas,
Un jour de noces ne doit pas
Aller se coucher sans chandelle.

---

## LES QUATRE PIEDS(1).

Certain plaisant, pourvu du noble emploi,
Très-recherché, d'être le fou du roi;
Sous ce prétexte, ayant droit de tout faire,
Chez l'abbé d'un gros monastère
Entre un matin, le trouve au lit,
Juge qu'il n'est pas seul, ne dit rien, et sans bruit
Gagne le bout de la couchette,
Écarte d'une main *adrette*
Les deux draps, et saisit un pied. O moine! à qui
Ce pied? — A moi. — Fort bien. Et celui-ci?
A moi. — Bon; mais cet autre? — A moi sans doute aussi.
— Et celui-là? — De même. — A vous? — Eh oui!
— Pardieu j'en suis bien aise: or pour vous mieux ébattre,
Étalon du convent, vous en avez donc quatre?

---

(1) Ce conte est tiré des joyeux devis de *des Perriers*, valet-de-chambre de *Marguerite de Valois*, reine de Navarre.

## LES AVEUGLES.

Je ne suis point doué d'un esprit dogmatique ;
Douter beaucoup, peu croire, et ne rien affirmer,
Aider l'homme crédule, et, s'il est bon, l'aimer,
Tel est mon caractère ; enfin je suis sceptique.
— Sceptique? Il n'en est plus. — Il en reste un ; c'est moi.
Douter, et vivre en paix, c'est mon goût et ma loi.
Vous avez vos cinq sens ; d'autres n'en ont que quatre ;
Quelques infortunés n'en possèdent que trois.
Si, dans leurs jugemens, ils font un mauvais choix,
Serez-vous bien sensés en courant les combattre ?
Écoutez, mes amis, un conte à ce sujet,
Qu'autrefois, en riant, *Voltaire* nous a fait,
Et qu'un auteur savant a, dans cette semaine,
Comme une nouveauté, promptement recueilli
Dans un de ces pamphlets que l'aube par centaine
Voit naître dans nos murs, et que le soir entraîne
Sous les profondes eaux du fleuve de l'oubli.
L'histoire est d'un grand sens, et j'aime à la redire.

Le ciel est juste et bon ; mais un peuple nombreux
N'en vit pas moins privé de l'usage des yeux ;
Leur oreille est plus fine, et leur tact en vaut mieux :
Oui ; mais il faut toujours quelqu'un pour les conduire.

Saint *Louis*, on le sait, en rassembla trois cents ;
Quinze-vingts, c'est leur nombre ; et dans un saint asyle,

Sous un vieux directeur, leur sort était tranquille ;
Ils pouvaient être heureux, et vivre assez gaîment.
Quelques aveugles-nés en docteurs s'érigèrent.
Tout docteur veut connaître, ivre de son savoir,
Ce que l'esprit humain ne saurait concevoir.
Ainsi sur les couleurs d'abord ils disputèrent;
Ils ne s'accordaient point. Quand l'un deux prétendit
Que leur robe était blanche, et que, ne le pas croire,
C'était manquer au roi, c'était blesser sa gloire,
Qu'un *voyant*, par son ordre, en secret l'avait dit.
On se moqua de lui; chacun se mit à rire.
Mais, par malheur pour eux, le directeur admit
Ce systême nouveau dans son débile esprit ;
Il le crut nécessaire, et même il défendit
De penser autrement dans son aveugle empire.
On ne rit plus alors ; on blâma son édit :
Un parti s'éleva, prompt à le contredire;
Soutint leur robe rouge, et qu'il fallait maudire
Et dépouiller le mécréant,
Attendu que le roi, de lui très-mécontent,
Lui devait infliger un siècle de tourment.

Mille cris tout-à-coup à ces mots s'élevèrent ;
Les partis se persécutèrent :
Des vaincus tour à tour la robe ils déchirèrent.
Chacun défend la sienne, et veut la préserver.
Blanche ou rouge, il n'importe, il faut la conserver :
C'est ce que disaient les plus sages.
On les maltraita fort ; on leur fit mille outrages ;

On se battit long-temps. Le directeur changea.
Son successeur, plus doux, par arrêt déclara
Que chacun peut sous lui penser comme il voudra ;
Que la robe soit rouge, ou verte, ou bigarrée :
Pourvu que d'un esprit malin
On ne déchire pas celle de son voisin,
Toute secte sera par sa loi tolérée.
La paix revint pour lors. Quelques vieux ennemis
Du repos du prochain encore argumentèrent ;
Leurs discours, sans effet, dans leur bouche expirèrent.
Jamais on ne se bat pour des dogmes permis.

Cet arrêt fit grand bruit. Un sourd, qui crut l'entendre,
Dit tout haut : Que l'esprit est fertile en erreurs !
Orgueilleux de sa force, à tout il veut s'étendre :
Des aveugles oser disputer des couleurs !
Il dit, et dans l'instant, en style prophétique,
Il court faire un traité : sur quoi? sur la musique,
Assurant que cet art, pour être bien jugé,
A besoin d'un tympan libre de préjugé.

Je reviens à mon dire, amis; je suis sceptique :
Je ne décide point des couleurs ni des sons.
Vous êtes, je le sais, gluckistes, piccinistes :
Tant pis; je ne saurais approuver vos raisons.
Cette rime me blesse, et ses accords sont tristes.
Je ne me battrai point pour de vaines chansons.
J'ajoute encore un mot ; il peut vous être utile.
Un vieux brame, à Goa, vit un inquisiteur
Élever un bûcher au milieu de la ville :

Ne persécutez point, lui dit-il ; c'est erreur :
Votre dieu, c'est le dieu que nos peuples adorent ;
Il nous créa divers et d'esprits et de traits ;
Il aime à contempler de ses yeux satisfaits
Les cultes différens dont les hommes l'honorent.
Si je vois un malade, et qu'il soit musulman,
Pour qu'il décède en paix, je lui mène un iman ;
S'il est juif, un rabin ; s'il est chrétien, un prêtre.
Aider et consoler, sont des actes divins :
Ce dieu qui nous a faits serait par les humains
Également servi, s'il desirait de l'être.

---

## ÉPILOGUE

*Sur les mœurs des Grecs, des Romains et de nos pères.*

Dans ces heureux jours où la Grèce
Était livrée à d'aimables erreurs,
L'imagination répandait sur les mœurs
Une douceur enchanteresse.

École de guerriers et de législateurs,
Rome excessive en tout, en crimes, en sagesse,
Avec sa naumachie et ses gladiateurs,
Jusqu'en ses plus beaux jours garda quelque rudesse.

Au fond de leurs châteaux, isolés dans leurs bois,
Nos aïeux ignoraient les beaux arts et les lois.
Aimer, plaider, prier, chasser, combattre et boire,
Est l'abrégé de leur histoire.
Des prêtres les menaient de l'église aux tournois.
On faisait tout pour Dieu, pour l'honneur, pour les dames;
Ces trois noms enflammaient également les ames.

Choisir un chevalier, l'orner de ses couleurs,
Être l'objet de sa devise,
L'avouer pour amant ne blessait point les mœurs.

Eh! qui n'aimerait pas cette noble franchise,
Cette naturelle fierté,
Cet aveu d'un cœur tendre et plein de loyauté?

Entre les amans et leurs dames,
Si quelque débat s'élevait,
Un parlement d'amour, présidé par des femmes,
A comparaître les citait;
Il les interrogeait; en forme il les jugeait,
Les reconciliait, et conservait les flammes
Du feu pur et sacré qu'ils aimaient à sentir,
Et qui, dans le fond de leurs ames,
Ne devait pas s'éteindre, et même s'amortir.

L'amour était alors une grande science,
Un culte pur et saint, et jamais négligé;

Le parlement d'amour en concile érigé
Décidait des amans les cas de conscience.
Telles furent long-temps les mœurs de nos aïeux
Ils vivaient pour aimer; que faisons-nous de mieux?

---

# LIVRE QUATRIÈME.

## CONTES DANS LES MŒURS DES TROIS DERNIERS RÈGNES, OU DE L'ANCIEN RÉGIME,

COMME L'ON DIT DEPUIS QUELQUE TEMPS.

### LE SOUPER PHILOSOPHIQUE.

Un soir, chez certaine duchesse,
Qui, par son esprit et ses mœurs,
L'emportait sur les orateurs
Et sur les *Laïs* de la Grèce,
*Voltaire*, *Helvétius* avec *Duclos* soupaient;
C'était une partie agréable et quarrée,

Et telle que les dieux tour à tour en faisaient
Autrefois avec *Cythérée.*

Dans leurs propos joyeux, nos convives mêlaient
Aux contes de *Paphos* les bons mots du Permesse ;
Ils récitaient des vers, ils brûlaient, ils buvaient,
Et tous les quatre ils éprouvaient
Les transports d'une triple ivresse,
Lorsque de la Perse, en ce lieu,
Arriva tout-à-coup le sage *Montesquieu.*

Il avait visité les bocages de Gnide,
Chanté son temple saint, où la beauté préside :
Croyant connaître bien les peuples et les rois,
Il avait, depuis peu, donné l'*Esprit des Lois.*

On le complimenta sur ce nouvel ouvrage ;
On loua franchement les sublimes endroits.
*Voltaire* contre lui défendit les Chinois.
On critiqua plus d'un passage.
On lui nia que la vertu
Fût la base des républiques ;
Que l'honneur n'appartînt qu'aux États monarchiques ;
*Helvétius* soutint que les hommes n'ont eu
Et ne peuvent avoir que l'intérêt pour guide,
Et que, selon qu'il est bien ou mal entendu,
On est sage ou méchant ; que de tout il décide.

L'impétueux *Duclos* parla beaucoup de mœurs,
Vanta la pureté de celles de la Grèce,

Cita Sparte, et blâma le luxe et la mollesse,
Comme étant des États les plus sûrs corrupteurs.

Par un éclat de rire, à ces mots, la duchesse
Interrompit le narrateur :
Que j'aime vos discours, qu'ils plaisent à mon cœur!
Lui dit-elle d'un ton railleur.
Oui, quoique de mon rang les femmes soient mondaines,
Et qu'elles prisent trop le faste et la grandeur,
J'aimai, j'aimai toujours les mœurs républicaines.
*Aspasie* et *Thaïs* furent l'honneur d'Athènes;
Les deux *Phrinés* étaient Thébaines;
Tout l'univers connaît leur nom, leur chasteté,
Les aimables effets de leur pudicité.
*Laïs* reçut le jour chez les Syracusaines;
Elle se distingua chez les Corinthiennes,
Dans un temple fameux, où milles citoyennes
Répandaient à grands flots, la nuit comme le jour,
D'amples libations aux autels de l'Amour.
Amante de *Phaon* et de vingt Lesbiennes,
*Sapho*, par ses talens, ses goûts et ses beaux vers,
Même par son trépas, atteste à l'univers
La douce pureté des mœurs républicaines.
Par leur chasteté même attachant tous les cœurs,
Les filles de Lycurgue, à Sparte, étaient vêtues
De robes à longs plis des deux côtés fendues,
Laissant voir en marchant ce que l'on cache ailleurs.
Avec des hommes nuds, combattant toutes nues,
Elles en devenoient beaucoup plus retenues.

Aucune, nous dit-on, ne trompa son époux.
La loi leur permettait de se livrer à tous;
Et la plus sage de leurs reines,
Sans scrupule, avouait à son époux *Agis*
Qu'*Alcibiade* était le père de leur fils.
Cette sincérité d'un cœur exempt de gênes
Me fait encor priser les mœurs républicaines.
Les dames d'Ispahan, de Suze, de Damas,
Dans leurs tristes sérails, ne la connaissaient pas.
Mais, ô mon cher *Duclos !* chez les dames romaines
Nous la retrouverons brillant de plus d'éclat.
Le premier dictateur que nomma le sénat
Fut choisi pour venger deux belles courtisannes,
Qu'un soir, sous un portique, ivres d'ardeurs profanes,
Quelques voisins jaloux osèrent enlever.
Mais Rome impunément ne se laissait braver.
De ses voisins vaincus, le Tybre sur ses rives
Vit vendre sans pitié les épouses captives.
Bientôt Rome, avec faste, un beau temple éleva
A la courtisanne *Flora :*
C'était de sa justice une preuve avérée.
Quand elle était vivante, ils l'avaient adorée :
Sur son autel sacré, les chefs des légions
Juraient de conquérir la terre;
Et la matrone la plus fière,
Brûlant de surpasser les autres nations,
Long-temps avant qu'*Ovide* en donnât des leçons,
Triompha dans les arts et d'aimer et de plaire.
L'épouse de *Caton* l'égalait en vertus;

Il la mena lui-même au lit d'*Hortensius;*
Et lorsque ce commerce eut accru sa richesse,
Il reprit de l'hymen tous les droits suspendus,
Et n'en eut que plus de tendresse.
O *Montesquieu!* ce trait par vous-même cité
Des peuples de l'antiquité
Montre toute la dignité,
Et peint bien la délicatesse....
Un moment, mes amis, ne m'interrompez pas;
Je vous trace l'esprit des lois et des États.
De ces républiques païennes
Je m'éloigne à regret, et je passe aux chrétiennes;
J'en veux saisir l'esprit. Si j'en crois nos docteurs,
Gens tous très-éclairés, le dogme évangélique
N'est qu'un code démocratique,
Qui nous rend tous égaux, comme il nous rend meilleurs.
L'Église, en tous les temps, fut une république.
De là ses excellentes mœurs,
La sobriété des chanoines,
La candeur des abbés, la chasteté des moines
De celles des nonains je ne vous parle pas.
Profane, je m'en tiens aux profanes États.
D'abord je citerai les dames de Venise,
Dans leur gondole allant du casin à l'église,
Et de l'église à l'opéra,
Se pâmer de plaisir aux accens d'un castra
La belle *Palvoisin*, dans les remparts de Gênes,
Retint un de nos rois quelque temps dans ses chaînes.
*Richelieu*, qui chassa les Germains de leurs plaines,

De plus d'une Génoise apprit comme il pouvait
Inscrire au *livre d'or* les enfans qu'il faisait;
Lui-même, hier au soir, encor me le disait.
Mais près de l'Apennin est une république
Qui surpasse en ses mœurs Sparte, Athènes, Lesbos,
Et ce qu'ont de plus pur le moderne et l'antique.
Je ne vous dirai pas les sages, les héros,
Qui dans ses murs prirent naissance,
Et qui fondent encor sa réputation :
Pour faire son éloge il suffit de son nom;
Et, vous en conviendrez, mes amis, c'est Florence.
Peuple épris des beaux arts, séjour des amateurs!
Tout vrai républicain doit avouer tes mœurs.
L'esclave peut trembler de sortir de sa route;
Mais l'homme libre marche, et va comme il lui plaît.
S'égarer quelquefois n'est pas ce qu'il redoute;
Et, quoi qu'il puisse faire, il fait bien ce qu'il fait.
Amis des temps antiques,
Telles furent toujours les mœurs des républiques.
Dans nos monarchiques États,
J'en conviens avec vous, nous n'en approchons pas.
— Vous en savez beaucoup, madame la duchesse,
Lui répartit *Helvétius* :
Jamais orateur de la Grèce
N'en a si bien prôné les aimables vertus.
— Non, jamais, dit *Duclos* ne se possédant plus,
Jamais nul sophiste d'Athènes
N'a fait de la parole un aussi grand abus.
Est-ce à vous de juger?... — Calmez vos sens émus,

Dit *Voltaire* en riant : peintre des deux *Brutus*,
J'ai toujours fait grand cas des mœurs républicaines :
Mais, après ce discours, je les aime encor plus,
Il faut les inculquer à nos Parisiennes,
Et comme vous, messieurs, nous pensons là-dessus.
— Eh quoi! dit *Montesquieu*, railler est-ce répondre?
Ne puis-je pas, pour vous confondre,
Citer mille exemples frappans
De vertus qui, chez nous, ne trouvent point d'égales,
Et qu'on vante par-tout depuis quatre mille ans?
— J'aime à railler par intervalles,
Reprit *Voltaire* alors d'un ton plus sérieux.
Mais quand vous alléguez de ces traits merveilleux,
Pourquoi nous citez-vous des peuples sans annales?
Sparte n'en eut jamais; Rome n'en écrivit
Qu'environ dans le temps où *Pirrhus* la vainquit.
Et quand vous nous vantez le Scythe et les Samnites,
Quels garans avez-vous du bien que vous en dites?
Tout homme naît barbare; il faut l'apprivoiser :
L'étude seule a droit de le civiliser.
Dans ces temps si vantés, dans ces siècles antiques,
Mille petits États, qu'on nommait républiques,
Avaient, au lieu d'un roi, vingt tyrans despotiques.
On n'en pouvait souffrir le joug trop rigoureux;
En foule, chaque jour, on conspirait contre eux.
Les chefs des factions, livrés à l'insolence,
Connaissaient la débauche, et non la volupté.
Quelques-uns, ne cherchant qu'une aveugle puissance,
Afin de mieux dompter un peuple épouvanté,
Affectaient une sombre et dure austérité;

Ils faisaient fuir l'Amour, les beaux arts, la science :
Mais en s'abandonnant à ce système affreux,
Pensez-vous qu'ils voulaient rendre le peuple heureux?
*Aristote* l'a dit; toute homme instruit et sage
L'a senti comme lui, l'a redit d'âge en âge :
De l'humaine société,
La base la plus sûre est la propriété;
Et ce n'est pas la chasteté,
La barbarie et l'ignorance,
Ou de ses citoyens la farouche âpreté,
Qui rendent un État puissant et respecté,
Et qui fassent des lois mieux sentir l'importance.
Pour bien fonder la liberté,
Il faut savoir placer avec dextérité
Entre tous les pouvoirs une heureuse balance.
Que chacun, circonscrit dans son cours limité,
Ne puisse perdre sa puissance,
Ni d'un autre envahir toute l'autorité.
Mille auteurs vous l'ont dit, la liberté publique
Peut tomber aisément sous un joug tyrannique,
Soit qu'on ait un seul maître, ou qu'on en ait plusieurs:
Les pouvoirs réunis sont toujours oppresseurs.
Tenez-les séparés pour n'y pas être en bute;
Que l'un fasse la loi, que l'autre l'exécute,
Et qu'aux mains d'un troisième un *veto* bien posé
Maintienne l'équilibre, à perdre trop aisé.
Mais peu de nations eurent cet avantage :
Chez des républicains, j'ai vu des sénateurs
Du nom de liberté décorer l'esclavage,
Et se moquer du peuple en faisant ses malheurs.

Chez les Athéniens, sous le nom d'orateurs,
Des démagogues imposteurs
Faisaient insolemment de la démocratie
La plus sanglante tyrannie.
Des amiraux vainqueurs osaient trancher le sort,
Contraignaient *Aristide* à fuir de sa patrie,
Envoyaient *Phocion* et *Socrate* à la mort,
Dans toutes les tribus soufflaient leur ame atroce.
Un roi, du moins un roi craint d'être assassiné:
Mais quand un peuple faible au crime est entraîné,
Des tyrans de la terre il est le plus féroce;
Et le peuple d'Athène alors ne voyait pas
Quel effroyable gouffre on ouvrait sous ses pas.
Du temps des décemvirs, on oublia dans Rome
Qu'aux rédacteurs du code on devait mettre un frein;
Que, nommé par le peuple, on n'est pas souverain;
Que la loi naturelle et que les droits de l'homme
Sont la loi du législateur:
Quiconque les enfreint n'est plus qu'un oppresseur.
*Appius* les brava dans une république,
Et *Numma* sur le trône en fut l'observateur:
Lequel eut des vertus, lequel eut de l'honneur?
Hélas! le joug des rois n'est pas seul despotique.
On ne me trompe plus par des systèmes vains;
La liberté, la paix, l'étude, l'abondance,
Les beaux arts, et sur-tout, sur-tout la tolérance,
Voilà les fondemens du bonheur des humains;
Vouloir les séparer, c'est forger des entraves:
Les pauvres, pour du pain, se font par-tout esclaves,

Ou, soldats d'un brigand, aux drapeaux enchaînés,
Ils ravagent le monde et sont infortunés.
Vous êtes trop instruit pour chercher des chimères,
Et nous devons laisser à des auteurs vulgaires
L'éblouissant éclat des systèmes trompeurs.
Je méprise, je hais tous les déclamateurs:
Heurlant dans la tribune, ou beuglant dans la chaire,
De cendres et de sang leur voix couvre la terre.
Ce sont eux qui, glaçant l'ame par des terreurs,
Des humains abrutis ont fait tous les malheurs :
Ne les imitons point; et, remplis d'indulgence,
Par-tout, dans tous les cœurs, versons la confiance.

Amoureux de la Liberté,
Je la cherchai dès mon enfance :
J'ai dans son temple saint trouvé la Vérité.
Entre elles s'asseyait l'aimable Tolérance;
J'admirais sa beauté, je restais interdit.
D'un ton simple et touchant la Vérité me dit :
« De ma sœur et de moi la Tolérance est mère :
» Eh! qui pourrait sans elle être libre ou sincère ?
» Quiconque la proscrit ne nous aima jamais;
» Il emprunte nos noms pour masquer ses forfaits.
» Nos vrais adorateurs ont l'esprit pacifique;
» Leur passion pour nous n'admet point de fureur.
» Tout fanatique est sot ou tyran dans son cœur,
» Et l'esprit de parti fut toujours despotique.
» Le nôtre est d'excuser la faiblesse et l'erreur,
» De conduire aux vertus par une route aisée,

» De ne gêner jamais l'ame ni la pensée,
» De ne combattre enfin que le persécuteur. »
A ces mots, tout rempli d'une nouvelle ardeur,
Dans un de ces transports connus des seuls poètes,
J'embrassai ces trois déités :
Toutes trois pardonnaient mes fougues indiscrètes.
Je leur vouai mes jours des sots persécutés ;
Et depuis, me croyant toujours en leur présence,
Éprouvant de leurs dons la secrète influence,
Voulant que les humains moins grossiers dans leurs mœurs,
Libres sans fanatisme, et vrais sans indécence,
Policés par les arts, eussent des jours meilleurs,
J'ai dans tous mes écrits prêché la tolérance (1).

---

(1) Les contes de ce recueil sont plutôt des tableaux qui représentent les mœurs, que des récits d'aventures galantes. Celui-ci avait été primitivement composé pour tourner en ridicule quelques opinions exagérées, provenues mal à propos des écrits de *Montesquieu*, de *Duclos*, et sur-tout de *Jean-Jacques Rousseau*, au sujet des républiques anciennes.

Dans le commencement de la révolution, on a ajouté à ce conte quelques vers pour réfuter d'autres opinions bien plus exagérées encore ; car ceux qui prétendaient alors nous prêcher la philosophie, avaient oublié ce principe sans lequel il n'y a ni philosophes ni philosophie, et que *Voltaire* a exprimé dans ce beau vers :

La modération est le trésor du sage.

On a voulu montrer aussi qu'il n'y a pas de sagesse sans tolérance : c'est pourquoi on a choisi *Voltaire* pour le héros de ce petit poème. Il faut dire à ceux qui s'alarment de tout, et à ceux qui, par zèle pour la patrie, prêtent à tout de mauvaises intentions, qu'on n'a point prétendu se moquer dans ce conte des *mœurs républicaines*, parce

qu'il n'y a pas de *mœurs républicaines* proprement dites; comme il n'y a pas de *mœurs impériales* ou de *mœurs monarchiques;* comme il n'y a point de *calendrier républicain :* il ne peut y en avoir que d'*astronomiques*, et même il ne peut y en avoir qu'un seul de bon, de quelque nation qu'on soit, ou sous quelque Gouvernement qu'on vive. Ces expressions de *calendrier républicain*, de *mœurs républicaines*, sont des logomachies dont le motif peut être estimable, mais qui n'en sont pas moins des expressions incorrectes, et qui choquent les règles de la grammaire. Les Anglais les appellent des *non-sens*. Les étrangers croient que notre langue se détériore, et redevient gothique. Il seroit temps que les écrivains s'attachassent à la rendre aussi respectable par la justesse de leurs expressions, que nos guerriers l'ont rendue redoutable par leur bravoure et par la prestesse de leurs évolutions.

Il n'y a point de mœurs qui caractérisent les républiques. Chez les anciens, celles d'Athènes ne ressemblaient pas à celles de Thèbes; celles de Rome étaient absolument opposées à celles de Carthage; celles de Sparte ne tenaient de nulle autre. Chez les modernes, rien ne différait plus entre soi que les mœurs agrestes de la Suisse et les mœurs licencieuses de Florence, que celles de la parcimonique Hollande et celles de Gènes la magnifique. Celles de Venise étaient uniques, et ne ressemblaient nullement à celles de Sparte.

Il en est de même dans les royaumes. Les mœurs de la France, quand elle était une monarchie, et celles de l'Espagne, différaient beaucoup, quoique gouvernées par des princes d'une même famille. Celles des Hongrois et des Autrichiens, quoique sous un même roi, n'ont aucune ressemblance; c'est que les mœurs dépendent principalement du climat. Si, à la longue, elles prennent quelques teintes que leur impriment les lois ou la religion, le fond de l'étoffe reste.

Les mœurs des républiques anciennes étaient fort dépravées; et c'est ce qu'on a voulu démontrer dans ce conte pour réfuter une foule d'écrivains peu réfléchis, qui n'ont pas seulement remarqué que ces gouvernemens antiques, fondés sur l'esclavage de la multitude, étaient tyranniques, homicides de la liberté du grand nombre, et absolument opposés aux principes que nous suivons : ils étaient même fondés sur des principes d'inégalité entre les citoyens, puisqu'ils les divisaient en tribus, en classes, en ordres; patriciens, chevaliers, plébéïens à

Rome. Athènes avait des nobles ou des familles illustrées ; Lacédémone ses habitans de la ville, appelés Spartiates, et les habitans de la campagne ; elle avait en outre sa famille royale des Héraclides, puis ses ilotes et ses esclaves domestiques.

Enfin lisez *Plutarque ;* consultez son Traité, *si les femmes ont part au véritable amour ;* lisez la république et le livre des lois de *Platon*, les Décades de *Tite-Live*, la seconde églogue de *Virgile*, *Plaute*, *Horace*, *Catule*, etc. etc. Vous verrez qu'il faut bien se garder d'offrir les exemples de ces républicains à notre jeunesse, de peur qu'elle ne croie que leurs mœurs sont les mœurs républicaines par excellence ; les préserver de cette erreur est sur-tout l'objet de ce conte. Cet objet est très-moral.

Chez les anciens, le mot de *virtus* signifiait *force virile*, *énergie*, *courage*, et nullement *chasteté*, *pudeur*, *modération :* ce sont les prêtres chrétiens et les moines qui lui ont fait prendre ces acceptions de *continence*, *tempérance*, *pudicité*, sans lesquelles, parmi nous, il semble qu'il n'y ait point de *vertu*. Ils n'ont pu cependant lui imprimer ces nuances en Italie : l'influence du climat y a été plus puissante qu'eux. Le mot de *virtus*, en perdant sa signification antique de force, y a pris l'acception d'habileté, de talent ; et celui de *virtuoso*, d'artiste.

Il a suffi d'un grand homme pour rétablir l'ordre dans l'Etat : mais quel sera le sage qui ramènera l'ordre dans les idées ? On voit, par la plupart des livres nouveaux, qu'elles ne sont point encore sorties de la confusion où la révolution les a plongées. Dans l'effroi que cette confusion cause encore, les uns s'efforcent de ramener tous les usages et toutes les opinions dont on gémissait sous l'ancien régime ; les autres courent après quelques formes du gouvernement des Anglais, et donnent d'étranges acceptions à des mots que nous avons empruntés au hasard de leur langue. On semble plutôt las que tranquille. On n'ose se livrer à ces éclats de joie si analogues à notre caractère, et si fréquens autrefois. Le temps et la sagesse du Gouvernement amèneront la sécurité : la sécurité fera renaître la franchise et ramènera la gaîté française. En attendant, soyons indulgens et tolérans ; ces vertus sont le vrai lien de toute société, la base de toute bonne morale.

## LA FEMME

### COMME IL EN FAUT (1).

Des monts glacés du Saint-Gothard,
Descendu sur nos bords, le rigoriste *Ewnard*
S'effrayait de nos mœurs et blâmait nos usages.
J'aime mieux nos rochers et nos antres sauvages :
Leurs flegmatiques habitans
Sont grossiers, il est vrai; mais ils sont bonnes gens;
Nos femmes, nos filles sont sages;
Tous leurs plaisirs sont innocens,
Et nos mœurs sont encor celles du premier âge.
Mais dans Paris, grand dieu ! quels traits extravagans!
Quel luxe! quel scandale! et quel libertinage!
Sans me voir arrêter je ne puis faire un pas.
L'une de son balcon m'appelle ;
L'autre me saisit par le bras,
Et prétend m'emmener chez elle.

(1) Ce conte fait sous le règne de Louis XV, fut imprimé en 1779, et il était le portrait des mœurs de ce temps-là. L'héroïne de ce conte n'est ni *la Femme comme il faut*, ni *la Femme comme il nous en faut*, expressions qui ne sont nullement synonymes; mais *la Femme comme il en faut*, comme il en faut à de grandes nations, à de riches capitales, et malheureusement comme on n'en voit guère dans aucun pays : cependant il en fut, et nous en avons vues. Vous observerez encore, en voyant dans quel endroit nous faisons naître l'héroïne de ce conte, que nous n'avons voulu désigner personne ; nous sommes peintres d'histoire, et non de portraits.

Ici, le goût se perd en un luxe insensé ;
Ici, l'or en monceaux sur un as entassé,
Passe de mains en mains, change cent fois de maître ;
Un seul homme en une heure, ici, dépense plus
Qu'aux modestes climats où le ciel me fit naître,
Tout l'État ne consomme en cent ans révolus.
Cette foule d'excès en tout genre m'irrite ;
Je veux fuir pour jamais cette ville maudite
Que décorent en vain de superbes palais ;
Je veux fuir ces remparts que la main de la paix
A métamorphosés en un lieu de délices ;
Ces jardins, ces longs quais, ce bassin surprenant
Où la Seine orgueilleuse arrose, en serpentant,
De si superbes édifices.
Rien ne m'y retient plus : je sais les admirer ;
Mais un homme de sens y doit-il demeurer ?
Je pars. — Écoutez-moi, j'aime votre colère ;
Elle vient d'un cœur franc et d'un bon caractère ;
Mais quelques préjugés peuvent vous égarer.
Le nègre, le lapon, n'ont point mêmes usages ;
On change de coutume en changeant de rivages.
Dans vos stériles champs, sous un ciel nébuleux,
Vous avez des vertus passives ;
Nous, dans nos champs féconds, sous un ciel plus heureux,
Il nous faut des vertus actives,
De ces rares vertus qu'on appelle talens.
Nos esprits sont hardis, nos cœurs impatiens.
Le faste de nos rois, le luxe de nos princes,
Les caprices extravagans

De nos jeunes *Laïs* et de nos vieux traitans
N'ont point épuisé les provinces.
De Bordeaux à Nanci, de Marseille à Calais,
Nos champs mieux cultivés deviennent plus fertiles;
Tous ces châteaux hideux, fruit des guerres civiles,
Abandonnés, détruits, devenus inutiles,
Se changent tous les jours en somptueux palais (1);
Des monumens nouveaux embellissent nos villes;
Nous mesurons les cieux, nous franchissons les mers;
C'est à nous, en un mot, qu'appartient l'univers....

Je parlais, quand soudain, descendant du théâtre,
Et s'échappant au bruit des applaudissemens,
Au tourbillon léger de la foule idolâtre
Qu'enchaînent ses attraits et ses rares talens,
*Théone* m'aborda. Viens avec moi, dit-elle;
Viens: tu dois obéir quand l'amitié t'appelle.
De chez moi, pour ce soir, j'ai banni les traitans,
Les marquis, les abbés, et jusqu'à mes amans;
Nos convives seront d'un autre éclat brillans.
Je connais ceux que tu préfères;
Nous aurons des beaux arts les dignes courtisans,
Des femmes avec soin cultivant leur printemps,
Sur l'article des mœurs autant que moi sévères.
Viens: nous t'attendons tous. — *Théone*, j'y consens:

(1) Cela était vrai alors; depuis on a brûlé une foule de châteaux, et on a vendu les plus magnifiques chefs-d'œuvre d'architecture à des compagnies qui les démolissent: de sorte que la postérité ne pourra pas même en admirer les débris.

Mais emmenons *Ewnard*; il est né chez les Suisses;
Ami de tous les arts et prisé des savans,
Il n'est point d'orateurs qui soient plus éloquens.
Nos plaisirs les plus doux lui paraissent des vices :
Effrayé de nos mœurs, de nos profusions,
Il veut aller encor végéter sur ses monts;
Il faut absolument que tu le convertisses.

Elle rit et l'emmène; il monte : nous partons.
Sous les pieds des chevaux étincelle la pierre;
Les vents sont moins légers, et nous les devançons.
*Ewnard* fixait *Théone* avec un œil sévère.

J'ai commencé, dit-elle, ma carrière
Dans un hameau voisin de vos sages cantons;
De ces lieux, dès quinze ans, par l'Amour écartée,
Au milieu de Paris dans la foule jetée,
Frêle esquif égaré sur un vaste Océan,
A travers mille écueils exposée au naufrage,
En butte à tous les coups du vent,
J'étais près de périr en cherchant le rivage :
Mais je trouvai les arts, j'en connus l'avantage;
Je conçus qu'ils m'ouvraient un port contre l'orage.
Je vis sur les mortels quel extrême ascendant
Pourrait à la beauté donner un vrai talent.
Je domptai la paresse et les goûts du jeune âge;
Après de longs travaux j'obtins de grands succès.
De l'envie, il est vrai, j'éprouvai quelque outrage;
J'en fus plus vigilante, et, craignant de sa rage
Les inévitables effets,
Je m'en observai davantage.

La cour est à mes pieds: le savant et le sage
Ont daigné quelquefois m'offrir un pur hommage.
*Aspasie* a reçu les vœux de *Périclès*,
Et *Socrate* eut toujours chez elle un libre accès.
Son exemple m'anime, et ma reconnaissance
Préfère sans détour à l'épaisse opulence,
Au grand qui soutient mal une illustre naissance,
L'homme né sous la bure, au sein de l'indigence,
Et qui, vainqueur de ses rivaux,
Ne tenant rien du sort, doit tout à ses travaux.

Comme elle prononçait ces mots,
On arrive, on descend, on franchit un portique,
Noble et simple à la fois, tracé d'après l'antique.
*Théone* nous conduit dans un salon doré,
Qu'avec goût des beaux arts, la main libre et savante,
De chefs-d'œuvre sans nombre a par-tout décoré.
La foule impatiente,
En attendant *Théone*, avec soin admirait
Le tableau d'un naufrage apporté par *Vernet*.
*Bougainville* disait : J'ai fait le tour du monde;
J'ai fréquenté toutes les mers :
Échappé mille fois à la fureur de l'onde,
J'ai vu des flots émus tous les effets divers :
Je le puis attester; votre docte peinture
A, dans tout son désordre, égalé la nature.
*Bussy*, qui du Decan (1) fit et défit les rois,

(1) Vaste province de l'Inde, plus vaste et plus peuplée que la France, puisqu'on y compte trente millions d'habitans. Le Souba du

*Poivre* qui visita les fortunés Chinois,
Qui parcourut ce globe et qui le vit en sage,
Et ce hardi savant dont le bouillant courage
De *Zoroastre* ici nous rapporta les lois,
Louaient tous ce tableau d'une commune voix;
Et reconnaissant tous les dangers du naufrage
Qu'ils avaient bravés tant de fois,
Ils ne pouvaient cesser d'admirer cet ouvrage.

*Théone* entre; on l'entoure, on vante sa beauté;
On vante ses succès, sa voix pure et touchante,
Ses tons vrais, son maintien, sa grace, sa fierté,
La sensibilité de son ame brûlante.
A ses yeux tout-à-coup un buste est présenté,
Un buste que *Pigalle* a depuis peu sculpté:
C'est le sien. Tous les arts vous doivent leur hommage:
Heureux qui vous le rend! c'est un doux avantage.
Comme il parlait encore, et *la Tour* et *Cochin*
S'avancent vers *Théone*, et lui montrent soudain,
L'un le portrait charmant que fit sa main fidelle
Des attraits enchanteurs que l'on admire en elle;
L'autre ces mêmes traits gravés par son burin.
Vos présens sont bien chers à mon ame attendrie,
Dit *Théone* en les embrassant;
Mon cœur en est reconnaissant:
J'admire vos talens; je sens votre génie.

---

Decan ayant été tué dans une bataille que les Français qui étaient à son service achevèrent de gagner après sa mort, M. *de Bussy*, qui commandait ces Français, fit élire sur-le-champ, par les Nababs, un autre Souba.

Vous, *Le Roi* (1), dont la course et les soins infinis
Des sources du Pénée aux rives de Messène,
Ont rassemblé pour nous ces antiques débris,
Reste, hélas! des grandeurs de Corinthe et d'Athène,
C'est à vous à fixer ma pensée incertaine :
*Apelle* ou *Phidias* d'une femme jamais
Ont-ils avec plus d'art embelli les attraits ?
— Non, *Théone;* croyez que, dans leur docte ivresse,
Vos amis ont au moins égalé les succès
Des peintres, des sculpteurs de Rome ou de la Grèce;
Et, bien loin d'être contestés,
Leurs talens dans l'Europe entière
Par tout homme de goût sont enfin attestés.
Nous voyons *Frédéric*, *Gustave* et le czar *Pierre* (2),
Tous les héros du Nord par les Français sculptés :
Nul ne peut le nier ; les filles de Cythère
Et les beautés d'Athène ont eu moins de succès
Dans les arts enchanteurs de séduire et de plaire,
Que n'en ont aujourd'hui les filles des Français.
Chacun applaudissait sa remarque savante;

---

(1) Il a parcouru toute la Grèce; il en a dessiné tous les monumens qui ont échappé aux ravages des temps et des barbares. C'est à lui que nous devons la connaissance de tous ceux qui subsistent encore.

(2) C'est un Français, nommé *Sally*, qui a fait à Copenhague la statue équestre de *Frédéric* V.

C'est un autre Français, nommé *Larchevêque*, qui a fait le modèle de la statue de *Gustave Adolphe*, qu'on a élevée à Stockolm.

Enfin c'est le célèbre *Falconnet* qui a jeté en fonte, à Pétersbourg, la statue de *Pierre-le-Grand*.

*Ewnard*, à cet avis, *Ewnard* même se rend :
*Théone* en est, dit-il, la preuve subsistante.

Soudain la porte s'ouvre; on entre; on nous apprend
Que le chef-d'œuvre heureux d'un autre art nous attend,
Du premier des beaux arts, l'art divin de la table;
Sans lui, tout autre est nul : ranimant les desirs,
Il excite au travail, il dispose aux plaisirs;
L'Amour même est par lui rendu plus délectable.
On arrive en désordre; on se place avec choix :
De la liberté seule on observe les lois.
A ce brillant spectacle, une piquante joie
Sur le front du convive éclate et se déploie.
Les yeux sont éblouis par le feu des cristaux;
Sur l'émail du Japon, ou l'argent du Potose,
Des hôtes des forêts, et de l'air et des eaux,
Disposés avec choix, un long cercle repose.
Dans des vases anglais on voit briller les flots
Du vin né dans la Grèce, ou du vin qu'en Afrique
Le Hollandais cultive aux champs des Hottentots.
Sous son panache verd l'ananas d'Amérique
Brille auprès du fruit d'or dont la fleur balsamique
De Malte tous les ans parfume les coteaux.
La terre offre en tribut ses biens à nos travaux;
La mer nous doit les siens tombés dans nos réseaux.
Peuple heureux! dit *Ewnard*, s'adressant à *Théone*;
De tout ce que je vois, que mon esprit s'étonne!
Français, vous méritez votre brillant destin;
De l'homme industrieux l'univers est l'empire :

En vous rendant justice, il faut qu'on vous admire.
Il promène en parlant son regard incertain.
Un désordre enchanteur régnait dans ce festin.
Ceux que l'âge ou l'humeur rendaient un peu sévères,
S'entretenaient entre eux de science ou d'affaires.
Plus jeunes ou plus gais, les autres plaisantaient;
Répandaient les bons mots, chantaient avec les femmes;
De leurs yeux séducteurs vantaient les vives flammes,
Ou quelques doux larcins en riant leur faisaient.
Mais comme il faut toujours parler de ce qu'on aime,
La patrie eut son tour. A ce nom respecté,
Du plus indifférent le cœur est emporté.
Chacun régla l'État; chacun fit un système;
Chacun facilement son avis démontra,
Ou pour le soutenir vivement disputa.
Afin de modérer l'ardeur de leur querelle,
*Rullières* posément
Nous lut sur la dispute une épître nouvelle;
Et chacun contre lui soutint, en disputant,
Que *Boileau* n'a jamais rien fait de plus saillant:
Il fut loué sur-tout par l'auteur d'*Eugénie.*
Nul jamais n'a d'autrui mieux vanté le talent;
Nul ne s'est exprimé jamais plus franchement
Sur le mérite et le génie.
Trop en butte à la calomnie,
Il repousse en riant tous les traits de l'envie.
On voulut qu'il chantât; on l'en presse, on l'en prie:
Il cède, il prend sa harpe; et ses sons enchanteurs
Enflamment les esprits, attendrissent les cœurs;

Et le ciel dès-long-temps avait revu l'aurore,
Que, l'oreille attentive, on l'écoutait encore.
Par sa vive clarté, chacun fut averti
Du besoin d'un repos qu'on n'avait point senti.
La foule se dissipe; *Ewnard* près de *Théone*
Reste seul, embrasé d'amour.
Il se jette à ses pieds : Voilà donc votre cour?
J'ai vu ce que jamais ailleurs on ne soupçonne.
Quel spectacle charmant! Paris seul peut l'offrir.
Vous seule, sous vos yeux, vous savez réunir
Les Grâces, le bon goût, les Muses et *Minerve.*
Quoi donc! tous ces mortels, de qui l'heureuse verve
Éclaire les humains ou soulage leurs maux,
Déposent à vos pieds le fruit de leurs travaux!
Votre suffrage encore enflamme leur génie!
Ah! soyez à jamais mon conseil, mon amie.
Je n'ose vous parler des desirs que je sens;
Jamais je n'éprouvai de transports plus ardens:
Je périrai si vous êtes cruelle.
A-t-on le cœur d'airain quand on est aussi belle?
De grace, par pitié, permettez-moi.... souffrez....
— *Ewnard*, je le veux bien; mais vous nous resterez :
Vos montagnes n'auront plus rien qui vous attire;
Et ces dons précieux qu'en vous l'Europe admire,
A mes concitoyens vous les consacrerez.

## LE VIEUX MARI.

Bon ménage et vieux mari
Semblent chose incompatible.
Vous en riez, jeune homme, et vous filles aussi.
Mais, si ce bien est rare, il n'est pas impossible.
Je vous le prouverai quand vous aurez bien ri.

Un vieillard bon humain, qui, dans un corps débile,
Gardait un esprit ferme, à tromper peu facile,
Avec ses héritiers à regret se brouilla;
Vers un nouvel hymen le courroux l'inclina.
Il choisit pour compagne une jeune personne,
Riche des seuls trésors que la nature donne,
Des graces, de l'esprit, belle taille, beaux traits:
Que sont pour l'amateur les autres biens auprès?
Vous avez toute ma tendresse,
Lui dit-il, en offrant de lui donner la main;
Mais je ne prétends pas vous causer le chagrin
D'essuyer d'un vieillard l'impuissante caresse.
Vous aurez votre appartement;
J'aurai le mien, du vôtre éloigné cependant:
Si quelque accès de toux vient à me prendre,
Votre oreille jamais n'en pourra rien entendre;
Je ne veux point troubler votre sommeil,
Et me faire maudire au moment du réveil.

La belle l'accepta, pensant que, malgré l'âge,
On pourrait bien chérir un vieillard aussi sage.
La noce se fit sans fracas :
Les nouveaux mariés soupèrent tête à tête ;
L'élégance et le goût présidaient au repas.
Et quoiqu'enfin l'Amour n'embellît point la fête,
La dame y rencontra pourtant quelques appas,
Et même une gaîté qu'elle n'attendait pas.
Elle fut assez satisfaite.
Bientôt l'heure amena l'instant de la retraite.
Le vieil époux, en la quittant,
Lui prend la main, la baise, et d'un ton bien sincère,
Lui dit tout bas, en la fixant,
Je voudrais avoir un enfant.

La femme prit ce mot pour un vain compliment ;
Elle baissa les yeux et crut devoir se taire,
Puis fut se mettre au lit et dormir solitaire.

Le lendemain au soir, l'époux se retirant,
Lui prend encor la main, et la baise, et la serre ;
Puis lui redit encor de la même manière,
Je voudrais avoir un enfant.
Puis le surlendemain, puis la semaine entière,
Puis tous les soirs enfin il répète, en partant,
Qu'il voudrait avoir un enfant.

La femme s'en étonne. A trois ou quatre amies,
Dès l'enfance avec elle unies,

Elle dit : Vous avez d'assez jeunes époux ;
Tous les dons de l'hymen sont prodigués pour vous ;
L'une est mère, l'autre est enceinte.
Il n'est point de secret que vous ne connoissiez.
D'avoir un vieux mari souvent vous m'avez plainte.
Or il faut que vous me disiez .
Comme un enfant se fait, comment on devient mère.
N'est-ce qu'un sortilège, un magique mystère
Qui s'accomplisse avec des mots?
Suffit-il au mari, quand il veut être père,
De glisser dans l'oreille à sa femme un propos?
Voilà ce qui m'arrive. Aussitôt elle narre
Le discours que lui tient tous les soirs son mari.
Sa conduite d'abord leur semble très-bizarre.
On la raille, on la plaint. Chacune ayant bien ri,
La plus gaie à la femme explique
Tout ce qu'on peut savoir d'un mystère aussi grand :
Qu'un bon mot n'est pas suffisant ;
Qu'il faut à tout sorcier, pour cette œuvre magique,
Le bâton que *Jacob* à deux sœurs découvrit,
Et par qui *Salomon* sept cents femmes régit :
C'était un grand sorcier. Avec cette baguette
Disparaît la stérilité ;
Pucelage est escamoté ;
La jeune fille femme est faite ;
L'époux obtient paternité ;
Par elle tout est enchanté ;
Sans elle tout languit, l'homme à peine végète ;
Pour l'un et l'autre sexe il n'est plus de gaîté.

Toutes de ce discours si rempli de sagesse,
Lui confirment la vérité;
Et toutes de décrire avec vivacité
La forme, la couleur, la force, la souplesse
Du magique instrument de la fécondité.
— C'est fort bien : mais pourquoi me dire,
Quand on sait tout cela, je voudrais un enfant,
Et ne jamais tenter d'en faire un cependant?
— C'est qu'il te permet un galant,
Répart la plus experte, et qu'il veut t'en instruire.
— Tu le crois? — Oui, sans doute. Et dans le même instant
Toutes sur ce grand point n'eurent qu'un sentiment;
C'est que les lois, les mœurs, la bienséance,
Ordonnent qu'une femme ait de l'obéissance.
Elles eurent beau dire, elle s'en défendit,
Montra pour ce devoir beaucoup de répugnance;
Et quelque temps après, quand son époux lui dit
Ce propos dont cent fois elle eut l'oreille atteinte,
D'un ton de voix charmant elle lui répondit :
Vos vœux sont exaucés, monsieur, je suis enceinte.
Ah! tant mieux, lui dit-il, ayez bien soin de vous.
Il en eut soin lui-même; et d'un fardeau si doux,
Alors qu'elle fut délivrée,
Et qu'il vit de tout point sa santé réparée,
Ma chère femme, hélas! dit-il, vous savez bien
Qu'avoir un seul enfant, c'est presque n'avoir rien;
J'en voudrais un second. Vous l'aurez, lui dit-elle.
A ce qu'elle promit elle fut si fidelle,
Qu'à peine elle attendit jusqu'au neuvième mois.

Quand son époux la vit une seconde fois
Échappée au danger qu'éprouva toute mère,
Fraiche, belle, et toujours très-capable de plaire :
Ma femme, lui dit-il, sans discours superflus,
Je crois que deux enfans sont assez pour mon âge ;
Je ne desire pas d'en avoir davantage.
— Eh bien ! je vous promets que vous n'en aurez plus,
Répart-elle ; en tout temps j'ai voulu vous complaire,
Et mon étude unique est de vous satisfaire.

Pour tenir sa parole elle en savait assez :
Les vœux de son mari furent donc exaucés.
Elle était complaisante, et l'époux était sage.
Or voilà, mes amis, comme on peut, malgré l'âge,
Avoir épouse jeune et faire un bon ménage.

---

## LES FEMMES CRÉDULES,

OU

## LE DANGER DE CROIRE.

Il m'est bien doux, mes chers amis,
Lorsque la fin du jour nous a tous réunis,
De pouvoir sur moi-même, ou bien sur mes ouvrages,
Consulter votre goût, et briguer vos suffrages.
J'adopte ou je combats, à mon choix, vos avis ;

Personne ne doit être aveuglément soumis.
Tous différens de goût, d'humeur et de croyance,
Nous vivons cependant en bonne intelligence.
Nul de nous n'a l'orgueil et la prétention
D'en asservir un autre à son opinion.
Nos esprits sont divers, notre cœur est le même.
Libre, et ne point gêner la liberté d'autrui,
Voilà ma devise aujourd'hui;
Voilà votre unique système.
Que j'aime ce ton franc et ce libre entretien!
Que je me plais à voir *Cevale*
Disputer en faveur de la loi du Chrétien,
Comme *Églé* pour l'honneur de la loi conjugale!
*Lernande* qui s'en moque, et leur dit en riant,
Qu'à l'une comme à l'autre il croit également.
Chrétien, je lui pardonne; et bonnement je pense
Que nos Dames auront pour lui quelqu'indulgence.
Malgré son incrédulité,
Pour leurs attraits, pour leur bonté,
*Lernande* a, comme moi, la plus ferme croyance.
A tout ce qu'on vous dit, Mesdames, cependant
Gardez-vous de croire aisément.
Vous apprendrez par cette histoire
Qu'une femme, en croyant, peut exposer sa gloire.
Un vieil ennemi d'*Atropos*,
Le médecin *Dubourg*, dont la main secourable
A dérobé ma tête à ses cruels ciseaux,
(Car je ne vous dis rien qui ne soit véritable),
Se promenait un jour dans ces jardins fameux,

Où le grand art des *Jussieux*,
Du Pôle et du Tropique a rassemblé les plantes.
Botaniste éclairé, le docteur curieux,
Sur chacune faisait des remarques savantes.
Tout-à-coup deux beautés, jeunes, vives, brillantes,
Tenant chacune un homme sous le bras,
S'avançant au hasard, vers lui portent leurs pas,
En regardant ces fleurs, de nos fleurs différentes.
Mesdames, leur dit le docteur,
Ces plantes étrangères
Ont des propriétés qui sont fort singulières.
Ne vous y fiez pas. — Que dites-vous, Monsieur ?
Courons-nous quelque risque ?—Oh ! n'ayez point de peur :
Il est bon seulement que je vous avertisse.
Cette plante à la feuille étroite, longue, lisse,
A trahi le secret de plus d'une beauté.
Si celle qui la touche a sa virginité,
Aucun de ses rameaux ne paraît agité :
Mais l'a-t-elle perdue, aussitôt indignée,
La feuille fuit la main dont elle est profanée :
Ainsi méfiez-vous-en bien.
Oh ! Monsieur, nous ne craignons rien,
Répond l'une en riant, d'une voix douce et fière ;
Si nous avons perdu la virginale fleur,
Ce fut sans violer les leçons de l'honneur.
En voilà devant vous, je le dis sans mystère,
Les légitimes ravisseurs ;
L'hymen de ce trésor les rendit possesseurs.
En proférant ces mots, déja sa main est proche

De la feuille qui fuit aussitôt son approche,
Qui se fane, qui se flétrit,
Qui se roule autour de sa tige.
Et, malgré ce qu'on leur a dit,
Les femmes, les maris s'étonnent du prodige;
De leur surprise à peine ils peuvent revenir.
Et tous quatre aussitôt, tour-à-tour de refaire
Une épreuve si singulière;
Et les maris de s'en entretenir,
Et les femmes de rire,
Et l'une à l'autre de se dire:
On y peut être prise, il en faut convenir.
Je ne vous trompais pas: vous le voyez, Mesdames,
Dit le docteur malin, qui riait à part soi
D'attrapper de si bonnes ames,
Et de leur trouver tant de foi.
Vous verrez une plante encor plus singulière:
C'est l'herbe à *Daniel*, l'herbe qui lui fit voir
Que *Suzanne*, toujours soumise à son devoir,
N'eut point le doux plaisir de commettre adultère.
Quand la femme est fidèle au conjugal lien,
La fleur s'élève, croît et s'ouvre sous sa main.
Trahit-elle sa foi, la plante toute entière
S'abaisse, tombe, et rampe à terre,
Comme une vigne sans soutien.
—Quoi! Monsieur, vous avez une pareille plante?
—Oui, Madame, à cent pas... Eh! Blaise... Eh! Jardinier!
Cours nous chercher cette herbe. — Elle est divertissante.
—Oh! tout-à-fait. — C'est un jeu singulier.

— Il faut la voir. — Sans doute. Et les deux belles
Ne disaient rien, se regardaient entr'elles.
Bientôt de chaque plante admirant les couleurs,
D'un air indifférent passant de fleurs en fleurs,
Toutes deux doucement, doucement s'éloignèrent,
Et leurs deux époux emmenèrent,
Laissant le vieux docteur seul et très-satisfait
D'avoir de toutes deux deviné le secret.

---

## LES EFFETS DE L'IGNORANCE ET DE LA SUPERSTITION.

Un moine noir, de quel ordre? il n'importe,
Vivait, prêchait, et confessait de sorte,
Qu'il gagnait tous les cœurs des pères, des maris,
Des vieilles même du pays.
Nul n'avait plus de pénitentes.
Dans leur nombre il comptait une *Agnès* de douze ans,
Belle, et dont l'innocence à ses beautés naissantes
N'attachait aucun prix, ne soupçonnait encor
Ni leurs charmes, ni leur usage;
C'étoit un bien secret, intact, et pur trésor,
Dont le propriétaire ignorait l'avantage.
Le moine, en la voyant, frappé de sa beauté,
Affecte dans son air plus de sévérité,
Lui parle avec effroi des dangers du jeune âge,

Et des malheurs qu'éprouve un cœur impénitent.
Il l'entretient bien moins souvent
Du Ciel que de l'Enfer, et de Dieu que du Diable.
Il lui fait tous les jours des récits menaçans.
Il lui conte comment de l'Égypte coupable,
Dieu, dans une nuit effroyable,
Fit périr tous les jeunes gens;
Comment le prophète *Élisée*
Fit manger par un ours un jour deux cents enfans;
Comment *Hérode* a fait massacrer en Judée
Tous les petits garçons qui n'avaient pas deux ans;
Comment de Babylone un Roi, devenu bête,
Fut couvert d'un poil noir des pieds jusqu'à la tête.

A ces récits affreux la jeune *Agnès* tremblait,
Craignait un sort pareil, jeûnait, et pratiquait
Tout ce que le moine ordonnait.
Malgré ses soins pieux et sa frayeur mortelle,
L'âge qui s'avançait développait en elle
De jour en jour des attraits plus piquans,
Rendait ses yeux plus vifs, sa fraîcheur plus brillante;
Arrondissait du sein les globes palpitans,
Leur prêtait les boutons de la rose naissante;
Ombrageait les sommets de cet heureux séjour,
Temple où, sous la pudeur, réside l'innocence,
Attendant que l'expérience
Par la main du plaisir l'ouvre aux jeux de l'Amour.

De tous ces changemens *Agnès* inquiétée,

S'adresse à tous les Saints, les prie avec ferveur.
De cet ombrage noir sur-tout épouvantée,
Elle court se jeter aux pieds du Confesseur;
Sans oser lui parler, aux larmes s'abandonne.
— Ma fille, qu'avez-vous? — Dieu se venge de moi;
Il me punit, hélas! je ne sais pas pourquoi.
Mais je crains le destin du Roi de Babylonne.
Je n'ose m'exprimer.... Le moine l'entendit.
Ma fille, que m'avez-vous dit?
Avez-vous violé les lois de l'Évangile?
Voyons pour vous sauver s'il n'est aucun moyen.
Du moins de vos péchés vous repentez-vous bien?
Songez qu'on doit être docile.
— Mon père, instruisez-moi, tout me sera facile.
Comme *Isaac*, au bûcher, hélas! s'il faut m'offrir,
Je me résigne à tout, je suis prête à mourir.
— Oui, vous pensez très-bien, ma fille, il faut souffrir.
Un sacrifice expiatoire
Pourra seul effacer une tache aussi noire.
Il dit: il la conduit dans un lieu retiré,
Dans un lieu que son art tenait tout préparé,
Lieu sombre, qu'éclairait avec peine un seul cierge,
Séjour de repentir, demeure horrible à voir.
Là s'élève un autel recouvert d'un drap noir,
Devant l'image de la Vierge;
Un Christ est d'un côté, de l'autre un benitier.
Là, tout en arrivant, la jeune Pénitente
Pâlit, tombe à genoux, et commence à prier.
— Suffit-il que l'on se repente?

On doit vaincre l'orgueil, on doit s'humilier.
L'orgueil perdit ce Roi : ce vice vous domine.
L'humiliation, la foi, la discipline,
Peuvent seules purifier
Votre ame, à ce péché de tout temps trop encline.
Quittez, sur-tout, quittez ces vains ajustemens,
Ces fruits d'une pompe mondaine,
Tissus nés de l'orgueil que fuit toute chrétienne.
Parlant ainsi, la main du moine, en même temps,
Dépouille *Agnès*, interdite, incertaine,
De toute espèce d'ornemens.
Souffrez, lui disait-il, souffrez que je les ôte;
Il ne vous faut d'autres habits
Que ceux qu'avait en Paradis
Notre mère *Eve* avant sa faute.
La crainte, la pudeur, le trouble, l'embarras,
L'éclatante rougeur sur son teint répandue,
Et la honte de se voir nue,
Donnaient un nouveau charme à ses jeunes appas.
Elle veut se cacher. — Tremblez d'être rebelle;
Soyez humble et soumise au Dieu qui vous appelle;
Sacrifiez l'orgueil. Vous n'obéissez pas!
Vous regimbez! votre ame se mutine!
Le Ciel doit vous punir. Il prend sa discipline,
Et du bout du cordon sacré,
Ou du plat de sa main bigote,
D'un air saint et contrit, l'homme au front tonsuré
Frappe et fustige sa dévote.
Repentez-vous, dit-il; que ce cœur épuré,

A recevoir la grace en tout soit préparé;
Que les lois de mon Dieu ne soient plus contestées.
Il dit : il la saisit, et, d'un bras assuré,
Sur cet ample drap noir dont l'autel est paré,
Il vous la met en croix, comme fut saint *André*,
Bras tendus, jambes écartées.
Quand *Jésus*, lui dit-il avec sévérité,
Quand *Jésus* fut en croix, on perça son côté.
Comme lui seriez-vous traitée?
Cette faveur par vous ne fut point méritée.
Je percerai l'endroit par le crime noirci....
— Mon père! Ah! — Taisez-vous, ne jetez aucun cri;
Offrez à Dieu vos maux afin d'obtenir grâce.
— Mon père! vous me déchirez....
— Priez toujours, priez; résignez-vous; souffrez;
Songez que le martyre est de grande efficace.
Si le Ciel est touché de votre repentir,
Il changera bientôt tous vos maux en plaisir.
— Je souffre trop... le Ciel... il est inexorable!
— Non, ma fille, il va s'appaiser.
— Ah! mon père! ah! je crois qu'il devient favorable.
Mes tourmens... mes douleurs sont prêtes à cesser;
Je sens déja... je goûte une joie ineffable.
Sa voix s'éteint; ses yeux ne voyant plus le jour,
Croyaient du Paradis contempler le séjour.
Le moine dit : Je sens une céleste extase;
Un saint ravissement me transporte et m'embrase.
De votre dévoûment le Ciel est satisfait :
Dieu vous a pardonné; le sacrifice est fait.

*Agnès*, de sa langueur à peine revenue,
Sur l'endroit qu'elle craint tourne en tremblant la vue.
Ah! que vois-je! mon père, eh quoi! de mes péchés
La marque n'est point disparue?
— Ma fille, calmez-vous; sachez
Que cet auguste sacrifice
Plus d'une fois se doit recommencer.
La noirceur du péché ne peut point s'effacer :
J'empêcherai du moins qu'elle ne s'agrandisse.
Reprenez vos habits. Consacrez désormais
A ce dieu votre vie entière.
Sur la grace qu'il vient aujourd'hui de vous faire
Observez le silence, et n'exposez jamais
Aux brocards des mondains le plus sacré mystère.
— Mon père, je vous le promets :
Disposez de mes jours, à vous je me soumets,
Et je veux dans un cloître achever ma carrière.
Vous me dirigerez en tout.
Au moine qu'il ravit ce projet plut beaucoup.

Agnès expose en vain ses vœux à sa famille.
Le père ne veut point se priver de sa fille :
Il prétend près de lui par l'hymen l'arrêter;
Mais l'hymen, les plaisirs ne peuvent la tenter.
Du monde qu'elle ignore elle veut fuir les vices.
La nuit, comme le jour, elle est en oraison,
N'aime rien que la messe et la confession,
Le pain plat et sacré, les pieux exercices,
Et le ravissement des secrets sacrifices.

Le père était désespéré.
Un voisin, jeune, aimable, instruit, taillé pour plaire,
Pensant tout autrement que ne fait le vulgaire,
Et peut-être en secret par l'amour éclairé,
Aspire à la changer. Il la trouve en prière.
Vous allez être sainte ; heureux le confesseur
Qui du monde pour vous a brisé la barrière,
Qui vous fait des élus partager le bonheur !
Alors adroitement à parler il l'engage.
Il lui fait détailler comment, par quel passage
Elle a pu parvenir des enfers jusqu'aux cieux,
Et comment des démons près de se voir la proie,
Elle dut son salut à cet homme pieux.
Son cœur reconnaissant en convient avec joie.
En parlant de sa peur, de son orgueil dompté,
Et de la discipline, et sur-tout du martyre,
Son innocence et sa naïveté
En disaient beaucoup plus qu'elle n'en croyait dire.

A part soi le jeune homme admire
Dans quel piége ce moine eut l'art de la conduire.
Il voit, pour l'en tirer, qu'il la fallait instruire,
Qu'il la perdait en effrayant son cœur,
S'il ne se prêtait pas lui-même à son erreur.
Sa raison de ses sens à peine est la maîtresse.
Il la voit respirer une amoureuse ivresse,
Qu'elle appelle transports divins.
Laissez-moi, lui dit-il, partager votre extase.
— Non, non : le charme qui m'embrase

Ne peut être connu des profanes humains.
Vous vous trompez, *Agnès;* de la céleste voie
Souffrez qu'en ces momens je m'ouvre les chemins.
— Que faites-vous? que vois-je! ô ciel! quelle est ma joie!
Est-il vrai? vous pécheur fameux chez les mondains,
Vous possédez ce don, ce présent séraphique
Que le ciel, m'a-t-on dit, par une grace unique,
N'accorde jamais qu'à ses saints.

— Vous le voyez, *Agnès*, le ciel me favorise;
Lui résisterez-vous? — Moi, contre lui, jamais;
A son autorité je fus toujours soumise.
— Eh bien! remplissez donc ses éternels décrets.
Il dit; et plus ardent, plus jeune, plus aimable,
Plus expert en amour que ce moine imposteur,
Il prolonge avec art le moment du bonheur,
Rend le plaisir plus vif, plus doux et plus durable.
*Agnès*, *Agnès* l'avoue avec naïveté.
Non, dit-elle, jamais, jamais je n'ai goûté
Dans la céleste extase autant de volupté:
Mais je ne reviens point encor de ma surprise.
Quoi! vous avez ce don, ce signe des élus,
Qui n'appartient, dit-on, qu'aux enfans de l'église,
Récompense de leurs vertus.
— *Agnès*, on vous trompa; ce don n'est pas si rare;
D'un bien aussi touchant Dieu ne fut point avare.
C'est un présent divin que la bonté du ciel,
Pour le bonheur du monde, accorde à tout mortel.
C'est lui qui produit tout; c'est lui qui nous fait naître,

Tout ce qui vit enfin au plaisir doit son être....

*Agnès* rougit; ses yeux se baissent en pleurant.
L'instinct qui jusqu'alors n'avait rien dit en elle,
Tant ce moine aveugla cet esprit innocent,
Tout-à-coup éveillé, l'éclaire en un instant.
— Quoi! je me croyais sainte et j'étais criminelle!...
— Non, vous ne l'êtes point, objet charmant et doux;
Vous le seriez bientôt si vous quittiez un père,
Si vous vous dispensiez du devoir d'être mère,
Si vous ne faisiez pas le bonheur d'un époux.
— Eh! le puis-je à présent! — Il ne tiendra qu'à vous;
Votre naïveté prouve votre innocence.
Dans un âge aussi tendre, avec votre candeur,
On obtient le pardon des péchés d'ignorance,
A moins que vous n'ayez dans votre propre cœur
Un complice secret de ce vil séducteur.
— Non, en le connaissant, je le prends en horreur:
Je ne l'aimai jamais; son adresse profonde,
Effrayant mon esprit, m'ôta le jugement:
Il obtint tout par crainte, et rien par sentiment.
— Suivez donc mes conseils. *Agnès*, dès ce moment,
Fut rendue à son père, à sa famille, au monde,
En fit et le charme et l'honneur,
Épousa son libérateur.
Mère, à tous ses enfans enseigna la sagesse,
Et jamais n'envoya ses filles à confesse (1).

(1) Ce conte est puisé dans l'histoire. C'est, pour le fond, l'aventure

du révérend père *Girard* et de la belle *La Cadière;* aventure qui n'est que trop commune, quoiqu'elle éclate rarement. La confession auriculaire, fondée pour être un frein aux passions, est malheureusement une des institutions qui produit les plus grands abus. Il a fallu des lois pour s'opposer à l'avidité des confesseurs et a la faiblesse des malades, des vieillards, des mourans, des femmes qui, comme la comtesse *Mathilde*, eussent donné à l'église tous les biens de leur famille. Les hérétiques, frappés de ces abus, ont rejeté la confession comme dangereuse; les Orientaux ont refusé de l'admettre comme indécente.

Je ne décide point entre Genève et Rome, et moins encore entre l'Orient et l'Occident. Je me borne, en ma qualité de narrateur, à vous raconter qu'il y a environ cinquante ans on fit un conte intitulé *Nabuchodonosor*, qui n'a aucun rapport avec celui-ci, si ce n'est que l'héroïne craint, comme celle de ce conte, d'être métamorphosée en bête. En voici quelques vers.

Une *pauvrette* ayant corps *sage et beau*,
Dans un couvent était dès son enfance.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Soir et matin *ses puces épluchait.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Si bien qu'un jour un grand frère prêcheur,
*Bon biberon*, mauvais prédicateur,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Disait *qu*'alors *que* l'on avait péché,
L'homme changeait de nature et de forme,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Témoin le roi *Nabuchodonosor*,
Qui *vint* velu *comme une grosse bête.*

Après avoir entendu ce beau sermon, *la pauvrette* crut

Que *grosse bête* elle allait devenir,

Et elle alla conter *le cas* à l'abbesse, qui lui répondit par un éclat de rire,

*Et la tira de peine et de souci.*

En voilà suffisamment et même trop pour faire juger qu'il n'y avoit

rien à prendre dans ce conte ; il fallait en éviter jusqu'aux moindres expressions, tant elles sont incorrectes et grossières.

J'invite ceux de mes lecteurs qui veulent s'instruire, à lire dans le Publiciste du 24 brumaire an 10, article Paris, page 3, seconde colonne, ce qui vient de se passer dans le département des Basses-Pyrénées.

Cette gazette étant une des mieux faites et des plus répandues, je releverai une assertion qui se trouve (gazette du 8 vendémiaire an 10.) dans les lettres d'un prétendu Allemand, qu'on suppose écrites de Londres. Il assure que la plupart des prostituées de cette grande ville sont des filles de ministres anglicans. Quelques-unes sans doute s'en vantent aux étrangers, comme dans les jours affreux de la révolution plusieurs de celles de Paris se donnaient pour des religieuses décloîtrées. Tout homme de bon sens rejette de tels mensonges : tout Allemand sait bien que dans son pays les filles des ministres, calvinistes ou luthériens, sont élevées avec soin, avec pudeur, avec modestie, aussi bien qu'en Suisse et à Genève, et dans tous les royaumes du nord ; souvent des hommes riches, plus avides de vertus que d'une dot, les préfèrent à des filles opulentes. Nous en avons vu un grand exemple en France.

Parmi les fils des ministres du Saint-Evangile en Angleterre, on compte *Tompson*, *Nelson*, et beaucoup d'autres hommes célèbres. Leurs filles ne sont pas moins estimables. En général, les enfans des ecclésiastiques ont une éducation plus soignée et des mœurs plus régulières que les enfans des laïques.

*Il n'est pas bon que l'homme soit seul ;* c'est une parole que *Moïse* attribue à Dieu même. C'est pourquoi le clergé était marié chez les Juifs ; il l'était dans la primitive église ; il l'est dans presque toute la terre. Très-peu de nations ont cru que Dieu ferait un miracle perpétuel, pour qu'un corps de célibataires aussi nombreux vécût toujours chastement, sans qu'il se passât rien qui apportât à rire aux profanes. Dieu n'a point fait cette grace au clergé romain ; l'histoire fait une mention fréquente des enfans du haut clergé ; mais aucun ecclésiastique ne pouvant avouer ses enfans dans cette religion, leurs filles sont plus exposées que dans toute autre à se livrer au désordre.

Il y aura beaucoup moins d'abus à l'avenir en France ; toutes les

sectes différentes étant également en présence de la loi, se contiendront l'une par l'autre; aucune ne voudra se dégrader aux yeux de ses rivales. Il en naîtra une émulation de sagesse qui tournera au profit des mœurs. C'est dans les pays où l'on ne souffre qu'un seul culte qu'on a toujours vu le plus grand relâchement : la tolérance et la concurrence amènent toujours à leur suite le bon ordre et le bonheur.

---

# SENSIBILITÉ

## VAUT MIEUX QUE VANITÉ.

D'UN poète fameux on vantait les ouvrages,
Et chacun s'honorait d'être connu de lui :
Plusieurs par vanité l'appeloient leur ami.
Deux femmes qui déja ressentoient les outrages
Du temps qui détruit tout, et sur-tout la beauté ;
Deux femmes se vantoient aussi, par vanité,
D'avoir été jadis l'objet de ses hommages.
Combien je l'avais enchanté !
Disait l'une : occupé de moi seule sans cesse,
Tout le jour à mes pieds exhalant sa tendresse,
La nuit il m'adressoit des vers.
Pour tout autre sujet sa lyre était oisive.
Oh! combien j'ai joui des maux qu'il a soufferts!
Me jouant de son cœur, à lui nuire attentive,
J'aimais à recevoir ses inutiles vœux.
Qu'il était fou! qu'il était amoureux!
Et moi que j'étais fière, en dédaignant ses feux,
De retenir ainsi sa grande ame captive !
Je l'ai rendu bien malheureux.
L'autre lui dit tout bas : nous différons, Madame ;
J'ai reçu, comme vous, le tribut de sa flamme :
De mes faibles attraits au moins autant épris,

Mon portrait est par-tout gravé dans ses écrits.
J'animais ses talens, j'enflammais son génie;
Sa gloire m'était chère. Aux mortels enchantés
Je présentais ses vers à mes pieds enfantés,
Et je le consolais des chagrins de l'envie.
Quand l'Amour nous quitta, je restai son amie.
Vous vous applaudissez d'avoir fait son malheur:
Je ne me vante point, mais j'ai fait son bonheur.
Madame, or maintenant, dites-moi, je vous prie,
Qui des deux mérita d'être la plus chérie,
Eut des plaisirs plus vifs, plus tendres, plus touchans,
Et, j'ose dire encor, des jeux plus innocens?

---

# LA SURPRISE

## DE L'AMOUR.

O mes amis! c'est encore une brune
Qui de mon sort dispose maintenant:
Gardez-vous bien de plaindre ma fortune.
Ai-je donc tort? L'Amour en aimait une;
*Psyché* l'était. Malgré l'affreux tourment
Que me causa la brune trop volage,
Qui de mon cœur eut le dernier hommage,
Sur moi toujours un œil noir est puissant:
Et qui résiste à son regard perçant?
Brunes étaient et *Corine* et *Cinthie*;

Brunes étaient l'amante de *Phaon*,
Et *Déshoulière* et la *Suze* et *Ninon*,
Et toi sur-tout, immortelle *Emilie*;
Toi, dont le goût, les talens, le génie,
Aux plus grands noms ont égalé ton tom.

Traversez-vous les plaines de *Neptune*;
L'aile des vents, voltigeant sur les flots,
Vous guide-t-elle aux rives de *Paphos*;
Blondes n'y sont une couleur commune.
Tout amateur sait que *Vénus* est brune:
Et s'il a vu les Grâces folâtrant
A ses côtés, il sait qu'il n'en est qu'une
Dont les cheveux, dans les airs se jouant,
Tombent sur elle en longs filets d'argent.

Fréquentez-vous les bois de l'Hippocrène?
Chez les Neuf Sœurs encor plus rarement,
On voit briller un si doux ornement.
Et *Calliope*, ainsi que *Melpomène*,
Ont un œil noir, sous un sourcil d'ébène.

Mes chers amis, ai-je donc si grand tort?
Brune toujours me tiendra dans sa chaîne;
Tel est, tel fut, et tel sera mon sort.

O ruse de l'Amour! je fuyais la tendresse;
Je voulais, comme un Sage, être exempt de faiblesse;
Je me livrais tout entier aux beaux arts.
Un jour, guidé par eux, j'entre chez *Octaville*.

Je crains sur ses attraits de fixer mes regards.
J'admire un cabinet solitaire, tranquille,
Propre à la paix du cœur, et des Muses l'asyle.
Des glaces, des tableaux, des livres s'y trouvaient.
Le goût sans faste, et l'art sans recherche inutile,
Soigneusement le décoraient.
La toilette d'une belle,
Le pupitre d'un Savant,
Par un peu de désordre est plus intéressant.
On voit que chacun d'eux à l'employer fidelle,
En fait un usage fréquent.
Sur une table ronde, ainsi je vis près d'elle
Des vers, des billets doux, des plumes, des rubans,
Des traités de morale, et de légers romans :
Je crus voir un autel où le fol et le sage,
Également séduits, apportaient leur hommage :
D'un charme décevant tout mon cœur fut saisi.
Alors de ce séjour je cherchai la maîtresse :
Ses grands traits, son maintien, sa grace, sa noblesse,
Fixèrent de mes yeux le regard ébloui.
D'un temple auguste et saint je crus voir la Déesse.
Je voulais lui parler, lui demander ses lois :
Les charmes, la douceur, l'intérêt de sa voix,
La légéreté, l'abondance,
Les traits étincelans de sa vive éloquence,
Captivaient mon oreille, étonnaient mes esprits,
Et portaient le désordre en mes sens attendris.
J'étais loin de lui rendre un amoureux hommage.
Les talens de l'artiste et les vertus du Sage,

Furent d'abord l'objet d'un austère entretien.
Bientôt de l'amitié je vantai le lien.
Ma raison se troubla, ma voix devint tremblante.
J'étais à ses genoux; je ne m'y croyais pas.
Je portais sur sa main une main frémissante.
L'œil sur elle attaché, j'observais ses appas,
Ses mouvemens si doux, sa grace ravissante;
Ses yeux noirs, unissans, par un charme enchanteur,
A l'éclat le plus vif, la plus molle douceur.
Un sourire ouvre-t-il ses lèvres demi-closes;
J'aperçois en deux rangs d'une égale blancheur,
L'émail étinceller sous l'incarnat des roses.
Son corset de sa taille exprimant le contour,
Sa jupe se courbant sur sa cuisse arrondie,
Et le nu sous la draperie
Se dessinant à l'œil, m'invitent à l'amour;
Résister n'eût été qu'un effort inutile.
Mon cœur ne se possédait pas.
D'un regard enflammé je parcours cet asyle,
Nul profane en ces lieux n'avait porté ses pas.
Tout m'y paraît changer. O prodige! ô mystère!
Je n'y vois plus des arts l'auguste sanctuaire;
Ces rideaux, cette alcove, un lit que les desirs
De leur active main préparaient aux plaisirs,
S'offrent à mes regards, et frappant seuls ma vue,
Achèvent d'égarer ma raison éperdue.
Mon trouble était trop grand pour n'en point inspirer;
Le feu qui m'embrasait communiquait sa flamme;
Mon ame avait besoin de s'unir à son ame.

De ses bras amoureux je me sentis serrer.....
O charmes de l'amour! ô volupté céleste!
Du bonheur des élus avant-goût manifeste!
De quels traits ravissans tu vins nous pénétrer!...

Oui, mes amis, voilà comme en sa chaîne
L'Amour remit son captif échappé.
Lorsque j'étais amant faible et trompé,
Je vous ai vu prendre part à ma peine,
Prenez donc part au bonheur que je sens.
Esprit, beauté, douceur, grace, éloquence,
Franchise noble et plaisirs décevans,
Sermens d'aimer avec persévérance,
J'ai trouvé tout : vous eussiez, comme moi,
A ses appas cédé sans résistance,
Et nul de vous n'eût douté de sa foi.

O toi, dont la beauté sous ce joug me ramène!
O toi! de mes destins depuis peu souveraine,
Domine sur mes jours sans les tyranniser;
Mon cœur est un dépôt que l'amour te confie :
C'est ton bien; garde-toi pourtant d'en abuser.
Ne te fais pas un jeu de tourmenter ma vie,
De verser dans mon sein la sombre jalousie;
Prends soin de mon bonheur, tu peux en disposer;
Sur toi seule aujourd'hui je veux m'en reposer :
Sois toujours mon amante et toujours mon amie.

---

# L'UNION

## DES BEAUX ARTS.

Toujours d'illusions la jeunesse entourée,
Confiante et crédule est bientôt égarée.
Un jeune homme bien né croit trouver dans autrui
Les vertus qu'il éprouve en lui :
La gloire le séduit ; il travaille, il espère
Devenir de son siècle ou l'*Achile* ou l'*Homère*.
Censeurs, vous en riez ; votre froide raison,
Soleil pâle et déja penchant vers l'horizon,
Traite d'égarement sa jeune confiance.
Plaignez-le ; mais du moins ne le détrompez pas.
Eh ! qui dans les travaux affermira ses pas ?
Qui lui fera braver avec persévérance
Les dangers, les chagrins, les peines, l'indigence,
Les dégoûts renaissans pires que le trépas,
S'il n'a d'un grand succès la frivole espérance?
Gloire, honneur, renommée, idoles des grands cœurs,
Chimères qu'on abjure au déclin de son âge,
Vous avez tout créé ; sans vos appas flatteurs
L'homme, dans les forêts, serait encor sauvage.
La fortune à mes yeux offre moins de douceur :
Vous êtes tout pour moi ; vous faites le bonheur
Du guerrier, du savant, de l'artiste et du sage.

J'ai vu beaucoup de gens passer des jours affreux
Au milieu des trésors d'une vaine abondance :
Le jeune homme, pour être heureux,
N'a besoin que de l'espérance.

Trois jeunes gens au sortir de l'enfance,
D'une pure amitié goûtaient le doux lien ;
Nœud d'autant plus chéri, qu'il était leur seul bien :
Le premier était peintre, et le second poète ;
Le troisième musicien.
Rarement la fortune habite la retraite
De ceux pour qui les arts ont de puissans appas.
Nos jeunes gens n'y pensaient pas.
L'amitié, le travail, la flatteuse espérance,
Le desir des succès, leur seule ambition,
Et les douces erreurs par qui l'illusion
Trompe toujours l'adolescence,
Leur tenaient lieu des biens, vulgaire passion.
Leur cœur était content, que faut-il davantage ?
Une fille jolie, et vive, et du même âge,
De leur sobre cuisine avait le soin urgent ;
Tenait la chambre propre, et le linge assez blanc,
Régnait sur leur petit ménage,
Présidait à leur table, et gaîment leur chantait
Les vers que l'un faisait et que l'autre notait.
Le Peintre s'exerçait en peignant son portrait.
Le Poète à tous trois récitait ses ouvrages.
Tous l'un de l'autre enfin ils briguaient les suffrages,
Mutuellement s'estimaient,

Et d'un sort aussi doux, tous quatre se louaient.
Il faut, pour vivre heureux, peu de biens à des Sages:
Ils n'avaient qu'une chambre, et pour passer la nuit,
Tous quatre n'avaient qu'un seul lit.
Lit ample et non mollet, non décoré de soie,
Non richement doré, non galamment sculpté;
Mais ce qui vaut bien mieux, constamment habité
Par le sommeil et par la joie.
Leur sort fut envié, malgré sa pauvreté.
Au-dessous de leur chambre assez haute élevée
Un abbé s'ennuyait, quoiqu'il eût de l'argent.
Du coin d'un œil pervers, il remarqua souvent
Cette jeune beauté qui, toujours en riant,
Montait et descendait vingt fois dans la journée.
Il l'attaque d'un mot; elle répond gaîment.
Il veut la plaindre, elle se dit heureuse:
Elle et ses trois amis vivent tous très-contens.
De l'abbé, né méchant, l'ame était envieuse;
Ce bonheur l'importune, et de ces jeunes gens
Il résout de troubler la douce destinée:
Pour corrompre la fille, il offre des présens,
Il étale de l'or à sa vue étonnée:
Elle refuse et fuit, et par des soins prudens,
Son adresse, depuis ce temps,
Évita de l'abbé la rencontre fâcheuse.
Mais de peur d'alarmer le cœur de ses amis,
Elle ne leur dit rien de cette offre honteuse
Qu'elle rejette avec mépris.
Un soir, le souper fait, tous remplis d'alégresse;

Ivres, non pas du vin
Qui brillait rarement dans leur sobre festin,
Mais des illusions de leur folle jeunesse,
Assez près de leur table, et non loin de leur lit,
Une seule lumière éclairant ce réduit,
Tous ensemble ils chantoient. La fille qui les aime,
Assise sur l'un d'eux, de son bras blanc et rond
Embrassait le col du second,
Et pressait de son pied le genou du troisième.
Tous quatre ils répétaient les chœurs d'un Opéra
Qui devait les combler de richesse et de gloire;
Car chacun d'eux y travailla.
Le Peintre même dessina
Le Palais du Soleil, le Temple de Mémoire,
Le Styx et l'Elysée, et tout ce qui devait
Décorer le théâtre alors qu'on le joûrait.
Tous s'entr'aidant ainsi, s'en aimaient davantage;
Et satisfaits de leur ouvrage,
En chantant ils s'applaudissaient,
Et dans leurs doux transports tous quatre s'embrassaient.
Soudain par un bruit sourd, qui par degrés arrive,
Leurs plaisirs sont troublés, leur chant interrompu.
Chacun lève la tête, et d'une oreille active,
Cherche qui peut causer ce bruit inattendu.
A grands coups on heurte à la porte.
Tous se lèvent: ô ciel! à cette heure, chez nous,
Qui peut venir et frapper de la sorte?
Ouvrez, au nom du Roi, leur crie une voix forte.
Ils ouvrent à ce nom qui les fait trembler tous.

Eh ! Monsieur, que demandez-vous ?
Disent-ils à l'Exempt, dont la vile cohorte
Remplit déja la chambre et le palier.
Je viens vous arrêter, répond-il au Poète.
Moi ? Monsieur. — Oui, je vous arrête.
Et j'emporte avec moi jusqu'au moindre papier.
J'arrète aussi le Peintre avec la jeune fille.
Tel est mon ordre. — Et sauriez-vous pourquoi,
Monsieur, on vient ainsi troubler une famille
Qui ne fit aucun mal, qui respecta son Roi ?...
— Ma foi, je n'en sais rien ; j'obéis, mais je crois
Que vous avez rimé quelque poème obscène,
Quelque cantique impie, ou des vers médisans,
Et que le Peintre a fait des tableaux indécens.
— Qui ? nous ? D'un tel forfait nous sommes innocens.
Je fais un Opéra, mon ami peint la scène.....
— Je vous crois, mais marchons, et n'appréhendez rien.
— Ne m'emmenez-vous point ? dit le Musicien.
— Non ; l'on n'a point encor décrété la musique.
Elle n'est point obscène, impie, ou satyrique :
Notez vos airs en paix. Il dit : en s'en allant
On apercoit l'abbé qui, d'un air hypocrite,
Se glisse doucement derrière un satellite,
Et vers la fille se penchant,
Lui dit, ne craignez rien, je connais cette affaire ;
Je vous délivrerai : mais j'en veux le salaire.
Ce discours, que redit la fille à haute voix,
En les frappant les éclaire tous trois.
Et le Musicien, dès l'aurore naissante,

Court d'un vieux Magistrat implorer la faveur,
Demander ses amis, et leur unique amante.
L'Abbé, n'en doutez point, fut votre délateur,
Dit ce Magistrat vénérable.
Il voulait qu'en prison l'on vous traînât aussi;
Le Peintre et le Poète ont aisément fourni
Un prétexte assez vraisemblable;
Mais un Musicien n'est point calomniable.
La fille a quelque tort de vivre avec vous trois.
Le mal n'est pas bien grand : les jeunes gens, par fois,
Font de ces fautes là. Je la trouve assez sage
D'avoir préféré noblement
Ses amis, et les soins de leur petit ménage,
A tout l'or dont l'Abbé lui faisait un présent.
Son cœur n'est point gâté; c'est une bonne enfant.
Il dit; de ces Captifs il fait briser la chaîne.
A ses regards on les amène.
Il les rejoint à leur ami.
Ils tombent à ses pieds. Le vieillard les embrasse.
Ils pleurent, en lui rendant grace.
Et ce bon vieillard attendri,
Leur dit, je vois votre innocence.
Contre les faux dévots je vous protégerai.
Si l'Abbé vous poursuit, je le réprimerai.
Tous les quatre aimez-vous toujours avec constance.
Vous trouverez un jour les honneurs, l'opulence,
La gloire dont vos cœurs sont encor plus jaloux;
Mais jamais, croyez-en ma longue expérience,
Vous n'aurez des jours aussi doux,

Que ceux où vous n'avez de bien que l'espérance ;
Et la vive amitié qui vous réunit tous (1).

---

# LA SAGESSE

## DE MADAME ALIX.

MADAME *Alix* est belle et sage ;
Madame *Alix*, avec fierté,
A toujours rejeté l'hommage
Des enfans de son voisinage,
Des élégans de la cité :
Donc, au triste époux qui l'engage,
Madame *Alix* a, sans partage,
Conservé la fidélité
Et les honneurs du mariage.
C'est bien conclure, en vérité.
Mais tout étranger qui voyage,
Chez madame *Alix* est admis.
Séjourne-t-il dans le pays ;
Elle est fière, et son cœur sauvage
Brave ses amoureux soucis.

---

(1) Le citoyen *Bouchard* a fait de ce conte une petite pièce qu'on a représentée à la comédie italienne avec succès, sous le nom des *Arts et de l'Amitié*. C'est ainsi que *Sedaine* a su mettre au théâtre le conte des Rémois de *La Fontaine*. Le talent fait tout passer.

S'en va-t-il, elle devient tendre;
A ses chagrins elle prend part,
Et la veille de son départ
Elle daigne à ses vœux se rendre.
S'il bavarde sur ses appas,
Sur ses goûts, sur sa prud'homie,
Madame *Alix* ne l'entend pas,
Et sa gloire n'est point ternie.
Madame *Alix* très-prudemment
Conduisait le fil de sa vie:
Mais de ce bel arrangement,
De ses soins, de son industrie,
*Licidas* se douta pourtant.
Il feint sur l'heure un grand voyage,
Prépare un nombreux équipage,
A tous ses parens dit adieu,
Et déclare, à qui veut l'entendre,
Qu'il part pour jamais de ce lieu,
Qu'en Amérique il va se rendre;
Puis il court chez madame *Alix*.
Je pars, dit-il, les yeux en larmes,
Et demain est le jour préfix
Qui doit m'enlever à vos charmes.
Il ne me reste qu'une nuit;
Mais elle serait bien plus belle
Que le jour brillant qui nous luit,
Si vous cessiez d'être cruelle.
Je vous aimais en *Céladon*,
Je vous servirai comme *Hercule*:

Je pars ; sur ma discrétion
Vous devez être sans scrupule,
Mon absence vous en répond.
Cet argument est assez bon,
Dit madame *Alix*, et je pense
Qu'il faut se rendre à la raison,
Et couronner tant de constance.
Cette nuit chez moi venez donc.
Il vient, il entre ; il trouve en somme
Plus de plaisir qu'il n'en eût onc.
Madame *Alix* le traite en homme
Qu'on ne doit revoir de long-temps.
Madame *Alix* perd peu d'instans ;
Il n'en est aucun pour le somme :
L'aurore entr'ouvre l'Orient.
Madame *Alix*, en la voyant,
Gémit, se plaint, dit : C'est dommage ;
Puis elle embrasse *Licidas*,
Et lui souhaite un bon voyage :
Mais *Licidas* ne partit pas ;
Il dit qu'une importante affaire,
Pour quelques jours retient ses pas.
Madame *Alix*, fort en colère,
Éprouve un très-grand embarras.
Il reste ; saura-t-il se taire ?
Qu'ai-je fait, et que dois-je faire ?
De moi le perfide se rit.
*Licidas* à la fin lui dit :
Je veux une seconde nuit. —

— Venez ce soir; l'aube naissante,
Vous partirez. — Je le promets. —
Quoiqu'alors un peu méfiante,
Madame *Alix* fit plus de frais,
Fut plus vive, plus agaçante,
Exigea plus que l'autre nuit.
Elle voulait qu'il fût réduit,
Qu'il eût un vrai besoin d'absence :
Il en eut besoin en effet.
Il court aux champs avec prudence;
Il s'y repose, il s'y refait;
Puis il revient en diligence.
Madame *Alix*, à ce retour,
Comprit très-bien que ce voyage
N'était qu'une ruse d'amour
Dont *Licidas* faisait usage.
Elle lui pardonna ce tour,
Et, désormais plus naturelle,
Elle le prit pour son amant;
Pour quelqu'étranger seulement,
De temps en temps fut infidèle,
Et ne l'aima pas moins pourtant.

Ainsi, tout le temps de sa vie,
Au plaisir vif du changement,
Elle unit avec industrie
Le doux plaisir du sentiment.
Son cœur encor plus fortement
Sut résister à la jeunesse :

Et les mères et les époux
L'admiraient, la prônaient sans cesse ;
Et pour exemple ils citaient tous
De madame *Alix* la sagesse.

---

## LE MÉDECIN SÉVÈRE.

Pour un mal très-léger le Médecin *Garus*
Ordonnait à *Melisse* une diète austère :
De l'eau, quelques bouillons, c'est assez, rien de plus :
« Jeûnez, pour vous guérir, c'est le point nécessaire.
» Gardez-vous des plaisirs ; je vous les défends tous.
» Ne vous y livrez pas, même avec votre époux. »
Il dit, se lève, tousse, et, courbé sur sa canne,
Il sort très-bien payé par celle qu'il condamne
A se priver des trésors les plus doux,
A vivre comme vit sur sa tige une plante
Qu'on arrose avec soin et qu'un peu d'eau sustente.
Un élève lui dit, quand il fut retiré :
Ce jeûne me surprend ; une extrême abstinence,
Une excessive continence,
Echauffe beaucoup plus le sang mal préparé,
Que ne fait des plaisirs l'usage modéré :
Et ces enfans tondus de l'épaisse ignorance,
Dans leurs cloîtres cachés ; les Moines, les Nonains,
Ont des maux quelquefois inconnus des mondains.
Je le sais, dit *Garus* ; mais mon expérience

M'apprend qu'on ne suit pas toujours notre ordonnance.
Si je défendais peu, l'on se permettrait tout.
Croyez que, malgré ma défense,
Je n'empêcherai pas qu'on n'en use, et beaucoup.

---

# LA MAMAN

## ET SA PETITE FILLE.

Petite fille, où donc courez-vous égarée ?
Pourquoi, sortir de cette alcove, entrer toute effarée ?
Ah Maman, vous m'avez causé bien des frayeurs :
Vous parliez bas, d'une voix étouffée ;
Puis vous vous êtes écriée :
Je me meurs... c'en est fait... je n'en puis plus... je meurs.
Et puis un grand soupir. — Moi, je vous ai cru morte.
Voilà ce qui m'a fait accourir de la sorte.
— Mais vous n'êtes pas seule. Ah ! c'est donc vous, méchant,
Qui vous cachez ainsi pour tourmenter maman.
J'appellerai papa. — Peste soit de l'enfant !
Sotte, sotte, veux-tu te taire ?
Je n'ai point dit ces mots qui causent ton effroi :
Il ne m'a point fait mal. Retourne à la poupée
Si riche et si bien équipée
Dont il t'a fait présent. Ne crains plus rien pour moi.
Tiens, voilà du bonbon que ce Monsieur te donne,
Mange, joue et t'amuse, et n'appelle personne ;
Va, je t'appellerai si j'ai besoin de toi.

# LA PRÉPARATION
## AU SACREMENT DE PÉNITENCE.

Avec son Directeur ayant un rendez-vous,
La dévote *Mélèse* éloigna son époux,
Et prit un chapelet pour aller à confesse.

Un jeune président, d'elle fort amoureux,
Arrive en ce moment, lui parle de ses [illegible],
Se jette à ses genoux, et vivement la presse.
L'esprit plein du devoir qu'elle est prête à remplir,
Et voulant le faire finir,
Elle allègue les lois qu'il viole, dit-elle.
— Je ne connais de loi que la loi naturelle,
Lui répart-il ; l'Amour est mon législateur.
Mon droit... vous le voyez, est puisé dans mon cœur.
Mon code est l'*Art d'aimer* : c'est le votre sans doute.
Malgré tous ces propos si tendres, si pressans,
Qu'avec quelque plaisir cependant elle écoute,
Elle lui résiste long-temps.
Mais venant à penser que dans peu de momens
Des péchés qu'elle a faits elle doit être absoute ;
Qu'un de plus ou de moins ne fait pas un grand tort ;
Et que, fût-il même un peu fort,
Il ne peserait pas beaucoup dans la balance ;

Elle se détermine, et de sa résistance
Adoucit par degrés le rigoureux effort.
Bientôt du Président l'éloquence fleurie
Ecarte la chicane, obtient un plein succès,
Et lui fait gagner son procès.
La Dévote en appelle, et le prend à partie,
Le nomme juge inique, enfin le congédie;
Reprend ses gants, sa croix, sa coiffe, son mouchoir;
De ses sens agités pour calmer le tumulte,
Tout à la fois elle consulte
Sa conscience et son miroir.

Contente de son cœur, de sa simple parure,
Elle appelle ses gens, demande sa voiture,
Veut partir, et déja croit gagner l'escalier.
On annonce un jeune officier.
On se retire; avec elle on le laisse.
Je ne veux pas vous voir, car je vais à confesse,
Dit-elle. — Bon : parlez, me voilà prêt. — Comment?
— Je vous absous. — De quoi? — Mais du péché charmant
Que vous allez commettre avec moi dans l'instant.
- Vous vous moquez. - Non pas. -Cessez. - Pour que je cesse
Il faut que je commence, aimable pécheresse...
— J'ai jeûné ce matin, je suis d'une faiblesse...
— Tant mieux; moi je suis fort. — C'est un péché de plus.
— Tant mieux : vous n'allez pas vous confesser, je pense,
Pour vous vanter de vos vertus.
Aller chercher une indulgence,
Sans qu'on la méritât, serait un grand abus.

Je ne souffrirai point que jeune, vive, aimable,
De cet abus criant vous vous rendiez coupable.
— Ah ! que vous êtes importun !
Dit-elle en lui cédant. Mais en proie au scrupule,
Et pensant aux péchés, hélas ! qu'elle accumule ;
Encore un, disait-elle, encore un... encore un...
Son amant, à ces mots, croit qu'elle l'encourage,
Et d'encore en encore, il fait beaucoup d'ouvrage.
Mais, malgré tant d'ardeur, cependant il finit.
La dévote aussitôt se relève, rougit ;
Se scandalise de la joie
Qu'éprouve son vainqueur ; le gronde ; le renvoie
En disant que jamais elle ne veut le voir.
Puis se remet à son miroir
Pour effacer jusqu'à la moindre trace
Du trouble qu'elle vient d'avoir.

Bientôt elle voit dans sa glace
Briller une croix d'or, qui, sous un teint fleuri,
Se haussant, s'abaissant sur un sein rebondi,
Annonce des vertus la présence efficace.
— C'est mon Evêque. Ah ciel ! Ah Monseigneur !
Je partais pour aller trouver mon Directeur.
— Eh bien ! ma chère enfant, si je tenais sa place ?
— Mes péchés devant vous ne sauraient trouver grace.
— En faites-vous quelqu'un qui ne parte du cœur ?
Ou sont-ils si nombreux qu'un sage et bon pasteur
Ne puisse ramener son ouaille égarée ?
— Si vous saviez combien ! — Il est remède à tout,

Et vous êtes trop timorée.
Si le plus grand pécheur ne pouvait être absout,
La foule des élus serait moins honorée.
Oui, de quelque douleur que le corps soit atteint,
Frottez-le doucement aux reliques d'un saint,
Il guérit aussitôt; la chose est avérée.
Fiez-vous donc à mon conseil.
Si cette bouche fraîche, au coloris vermeil,
Par un peu de malice en secret inspirée,
A menti quelquefois, ou raillé son prochain,
Appliquez-la bien vîte à la bouche sacrée
D'un prélat véridique, à pardonner enclin.
De mauvais sentimens troublent-ils votre sein?
Confiez sa rondeur à ma pieuse main.
Si vous avez forfait à la foi conjugale,
Voilà, pour vous guérir, ma crosse épiscopale.
Daignez vous en servir, et, par l'attrition,
Bannissez la tentation.
Je vous seconderai. — La Dévote surprise
Croit devoir obéir aux ordres de l'église;
Se soumet à tout humblement.
Du bâton pastoral use très-amplement,
Et fait au saint Prélat, qu'un même zèle embrase,
Partager la plus douce extase.
L'évêque lui trouvant dans sa dévotion
Tant de ferveur et d'onction,
Lui dit: Ne craignez rien; que votre ame épurée,
Des trésors de la grace à bon droit enivrée,
Suive tous les devoirs de la religion:

Ne manquez pas la messe ; assistez au sermon.
Soyez à mes conseils docilement livrée ;
Allez vous confesser : mais ne me nommez pas.
— Oui, Monseigneur, dit-elle, oui, j'y vais de ce pas ;
Pour la confession je suis bien préparée.

---

## ÉPILOGUE.

Mets un frein à ton cœur, dompte tes passions :
Voilà ce que nous crie incessamment le Sage.
Mais un jeune emporté, dans la fougue de l'âge ;
Mais la fille à l'esprit volage,
Peuvent-ils goûter les leçons
D'une morale trop sauvage ?
*Chaulieu*, *Tibulle*, *Anacréon*,
Le malin *Arioste* et le bon *La Fontaine*,
Ont bien plus de pouvoir que *Jean-Jacque* ou *Zénon* :
Leur morale plus douce, et partant plus humaine,
En ne semblant jamais parler à la raison,
Est dans ses effets plus certaine.
S'ils ont demandé peu, c'est afin d'obtenir.
Que l'homme au moins soit doux, s'il ne peut être sage.
C'est mon texte, et le point où je veux parvenir.
Empêcher qu'un amant pour un vain badinage
Ne soit follement déchiré,
Qu'un instant pour toujours n'altère un bon ménage ;
Voilà le but de mon ouvrage,

Et l'objet des travaux où je me suis livré.
La paix : il n'en est point, mes amis, sans clémence.
Je te pardonne et tu m'absous ;
C'est ce qui maintiendra la concorde entre nous.
Femmes, époux, amans, nous avons besoin tous
D'une mutuelle indulgence.
Heureux, mon cher Lecteur, si j'en obtiens de vous.

---

# LIVRE CINQUIÈME.

## SUITE DES CONTES DANS LES MOEURS DES TROIS DERNIERS RÈGNES.

## L'AMATEUR DES PRODUCTIONS ÉTRANGÈRES.

(*La scène se passe à la fin d'un repas, tête à tête.*)

Charmante fille de Paphos,
Verse-moi de tes doigts de rose,
Dans cet or venu du Potose,
Du vin né chez les Hottentots.

Cette tasse qui fut pétrie
Sur les rivages du Japon,
Doit par tes mains être remplie
Des flots de cette autre boisson
Qu'on nous apporta d'Arabie.

Mêles-y ce sucre si doux,
Qu'un noir, enlevé de l'Afrique,
Dans une île de l'Amérique
Prépara tout exprès pour nous.

Viens, sœur ou rivale des Graces;
Viens sur ces coussins d'édredon,
Que ravit, au travers des glaces,
Ou l'Islandais ou le Lapon.

Partage mon émotion;
Permets-moi d'écarter ces trames,
Ce voile d'un léger coton
Qu'on fabrique au pays des Brames.

Je ne veux pas qu'en Occident,
Ces ouvrages de l'Orient
Nuisent à mes regards en flammes,
Et me cachent ton sein charmant.

Ah! ne t'oppose point, *Florise*,
A mes vœux, à mon entreprise;
Laisse-moi voir ces doux appas

Que tu caches un peu plus bas
Sous le plus fin tissu de frise.

( *Après un moment de silence*, *l'amateur reprend par ces vers.* )

Le soleil penche à l'horizon,
Sortons, viens prendre l'air, et fouler ce gazon
Que *Richelieu* vainqueur apporta de Mahon.
De tes cheveux encor les boucles dérangées
Ont acquis plus de grace, et seront ombragées
Par ces berceaux formés des fleurs du Catalpa,
Ou par l'émail charmant du tendre Acacia.

Satisfaits des beautés d'une simple campagne,
Les Bergers du Lignon, les Amans d'autrefois
N'asséyaient point leur belle, en recevant ses lois,
Sur le sain-foin brillant qui nous vint de l'Espagne.

Plus ardens, plus voluptueux
Dans nos jardins ornés des fleurs du Nouveau-Monde,
Nous sommes cent fois plus heureux,
Et notre luxe industrieux,
Commande à la nature, et la rend plus féconde.
C'est le Pérou qui nous fournit
Ces fleurs qui loin du jour sont si *belles de nuit*;
La Tulipe nous vint des champs de Tartarie:
Mais elle a vu, sous l'art de nos agriculteurs,
Evaser son calice, et doubler ses couleurs.

La première Anémone aux Indes fut cueillie ;
La rouge Renoncule aux feux de la Syrie
Doit sa pourpre foncée et sa forme arrondie ;
La Perse nous donna la Pêche et le Noyer ;
L'Arménie a pour nous mûri l'Abricotier ;
L'Amandier vient du Pont ; le Citron de Médie ;
Le Grenadier d'Afrique, et le Lillas d'Asie.
Adoptés parmi nous, et comblant nos desirs,
Ils forment des bosquets pour cacher nos plaisirs.

Nos doctes voyageurs ont embelli la France :
S'ils n'ont pas sur nos bords fait germer la constance,
C'est que le sage seul en cultive le fruit ;
C'est l'Amitié qui le produit,
Et c'est auprès de toi qu'il croît en abondance.

---

## LE DANGER DE CROIRE.

Nous aimons tous à conter quelque histoire :
Ce plaisir est fort doux, bien qu'il soit innocent.
Je ne m'informe point si le Conteur nous ment,
Et je demande seulement
Qu'il ne prétende point m'obliger à le croire.
Croire est fort dangereux. Vous pensez autrement,
Je le trouve fort bon. Écoutez cependant
Un fait sur lequel je me fonde
Pour ne pas tout croire aisément.
Un Moine las de vivre, oisif en son couvent,

Obtint de son Prieur d'aller courir le monde.
Il traverse des mers la barrière profonde,
Et va, près de Goa, prêcher le peuple Indou,
Antique sectateur de *Brame* et de *Vitsnou*,
Mais que les Musulmans, ses vainqueurs et ses maîtres,
Arrachent à la foi qu'il tient de ses ancêtres.
Tel était le destin du pieux *Mirza-zou*.
Homme crédule et débonnaire,
Ses innocentes mains faisaient fleurir sa terre.
Une vache, un verger, quelques arpens de riz,
Des mûriers, des cocos, composaient sa richesse.
Deux femmes partageaient son lit et sa tendresse,
Présidaient à sa table, et filaient ses habits.
L'une avait quatorze ans, l'autre approchait de trente.
La paix régnait chez lui; chacune était contente.
Un *Dervis* arriva, leur prêcha l'Alcoran,
Toucha le cœur de l'épouse première,
Et fit le mari Musulman:
Puis de cette œuvre pie exigea le salaire.
L'Indou fut surpris du marché:
Mais de l'animal saint que dans l'Inde on révère,
Pour prix de son prépuce avec art retranché,
En faveur du *Dervis* il fallut se défaire.
Sa femme convertie, écoutant les avis
Que contre son époux lui donnait ce *Dervis*,
Pour lui de jour en jour devint moins complaisante.
Sa jeune épouse, au moins dans sa foi plus constante,
N'adorait que *Brama*, n'aimait que son époux:
Consolé par ses soins, son sort était bien doux.

Notre Moine survint. Le mari, les deux femmes,
Sans art, sans défiance, avec simplicité,
Lui prodiguent les dons de l'hospitalité.
Pour les récompenser, il veut sauver leurs ames.
Il parle à la plus jeune ; il lui dit : Notre loi
Ne permet point que l'homme, inconstant dans sa foi,
Entre deux femmes se partage.
C'est faire à votre sexe un trop sensible outrage :
Chacune doit avoir un mari tout à soi.
Ah ! vous avez raison, dit la jeune personne ;
Votre religion est la vraie, est la bonne ;
J'en suis pénétrée, et j'y croi.
Bientôt de son époux confiant et docile,
Et du *Dervis* très-mécontent,
Elle eut l'art de changer la croyance facile,
Et fit un bon chrétien d'un mauvais Musulman.
Levant au ciel sa main que sur eux il impose,
Le moine d'une eau sainte en priant les arrose :
Que vous êtes heureux ! votre salut est fait.
Vos ames du Démon ne seront plus la proie.
Vous allez prendre part à l'éternelle joie.
Mais du baptême en vous vous détruiriez l'effet,
Si vos femmes encor partageaient vos tendresses.
La première elle seule a droit à vos caresses.
Vous fuirez la seconde : il la faut éloigner.
Dans Goa sur-le-champ il la fait emmener,
Malgré ses cris, malgré l'époux qui la réclame.
Hélas ! ils s'appelaient, ils se suivaient des yeux ;
Ils se tendaient les bras, ils les levaient aux cieux.

Inutiles efforts ! On s'oppose à leurs vœux ;
On obéit au moine ; on enlève la femme.
A l'époux désolé, d'un ton dévot et doux,
Le Moine dit : « Mon fils, mon fils, consolez-vous :
» Il faut faire à son Dieu ce léger sacrifice.
» J'arrache pour jamais votre ame au précipice.
» Peut-on trop acheter un éternel bonheur ?
» La dîme de vos biens appartient au Seigneur.
» Tout chrétien doit payer ce tribut avec joie.
» Les fruits de vos vergers, ces champs couverts de riz,
» Ces arbres couronnés de coton et de soie (1),
» A mes pieux travaux doivent un juste prix. »
L'Indou souffre, et se tait : mais son ame abattue,
Fut par le désespoir à la raison rendue.
Et sitôt que le moine, à Goa retourné,
Crut y jouir des biens de cet infortuné,
Cet époux malheureux, justement indigné,
Renfermant un courroux qui le perd, s'il éclate,
Pour la première fois cesse d'être indulgent.
Il député un esclave au souverain Maratte ;
Un autre, par son ordre, observe le moment
De porter ses regrets à sa femme enlevée.
Du lieu qui la renferme, elle échappe en tremblant.

(1) En Sicile, dans le royaume de Naples, en Grèce et en Syrie, le cotonnier n'est point un arbre ; c'est une plante haute de trois à quatre pieds. Dans les Indes, le cotonnier est un arbre de huit à dix pieds de haut. Au Brésil, on trouve des cotonniers de la hauteur des plus grands chênes. Il y en a une espèce dont la tige est faible et rampante comme la vigne.

Non loin de sa demeure avec peine arrivée,
Son époux court près d'elle. Appaisant ses douleurs,
Il rejoint dans ses bras ses deux femmes en pleurs.
« Vous fûtes toutes deux crédules et légères,
» Moi-même j'ai trop cru vos conseils séducteurs.
» Je vous pardonne tout. Sages par nos malheurs,
» Retournons, retournons à la foi de nos pères;
» Ou plutôt redoutant tout système imposteur,
» Ne croyons désormais, pour vivre sans erreur,
» Que la nature seule, et que l'instinct du cœur. »
Comme il disait ces mots, le grand inquisiteur
De ces épanchemens interrompt la douceur.
Il veut que le mari soit jeté dans les flammes;
Qu'au fond de son palais on cache ces deux femmes.
Un Sbire exécutait ces ordres rigoureux.
Cent escadrons légers, armés, sanglans, poudreux,
Accourent en fureur, environnent ces lieux:
Arrêtent les archers, le moine, le grand-prêtre;
Délivrent de leurs mains ces époux malheureux,
Et traînent les captifs aux genoux de leur maître.
L'Inquisiteur tremblant réclame ces chrétiens.
Brigand, dit le Maratte, et prêtre trop indigne:
Crois-tu m'en imposer par un mensonge insigne?
Tous trois nés sur ce bord, sont tous trois Indiens:
Leur langage, leur teint, leurs traits en sont la preuve.
Votre insolence et votre iniquité,
Pourraient de mon courroux faire une juste épreuve.
Je connais dès long temps votre rapacité.
Dépouillés, asservis, que d'autres vous adorent:

Pour moi, je défendrai des sujets qui m'implorent.
Fuyez, lâches. Et vous, bonnes gens, dont les mœurs
Vous rendent aisément jouets des imposteurs,
Apprenez, apprenez, après tant de malheurs,
Que qui vient de si loin au travers des orages,
Affrontant les combats, les fers et les naufrages,
Vous prêcher, vous piller, vous condamner au feu,
A d'autres intérêts que l'intérêt d'un Dieu.

---

## LA SAGE ABBESSE.

J'ai fort connu certaine abbesse,
Femme d'esprit et d'un grand sens;
Elle avait eu vingt-deux enfans,
De vingt-deux pères différens.
Mais avec beaucoup de sagesse
Elle les éleva, non pas en grands seigneurs,
En oisifs insolens, honte de notre espèce;
Mais en hommes de bien, en gens de bonnes mœurs.
Aux fils de ses fermiers, riches de leurs labeurs,
Elle maria ses neuf filles:
De ses treize garçons, fit de bons laboureurs.
Le ciel aimait sur eux à verser ses faveurs,
A bénir leurs vingt-deux familles.
Chacun les chérissait, et cette digne abbesse
Etait encor bien loin des jours de la vieillesse,
Que ses yeux satisfaits voyaient depuis long-temps

Tout le pays couvert de ses petits enfans.
Leur grand nombre la rendait fière.
Je sais fort bien, disait-elle en riant,
Qu'Abbesse j'aurais pu vivre plus chastement,
Mais plus sagement, non. Eh ! que peut-on mieux faire
Que de marcher au but par le ciel indiqué,
Et de remplir l'emploi que Dieu nous a marqué?
Or, celui de la femme est de devenir mère :
Je le suis, j'ai dû l'être, et j'en fais vanité.
Je le demande au plus austère ;
Quel bien pour l'univers aurait-il résulté
De mes privations, de ma stérilité ?
Grâces à ma fécondité,
L'Etat a des sujets, l'église a des fidèles,
Le paradis aura des saints.
Nos champs mieux défrichés, en sont déja plus sains,
Nos hameaux mieux bâtis, nos campagnes plus belles.
Qu'aurais-je fait de mieux avec la chasteté ?
Qu'eût produit ma virginité ?

---

# LES JEUX DE FLORISE,

## OU LE RUBAN.

Comme un adage on nous l'a répété,
Ce qui nous plaît est la simplicité;
Elle embellit jusques à la beauté.
Ainsi tu veux trouver dans ta maîtresse
Un esprit simple, un cœur franc et naïf,
Deux grands yeux bleus languissans de tendresse,
C'est un bon choix, ami, je le confesse.
Mais un œil noir, impérieux, actif,
Un esprit souple, en ressource inventif,
Un cœur né fier, qui craignant de se rendre,
Ivre d'amour ose encor se défendre,
Promet et donne un plaisir bien plus vif.

Si tu me dis, que le ciel te confonde!
Je t'ai connu long-temps d'un autre avis,
Tu diras vrai; mais alors, mes amis,
J'étais épris des appas d'une blonde.

Quoi qu'il en soit, *Florise* avait l'œil noir:
L'esprit malin, le cœur exempt d'alarmes,
Et n'aimant rien au monde que ses charmes.
Sur mille amans soumis à son pouvoir,

Elle essayait tour-à-tour son caprice :
Leur passion amusait ses loisirs :
Et plus pour eux elle avait d'injustice,
Plus ils étaient enflammés de desirs.

Trompant leurs vœux, ménageant leurs tendresses,
Toujours sa bouche est féconde en promesses.
Riant des soins qu'on prend pour la toucher,
En se jouant, sa voix, avec adresse,
Donne au guerrier rendez-vous à la messe ;
A l'Opéra l'abbé va la chercher ;
Le financier à pied dans la nuit noire,
Le long d'un mur, tout seul attend en vain
Qu'on vienne ouvrir la porte du jardin ;
Le magistrat court en hâte à la foire.
Nul ne la trouve, et dans ce même temps
*Florise* ailleurs trompe d'autres amans.

Or, il advint qu'un jour cherchant à rire
Dans un grand cercle, entre vingt jeunes gens,
Qui de ses yeux vantaient le doux empire,
Pour s'amuser, elle assigna tout bas,
Un rendez-vous au jeune et tendre *Idas*.
L'heure arrivée, elle fut inquiète,
Puis elle rêve, elle devient distraite,
Songe aux fureurs de l'amant indigné,
Craint sa douleur, plaint un cœur aussi tendre,
Desire, hésite, et sans vouloir s'y rendre,
Elle se trouve à l'endroit désigné.

Elle y jouit d'une nouvelle gloire :
Bien attaquée et se défendant bien,
Loin de céder une entière victoire,
A son amant elle n'accorda rien.
Mais tendrement à l'amour provoquée,
Elle sentit que s'il est glorieux
De refuser ce qu'on aime le mieux,
Il est bien doux de se voir attaquée.

*Idas* demande un autre rendez-vous.
On le refuse : Oui, mais on lui ménage
Un tête-à-tête, et l'on feint du courroux
Sur son adresse à saisir l'avantage
D'un tel moment. On prétend qu'il soit sage,
Grave, sensé, ne se permettant pas
Un mot plaisant, un léger badinage;
Qu'il reste oisif auprès de tant d'appas :
Des yeux à peine on lui permet l'usage.
Il promet tout, ne tient rien; et sa main
Tente bientôt un frivole larcin.
On s'en irrite, on boude, on le querelle :
Puis on pardonne, et dans le même instant,
Avec plus d'art il en fait un plus grand.
Nouveau courroux, tentative nouvelle,
Nouvelle grace, et nouveau différent :
On gronde, on prie, on menace en riant.
*Florise* encore en sortit avec gloire,
Son tendre amant n'a baisé que son cou,
Son pied, son sein, sa jambe et son genou :

Vous voyez bien qu'elle obtint la victoire.
Elle s'en flatte ; elle cherche à le croire :
Elle résout de ne se rendre pas.
Mais elle éprouve un secret embarras.

L'astre du jour cache en vain sa lumière ;
Le sommeil fuit de sa longue paupière :
Seule en son lit, elle ne voit qu'*Idas*.
De son œil noir la flamme scintillante
Devient moins vive ; une douce langueur,
Et l'amortit, et la rend plus touchante.
Son sein ému des troubles de son cœur,
Plus vivement et s'élève et s'abaisse ;
De longs soupirs s'en échappent sans cesse.
Cet embarras, cet air plus languissant
La rend encor plus chère à son amant.
De nuit, de jour, et par-tout l'épiant,
A sa toilette enfin il l'a surprise.
Femmes, témoins, son art a prudemment
Tout écarté. Le lieu le favorise.
Voile de lin jeté sur tant d'appas,
Les cachant mal, ne les défendait pas.
Pour les sauver de sa vive entreprise,
C'est vainement que la main de *Florise*
De son peignoir a rapproché les bords.
Si repoussant ailleurs d'autres efforts,
Sa main les quitte, aussitôt ils s'entrouvrent,
Des deux côtés ils glissent, ils découvrent
Son sein tout nu. Les lèvres ou la main

Du tendre *Idas* s'en emparent soudain.
Pour maintenir de ce voile incertain
Les bords bien clos, avec art cette belle
Prend un ruban (1) : le passer autour d'elle

(1) *Imbert* vivait encore lorsque l'auteur de ce conte fut engagé par une plaisanterie à traiter ce même sujet. Jusqu'à ces vers, ce conte ne ressemble à aucun de ceux qu'on a publiés sous le nom du *Ruban*. *Imbert* nous dit qu'il a tiré le sien d'un auteur allemand, nommé *Jacobi :* mais cet Allemand avait pris son sujet chez un poète Italien. Cette idée est donc aujourd'hui une de celles que tous les poètes se font un jeu d'imiter, comme la ceinture de *Vénus*, les balances du destin, et celles de tant de contes. Ce qui m'étonne, c'est qu'en Italie, en Allemagne, en France, tous les auteurs ont prêté cette ruse à une jeune fille des champs. J'ai tort, puisque je suis le seul de mon avis ; mais cette espiéglerie me paraît bien plutôt appartenir à une coquette de cour qu'à une pastourelle ingénue. Or, comme rien n'est plus propre à former le goût que de comparer les différentes manières dont les auteurs traitent les mêmes sujets, je vais transcrire ici l'endroit du conte d'*Imbert*, dont je me suis le plus rapproché. Je ne veux pas qu'on ignore cette grave imitation, ou qu'on me soupçonne d'avoir voulu la laisser ignorer à l'univers, comme dit un auteur célèbre : voici ses vers.

— . . . . . . En effet, un matin
Par *Zilas* poursuivie au sein de la verdure,
Elle s'assied, le regarde, et soudain
Un ruban qu'elle passe au-dessous de son sein,
Partage ses appas et lui sert de ceinture.
Vois ce ruban, dit-elle, en se tournant vers lui :
*Zilas*, la moitié de moi-même,
Est l'unique bien qu'aujourd'hui
Je puisse offrir à ce que j'aime.
Interroge ton cœur, choisis, et réponds-moi.
Des deux moitiés l'une ou l'autre est à toi ;
L'Amour m'ordonne de me rendre :

Et le nouer et renfermer dessous
En les croisant du peignoir les deux bouts,
D'un seul instant, d'un clin d'œil fut l'ouvrage.
Le prompt *Idas* à peine eut l'avantage,

---

Mais, ton choix fait (songe bien à cela),
D'un ou d'autre côté ton pouvoir va s'étendre
Jusqu'au ruban, pas au-delà.
*Zilas* balance, et je vous jure
Que je conçois son embarras.
Au-dessus il voit mille appas.
Oui : mais il en est tant que son œil se figure !
Ce petit pied qu'il voit est du meilleur augure
Pour les charmes qu'il ne voit pas.
S'il faut y renoncer, disait-il, quel dommage !
Je vais à mes plaisirs mêler bien des regrets !
Oui ; mais aussi qu'un beau visage,
Lorsque l'Amour l'anime a de puissans attraits !
Ces yeux qui de son cœur expriment le langage,
Ces bras arrondis par l'Amour,
Et puis ce sein que le desir volage
Soulève, abaisse tour-à-tour !
Plus bas peut-être il en est davantage.
Mais quoi ! renoncer à ceci !
Mille trésors sont là, je gage ;
Mais le cœur, le cœur est ici.
Il s'élance à ces mots dans les bras de *Délie ;*
Son ame avec transport semble s'y reposer :
Content des biens qu'il a, vous diriez qu'il oublie
Ceux qu'on a pu lui refuser ;
Il se console au moins par un tendre baiser.
Mais l'amante, pour prix d'une flamme si pure,
Le regarde plus tendrement,
Et laisse le ruban, qui lui sert de ceinture,
Tomber aux pieds de son amant.

Pendant ce temps, d'aller jusqu'aux genoux.
Elle l'arrête... Ah ! lui dit-il, cruelle,
Ton tendre amant n'avait pas mérité
Cette rigueur. Cesse d'être rebelle
Au sentiment, ce Dieu de la beauté.
Viens, sois à moi. — Ta constance, ta flamme,
Ont mérité ce prix, je le sais bien :
Mais que veux-tu ? mon ami, toute femme
A son caprice en amour; et le mien
Est de n'avoir qu'une chaîne légère,
Et de rester du moins libre à moitié ;
Jamais amant ne m'aura toute entière.
Vois ce ruban autour de moi lié :
Par lui mon corps en deux parts se divise :
Je t'en livre une, à ton choix : mais aussi
L'autre me reste à moi seule soumise.
— Que me dis-tu ? Cruelle, tout ceci
N'est-il pour toi qu'une plaisanterie ?
Le sentiment s'exprime-t-il ainsi ?
— Mon cher *Idas*, ce n'est point raillerie.
Telle est ma loi ; je te dis vrai ; choisi :
Mais garde-toi de passer les limites
A tes desirs par ce ruban prescrites.
Mes yeux, mon sein, mon esprit et mon cœur,
Sont au-dessus, prends-les pour ton partage.
C'en est assez : épargne ma pudeur.
Sois délicat. Si ta frivole ardeur
Veut s'emparer de ce secret passage,
Où les amans ont placé le bonheur,

Où les maris ont placé leur honneur,
Et dont le rare ou le fréquent usage
Rend, nous dit-on, la femme ou folle ou sage,
Il t'appartient : mais mon cœur est à moi.
Choisis entr'eux, et respecte ma loi.
— Qui ? moi, choisir ? Ah barbare ! Ah cruelle !
Eh quoi ! toujours d'une ruse nouvelle
Pour m'échapper votre esprit s'armera ?
Soins, pleurs, amour, rien ne le touchera ?
Que dis-je ? Eh quoi ! Qu'est-ce qui m'inquiète ?
Ne sais-je pas que par excès d'honneur
Femme à mentir sur ce point est sujette ?
Que ce passage est la porte secrète
Qui mène à tout, qui conduit même au cœur.
Disant ces mots, brûlant d'impatience,
Le jeune *Idas* vers cet objet s'élance ;
Le sentiment l'arrête... et dans l'instant
D'un pareil choix son ame se repent...
Eh bien ! dit-il, sois à jamais cruelle,
Trompe les vœux d'un amant si fidèle,
Fais son malheur, jouis de son tourment ;
Ton cœur est là, c'est ton cœur qui m'appelle ;
Qu'il soit mon bien, et je suis trop content.
Mon choix est fait, je veux pour mon partage
Ces doux trésors dont le rare assemblage
S'élève et brille au-dessus du ruban.
Il dit à peine, ô plaisir ! ô surprise !
Le ruban tombe aux pieds de sa *Florise*.
Entre ses bras il s'élance soudain.

Il est pressé tendrement sur son sein.
Ton choix m'enchante, et d'une loi sévère,
Dit-elle, *Idas*, je dispense ton cœur :
Tendre, constant, délicat et sincère,
On lui doit tout; ma loi c'est ton bonheur,
Et ta *Florise* est à toi toute entière.

Il est très-mal, dira quelque censeur,
D'avoir rimé cette fable étrangère,
Dont un Toscan fut le premier auteur,
Et que d'*Imbert* la muse avait naguère
En vers français traduite, et mieux que toi.
J'ai tort, sans doute; oui, mais écoutez-moi :
De mon talent assez peu je présume.
La vanité n'a point conduit ma plume,
Mon cœur respire un plus doux sentiment.
Même en ces vers, rimeur obéissant,
Je cède aux lois; et de qui ? d'une belle,
Qui ne trouva ni censeur ni rebelle.
Pour enlacer mon esprit incertain
Dans les filets tendus par son adresse,
Elle me dit un jour avec finesse :
« Fais-moi ce conte, il me plaît; et ma main
» De ce ruban que repousse mon sein,
» Te fera don. » A cet ordre le zèle
Me transporta : pour mériter ce prix,
J'ai fait ces vers : j'aurais plus entrepris;
*Imbert* lui-même eût ainsi fait pour elle.

Beauté superbe à l'œil noir et perçant,

Au regard fier, brillant, lançant la flamme,
Troublant l'esprit, subjuguant notre cœur,
Donnant aux sens une double vigueur,
Et malgré nous disposant de notre ame;
Nul ne résiste à ton ordre enchanteur.

Parmi les flots d'un peuple adorateur,
Qui jour et nuit à la servir s'applique,
J'aurais été le premier et l'unique,
Lui disant non : mot qu'elle dit souvent,
Mais que jamais son oreille n'entend.
J'ai donc dit oui : je ne tarderai guère
A le redire encore pour lui plaire.
Trop bien servir fut toujours mon défaut.
Mais qui pourrait trop fêter cette belle?
Qui ne fait pas un peu plus qu'il ne faut,
A mon avis, en fait trop peu pour elle.

Aux vers nouveaux qu'à ses pieds j'ai transcrits,
Pardonnez donc, censeurs. Ou l'on m'abuse
Sur votre compte, ou malgré tous vos cris,
Vous avez fait, bien souvent, beaucoup pis,
Sans en avoir une aussi belle excuse.

---

# LES AMUSEMENS
## DE L'INNOCENCE.

On l'affirma cent fois, ce n'est que dans les champs
Qu'on goûte un amour tendre, et de purs sentimens.
La nature y travaille autrement qu'à la ville ;
Elle y rend les humains tout-à-fait différens,
Et leur donne des goûts beaucoup plus innocens.
C'est très-bien raisonner : je n'ai point vu d'Idylle
Qui ne parlât ainsi, tant leurs doctes auteurs
Creusent le cœur de l'homme et sont grands connaisseurs.
Quoi, cet amour si pur n'est-il donc qu'une fable ?
Jugeons-en, mes amis, par ce trait véritable.

Dans un bourg très-peu fréquenté (1),
Au fond d'une province où jamais de nos villes
Les ruses et les arts ne trouvèrent d'asiles,
Etait une jeune beauté,
A peine au sortir de l'enfance :

(1) Cette histoire est véritable. *Cailhava* la rapporte dans son Traité de l'Art de la Comédie, tom. I, pag. 83 et suiv. Il en a été le témoin, et il l'a trouvée si bonne, qu'il se proposait de la mettre au théâtre. S'il ne l'avait pas fait imprimer, nous aurions eu du scrupule, et nous ne publierions pas cette histoire. Mais puisqu'il l'a donnée lui-même en prose au public, il veut qu'elle soit connue; et, en la mettant en vers, nous ne faisons que concourir à son dessein.

Sur son front siégeait la candeur ;
Ses attraits, son maintien, son éclat, sa fraîcheur,
Tout annonçait son innocence ;
Et son âge et le lieu prouvaient son ignorance.
Son œil bleu, langoureux, mais grand, mais bien fendu,
Toujours demi-fermé semblait n'avoir rien vu :
S'il s'ouvrait quelquefois, jusques au fond de l'ame,
On n'était point percé par un trait tout de flamme ;
Mais on sentait son cœur
Doucement enivré d'une tendre langueur.
Le coloris charmant de sa joue éclatante
Eût été comparé par tous nos beaux esprits
Au lis pur et sans tache, à la rose naissante ;
Ses dents au blanc émail, ses lèvres aux rubis ;
Mais aucun n'habitait au fond de ce village :
Nul n'y savait louer par des tours élégans
De tant d'attraits divers l'éclatant assemblage ;
Et même les témoins de ses appas naissans,
Des mots qu'ils employaient connaissant mal le sens,
Lui disaient qu'elle était gentille.
L'Amour mal exprimé n'en a pas moins d'ardeur.
Les uns tout bonnement lui demandaient son cœur ;
D'autres plus empressés parlaient à sa famille.
Un d'eux fut accepté. C'était un bon voisin,
Riche, excellent buveur, mais non pas homme fin ;
Convenant au père, à la mère,
Riant fort avec eux, et n'entretenant guère
L'innocente beauté dont les traits le charmaient.
Tous les soirs ensemble ils soupaient ;

Puis, pour prendre le frais, à la porte ils venaient :
Là, sur un simple banc de pierre,
Plaçant à ses côtés et la mère et le père,
Le futur époux s'asséyait,
Contait, racontait et riait.
Sa future à ses yeux seule se promenait,
Ne s'écartant point de sa vue.
Non loin de la maison, au détour d'une rue,
Un jeune homme blotti, dans un coin se cachait,
Et quand l'innocente passait,
Il lui disait un mot, il lui faisait un signe
Qu'avec art elle lui rendait.
Puis sur ses pas soudain la belle retournait;
Devant son époux repassait,
Lui parlait sans mystère, ou d'une main maligne
Lui faisait quelque niche, et plus loin s'avançait.
A l'autre bout du mur, au coin d'une autre rue,
Un autre jeune homme attendait
Impatiemment sa venue.
Quelques signes encore à la belle il faisait;
En secret il en recevait;
Et la jeune innocente en hâte s'en allait,
Passait, repassait, retournait,
Riant discrétement, et sans en être émue
Les trompait tous les trois, de tous trois s'amusait,
Et tous trois les satisfaisait.
La nuit, en s'avançant avec sa noire escorte,
De la retraite enfin le moment amenait :
Le père avec sa femme en son logis rentrait,

La jeune fille les suivait ;
Avec grand bruit fermait la porte,
Et le futur époux chez lui se retirait.
A ce bruit chaque amant partait ;
Et pour ne point trouver le mari qu'il trompait,
Chacun suivant son mur, et gagnant sa demeure,
Derrière la maison tous les deux se croisaient.
D'abord discrètement tous deux se regardaient,
Sans parler s'entre-saluaient.
Mais enfin tous les soirs, tous deux, à la même heure,
Au même lieu se rencontrant,
Ils eurent des soupçons : un jour ils se parlèrent.
D'abord ce fut obscurément ;
Mais bientôt tous les deux à la fin s'expliquèrent.
O ciel ! jugez de leur courroux.
Quoi, l'innocente ainsi nous abusait donc tous ?
Il faut la dévoiler à son futur époux.
Ils vont, le rencontrent, l'instruisent,
Et sur-le-champ ils le conduisent
Au logis de l'objet qui les joua tous deux.
Ils voulaient, disaient-ils, le confondre à ses yeux,
Et le lui faire bien connaître.
Ils marchent, et tous trois du logis s'approchant,
Ils la virent à sa fenêtre
Qui descendait un long ruban,
Et par ce nouveau stratagême,
Peu contente d'avoir le soir en même temps
Flatté l'espoir de trois amans,
Remettait un billet aux mains d'un quatrième.

## LA CRAINTE DES INDISCRETS.

L'Amant qui nuit le plus aux Belles,
Ce n'est pas l'inconstant, c'est l'Amant indiscret.
L'Amour est aveugle pour elles :
Mais hélas ! il n'est pas muet.
Sa langue est plus légère encore que ses ailes.
De ses discours présomptueux
Comment se garantir ? je l'ignore, et je veux
Contre tous les bavards faire un jour un gros livre.
Délateur des plaisirs, traître envers la beauté,
C'est peu d'être banni de la société,
Tout mortel indiscret est indigne de vivre.

Que de plaisirs de plus, mes amis, nous aurions,
Si nos Dames, toujours à l'abri du mystère,
N'avaient à redouter nos indiscrétions ! ..
Vivre sans un amant est si triste ! Que faire ?
Je ne sais. Mais du moins écoutez-moi. — *Glicère*,
Vive, ardente, sensible, et cependant très-fière,
Par vanité long-temps combattit ses desirs ;
De peur qu'on en parlât, se priva des plaisirs,
N'était que timorée et se croyait austère.
Mais l'enfant dont la joie est de troubler les cœurs
Ne voulut pas souffrir que le sien, sans tendresses,
Fût exempt plus long-temps des humaines faiblesses

Et des communs malheurs.
Soudain à sa vue il présente
Un jeune homme au teint frais, à la taille élégante:
Il n'avait qu'un défaut, et ce défaut était
D'être sourd et partant muet.
Ce n'en est point un pour *Glicère*.
C'est un charme de plus ; et son cœur en secret
A tous ses rivaux le préfère.
Elle écarte bientôt son époux, ses amans,
Et ses gens,
Reste seule avec lui, l'embrasse, le caresse,
Se livre sans terreur à toute sa tendresse.
L'Amant ne lui fait point de discours superflus,
En vains éloges, en promesse,
Les momens ne sont point perdus.
Il agit, il jouit, et soudain recommence :
Entre tous ses plaisirs il met peu de distance.
Dans le court intervalle encor qui règne entr'eux,
Sans proférer un mot, mais s'exprimant des yeux,
Il couvre de baisers le corps de son amante.
Et par ce jeu charmant, ranimant tous ses feux,
Il sent bientôt sa vigueur renaissante.
*Glicère*, quelque temps livrée à son bonheur,
S'applaudit de son choix, vit sans inquiétude,
Des plaisirs amoureux contracte l'habitude,
Et souvent à part soi disait :
Heureuse la beauté dont l'amant est muet !
Tout-à-coup on lui vient apprendre,
Que par un art nouveau par *Pereire* inventé,

Les muets vont se faire entendre,
Et parler sans difficulté.
*Glicère*, à ce propos, d'un juste effroi saisie,
Maudit son siècle et les Savans,
Et leurs talens,
Et sur-tout la Philosophie,
Qui se mêle de tout, qui veut tout découvrir.
Mon Amant va parler, que vais-je devenir?
Au désespoir ainsi tandis qu'elle est en proie,
Son muet Amant dans la joie,
S'appliquait, sans relâche, à cet art tout nouveau.
Combien il desirait d'exprimer sa pensée
A l'objet adoré, dont son ame embrasée,
Lui peint en traits de feu sans cesse le tableau!
Sa langue, encore embarrassée,
A peine proférait un mot en bégayant,
Qu'il court près de *Glicère*; il la trouve rêveuse,
Indifférente, froide et même rigoureuse;
Il n'a plus les droits d'un Amant.
*Glicère* aurait voulu, pour conserver sa gloire,
Qu'avant qu'il sût parler il perdît la mémoire.
Mais faut-il d'un Amant se priver tout-à-fait?
Comment en rencontrer un qui soit plus discret?
Quoi! l'on ne peut compter même sur un muet!

Un autre choix pourtant vint consoler son ame.
Un jeune homme, un guerrier, dans un combat affreux,
Blessé d'un coup fatal, avait perdu les yeux.
C'est l'Amour, dit *Glicère*, il m'anime, il m'enflamme;

Il vaut mieux qu'un muet; on lui parle, il répond;
En déguisant ma voix, en lui cachant mon nom,
Je jouirai sans crainte et sans être connue:
Et ces savans cruels, dont les maudits secrets,
Font entendre les sourds, et parler les muets,
Aux Aveugles du moins ne rendent point la vue;
Sans doute ils n'y parviendront pas.
A ce nouvel Amant, en livrant ses appas,
La prudente *Glicère*,
De son muet bientôt oublia la manière.
C'était un autre genre, ainsi qu'un autre goût.
Vantant ses feux, s'exprimant avec grace,
L'Aveugle était bavard, mais il touchait beaucoup.
Ne voyant rien, voulant connaître tout;
Par-tout, avec transport, sa main passe et repasse,
De chercher à s'instruire, elle n'est jamais lasse.
*Glicère* avec bonté
Satisfait, en riant, sa curiosité:
Elle y rencontre même assez de volupté.
Sans crainte et sans inquiétude,
Elle semblait jouir de la béatitude,
Quand le *Muet-parlant*, que sa légèreté
Avait au fond du cœur vivement irrité,
L'épia, la surprit; et, pour se venger d'elle,
A l'Aveugle enseigna le nom de l'infidèle.
L'Aveugle, instruit par le muet,
Rit beaucoup avec lui des tours de cette belle;
Mais à tous ses amis il conta son secret.
Page dans son enfance, et depuis Mousquetaire,

Il fût mort mille fois, plutôt que de se taire.
Il perdit son amante, et la triste *Glicère*,
Loin de ce couple ingrat, périssait de regret.
Un Sage appaisa ses alarmes.
Ils furent indiscrets, je n'en suis point surpris,
Dit-il, en la plaignant, en essuyant ses larmes;
Si l'un, de votre esprit, n'a pu goûter les charmes,
L'autre de vos appas n'a pu sentir le prix.
De vos faveurs, de cette grace insigne,
Du bien qu'il possédait, aucun d'eux n'était digne.
Par cette expérience, instruite désormais,
Livrez-vous à l'Amant respectueux et tendre,
Qui, digne de vous voir, comme de vous entendre,
Sait priser votre esprit, et juger vos attraits.
Le cœur seul rend discret; s'il ne force à se taire,
La vanité bientôt divulgue le mystère;
Et la seule amitié garde bien les secrets.

---

## LA FEMME MALADE.

Du fond de l'Angoumois, nouvellement venu,
Débarqué dans Paris, n'ayant encor rien vu;
Mais beau, mais jeune, et fait pour voir dans cette ville
Bien des choses en peu de temps;
Recommandé par ses parens,
*Florimond* se rendit chez Madame *Dorville*.
Seule, dans un salon doré,

Par la main des beaux arts galamment décoré,
Avec négligence étendue,
Elle était sur un lit sculpté, verni, brodé,
Vulgairement chaise-longue appelé.
Le jeune homme s'étonne, et se trouble à sa vue.
Il craint d'être indiscret, il pense qu'elle attend,
Dans cet appareil, un Amant...
Elle lui dit, hélas! qu'elle est malade.
— Vous, malade! Madame, hélas! en vous voyant,
Comment donc se peut-il qu'on se le persuade?
Ces grands yeux bleus, remplis dans ce moment
D'une langueur si douce et d'un feu touchant,
Ce teint si frais, ce coloris brillant,
Ce sein dont la blancheur m'éblouit et m'enchante,
Ne marquent pas en vous une santé constante?
Que je plains vos beaux jours perdus dans la douleur!

Comme il disait ces mots, on annonce un Docteur,
Homme fort à la mode, et fort prisé des belles:
Aussi, pour réussir près d'elles,
Pour briller dans le monde, il avait pris le nom
De la plus aimable saison;
Il s'appelait *Printems* (1). Il entre avec aisance,
Il salue avec grace: il parle en souriant,

(1) Il y avait alors dans Paris un homme de ce nom, qui exerçait la médecine sans être de la faculté. Il ne ressemblait point du tout à ce portrait: on n'a voulu, dans aucune de ces historiettes, désigner personne en particulier. Il faut rendre justice aux médecins: aucune classe d'hommes n'a mieux entendu et pardonné la plaisanterie.

D'un ton doux, mais posé, narre avec complaisance
Les cures qu'opéra son merveilleux talent;
Cite ses écrits et sa gloire;
Puis il conte du jour la scandaleuse histoire.
La malade en sourit. Eh bien, dit-il, et vous?
Comment cela va-t-il? Toujours faible, débile;
Les nerfs sont agacés; des vapeurs, de la bile?.....
Voyons. — Il prend son bras, il lui tâte le pouls.
— Il est assez égal... et la langue... est vermeille:
Cette bouche en fraîcheur n'eut jamais de pareille...
Le sein est toujours dur, et le ventre tendu;
Je puis, et c'est un droit de tout temps reconnu,
Je puis tâter et confesser les belles.
Sur de pieuses bagatelles
Qu'on trompe un Directeur; que, d'un air ingénu,
On lui dise s'être abstenu
De manger du fruit défendu,
Nul mal de ce péché n'est jamais advenu.
Mais il faut avec nous des récits plus fidèles.
L'aveu le plus naïf aux Médecins est dû.
Parlez, depuis hier que vous ne m'avez vu,
Quel régime avez-vous tenu?
Avez-vous bien soupé, bien veillé, bien couru?
Votre époux de ses droits a-t-il fait quelque usage?
— Lui? jamais. — Il a tort. Et n'avez-vous reçu
De nul autre en secret l'hommage?
Vous souriez... J'entends... Oui, mais
Modérément sans doute... sans excès.
— Oh non! non: je n'en fais jamais.

— Bon : je vous reconnais, vous êtes toujours sage.
Continuez, prenez, dans cette occasion,
De ces petits bols de savon,
De l'eau de veau, des bains; sur-tout qu'avec prudence,
Époux, valets, parens, et toute la maison
Laissent de votre sang calmer l'impatience.
La moindre contradiction
Causerait à vos nerfs trop d'irritation.
Qu'on redouble de complaisance.

Il dit; il part, il salue en passant
Le jeune homme, à l'écart retiré prudemment.
Le jeune homme revient vers le lit de la Belle.
Comment vous trouve-t-il ? Beaucoup mieux, lui dit-elle.
Mais hélas ! voici mon Époux.
— Le Médecin vous quitte, et comment allez-vous ?
Lui dit-il brusquement. — Ma maladie empire.
— Je le crois, et comment voudriez-vous guérir ?
Toujours couchée ainsi, l'humeur doit s'épaissir....
— Ah ! vous allez encor me contredire.
Rien ne m'est plus nuisible ; et c'est précisément
Ce que le Médecin, ici, vient de défendre.
Je sens que mes vapeurs vont déja me reprendre.
— Eh non ! non : je m'en vais. — Ah ! Monsieur, en sortant,
Dites qu'on défende ma porte :
Je ne veux voir personne absolument ;
Je sens une douleur trop forte.

Le jeune homme aussitôt voulut se retirer ;

Non, lui dit-elle, non; vous pouvez demeurer,
Trop de monde fatigue, et la foule m'ennuie.
Tous ces vagues discours n'ont pour moi nul attrait,
Une seule personne a bien plus d'intérêt,
Sa conversation calme la maladie.

Le jeune homme étonné la parcourt de ses yeux.
Il rencontre les siens, si beaux, si pleins de feux,
Que sa voix s'en altère; il tremble, il balbutie.
En souriant, elle lui prend la main,
La serre en soupirant, la porte sur son sein:
Tant est grand le mal qui l'oppresse.
Votre mal, lui dit-il, redouble ma santé.
Je respire la volupté.
Pardon: mais je ne puis contenir mon ivresse.
—Que faites-vous? Ah! ne m'attaquez pas...
Ménagez-moi du moins... je suis trop faible... hélas!
Je vais m'évanouir... Sa tête, avec mollesse,
Tombe à ces mots sur le coussin.
Son œil demi-fermé ne voit plus la lumière;
Sa prunelle se perd sous sa longue paupière,
Et de fréquens soupirs agitent son beau sein.
Mais quand de cet état elle fut revenue,
Cruel, qu'avez-vous fait? dit-elle tendrement.
Ah! si ma force ainsi ne s'était point perdue,
Oui, croyez-moi, malgré votre ascendant,
Je ne me serais point rendue;
Ou du moins si le sort eût voulu, malgré moi,
Que je subisse votre loi,
Je me serais mieux défendue.

## LES DANGERS

### DE LA MÉDISANCE.

Lise, pour cacher ses faiblesses,
De tous ses amans médisait,
En ridicule les tournait:
A son époux même faisait
Confidence de leurs tendresses;
Et, sortant de leurs bras, devant eux affirmait
Qu'à nul d'eux elle ne cédait:
Et par le mal qu'elle en disait,
Elle imaginait faire croire
Qu'elle avait la vertu que sa bouche affectait,
Et qu'ainsi nul ne formerait
Un soupçon qui flétrît sa gloire.
*Damis*, *Valsein*, *Lornai*, *Licidas*, *Valincours*,
Vingt autres dont le nom échappe à ma mémoire;
Instruits de ses motifs, rirent de ses discours.
Un Abbé s'en fâcha; la monacale engeance
Se venge, en nous prêchant de pardonner l'offense.
Il court de ses rivaux trouver les moins discrets,
Excite leur courroux, les anime contr'elle,
Et se fait livrer les billets
Qu'ils avaient reçus de la belle.
Il rassemble soudain l'époux et les parens,

Et les amans,
Et les rivales qu'avait *Lise*.
Il leur donne un festin. On chante, on boit, on rit;
Les esprits égayés, on plaisante, on médit;
Chacun conte une histoire, et ce qui scandalise,
Est toujours ce qu'on applaudit;
Enfin le noir Abbé leur dit :

Je sais, Messieurs, une histoire nouvelle,
Qui tous vous intéresse : on ne m'a point appris
Le nom de l'Héroïne; elle est jeune, elle est belle,
Et vous la connaîtrez par le récit fidèle
De ses faits que j'ai recueillis.
Qu'elle ait beaucoup d'amans, que souvent elle en change,
C'est un fait très-commun, et qui n'a rien d'étrange.
Mais que l'amant entre ses bras admis
Sur son cœur n'ait aucun empire;
Que, pour masquer son choix, prévenant les esprits,
Au lieu de le vanter, elle cherche à lui nuire;
Que sans cesse avec art elle ait soin d'en médire,
C'est un péché plus rare, et même, à mon avis,
Très-peu de femmes l'ont commis.
Elle fait mieux encor : sa docte prévoyance,
Craignant que ses rivaux, des plaisirs qu'ils ont pris,
Ne se fassent la confidence,
Elle les rend l'un de l'autre ennemis.
La reconnaissez-vous ? Ces traits peuvent suffire.
Ses lettres, de son nom, pourront mieux vous instruire.
Vous en reçûtes tous : voyez, discrets galans,

Ce qu'elle écrit aux uns de ses autres amans.
A ces mots, sur la table, il jette devant elle
Un énorme paquet des lettres de la belle.
Chacun en prend une, et la lit,
Et pâlit.
En vain *Lise* tremblante, en proie à mille alarmes,
Voulait cacher son trouble, et retenir ses larmes;
Ses rivales et ses amans,
Et son époux et ses parens,
Déja près d'éclater, frémissaient en silence;
Quand d'un ton ferme et froid le malheureux *Lernance*
Qui, long-temps le jouet de sa légèreté,
Avait fort à se plaindre, et fut très-maltraité,
Dit tout haut : mon très-cher Abbé,
Digne enfant de l'église, ame noble et discrète,
C'est une calomnie, on vous en imposa;
Cette écriture est contrefaite,
Et ce sont des billets qu'un fourbe composa.
Un cri part et s'élève, on l'allait contredire,
Et de la vérité chacun voulait l'instruire,
Lorsque d'un ton plus fier, *Lernance* répartit :
Je le soutiens, Messieurs, croyez ce que j'ai dit;
Cette écriture est fausse, et très-mal imitée :
Qui le nie a menti, ma preuve est mon épée.
A ces mots tout se tait; et *Lise* recouvrant
Ses esprits égarés, leur dit, d'un ton tremblant :
D'une femme, en effet, ce n'est point l'écriture.
Son époux, sans la croire, ainsi qu'elle, l'assure.
Autant en dit chaque parent.

Ses amans étonnés, mais admirant *Lernance*,
Et non moins généreux, affirment que jamais
Aucun d'eux n'a reçu ces prétendus billets.
*Lernance* alors se lève, et sa rare prudence,
Des mains de ses rivaux reprend en diligence
Ces écrits scandaleux,
Les met sur un brasier, et les brûle à leurs yeux.
On l'applaudit; et *Lise* enfin respire.
L'Abbé reste confus, et frémit devant eux.
Chacun, en le raillant, de chez lui se retire.
Bientôt à son époux, qui d'abord se fâcha,
*Lise*, avec art, persuada
Que ces billets brûlés ne furent jamais d'elle;
Que l'Abbé, s'indignant de la trouver cruelle,
Pour la perdre, les inventa.
Son époux, à la fin, crut à son innocence;
Et le lendemain, à *Lernance*,
*Lise*, de tant de soins, donna le digne prix.
Elle crut ses conseils, suivit tous ses avis;
Et depuis,
Abjurant à jamais l'art de la médisance,
Pour faire, sur ces goûts, observer le silence,
Sut, de tous ses amans, se faire des amis.

---

# LE CŒUR

## MAITRE DE SOI.

Vous venez de Paris, eh bien ! quelles nouvelles ?
C'est un tribut qu'on doit aux habitans des champs :
Que disent les Anglais ? que font les Insurgens ?
L'Empereur se plaît-il dans le pays des Francs ?
La Czarine et le Turc n'ont-ils pas des querelles ?
— Messieurs, excusez-moi : je suis trop mal instruit ;
Je vis loin de la Cour, et sur-tout des affaires.
J'ignore ce qu'on fait, je crois peu ce qu'on dit.
En respectant les Rois, j'ose blâmer leurs guerres.
— Eh bien ! laissons là les Grands,
Et ces nobles bagatelles,
Que l'on nomme événemens.
Mais, vous connaissez les Belles :
Parlez, les femmes sont-elles,
Comme dans mon jeune temps,
Toujours tendres et fidèles ?
Et toujours, pour les romans,
Offrant d'excellens modèles ?
— J'ignore ce qu'il en est.
Je crois bien qu'elles sont telles :
Décidez-en sur ce trait.

J'aimais, j'adorais *Melphise*;
Je brûlais avec fureur.
Si jamais de plus d'ardeur
Amant n'eut son ame éprise;
Nulle femme n'eut jamais
Plus de goût, plus de finesse,
Grace plus enchanteresse,
Ni de plus piquants attraits.
Au Bal, au Cours, à la Messe,
Par-tout je la poursuivais;
Et toujours avec adresse,
Sans me fuir, sans m'éviter,
Sans paraître résister,
Elle m'échappait sans cesse.
O ruse! ô rage! ô détresse!
Que de tourmens je souffris!
Toujours vif, toujours en transe,
Toujours plein de vigilance,
Un matin je la surpris;
Belle, sans art, sans défense,
Telle qu'on est dans son lit.
Du transport qui me saisit,
Peignez-vous la violence.
*Melphise*, sans résistance,
En souriant, se rendit.
Je suis, lui dis-je, ô ma Belle!
Le plus heureux des humains.
Le lendemain auprès d'elle,
Plus amoureux, je revins.

Je lui vantai ma tendresse,
Je l'assurai de ma foi,
Je lui montrai mon ivresse ;
Elle me dit : « calme-toi,
» Je ne suis point ta maîtresse ;
» Toujours exempt de faiblesse,
» Mon cœur est maître de soi ;
» Nul n'obtiendra ma tendresse,
» Nul ne régnera sur moi. »
Le désespoir, la colère,
A ce discours m'ont saisi.
Larmes, transport, ni prière,
Hélas ! ne m'ont réussi.
Non, jamais rien n'a fléchi
Cette humeur étrange et fière.

Vous qu'étonnent mes récits,
Parlez, que devais-je faire ?
Qu'eussiez-vous fait, mes amis ?
Indignés d'un tel caprice,
Loin de ses trompeurs attraits,
Vous eussiez, avec justice,
Peut-être fui pour jamais.
Je fuis aussi, mais près d'elle
Mon amour me ramena.
En revoyant la cruelle,
Mon désespoir se calma ;
Elle me parut plus belle,
Et mon cœur lui pardonna.

Après plus d'un an de peine,
De soin, d'espérance vaine,
Et d'inutiles combats,
Tout-à-coup, cette inhumaine,
Un soir m'admit dans ses bras.
A ma honte je confesse
Qu'alors je me crus vainqueur;
Je pensai que ma tendresse
Avait subjugué son cœur.
Je me trompais; toujours fière,
Toujours superbe et légère,
Toujours maîtresse de soi,
De l'Amour, cette ame altière
N'avait pas subi la loi.
Frappé d'un coup de tonnerre,
J'aurais été moins surpris;
Mais je n'eus point de colère,
Aujourd'hui même j'en ris.
O femme trop singulière!
Femme étrange dans ton goût!
Tel est donc ton caractère?
Eh bien! mon cœur s'y résout.
Par un troisième caprice,
A mon amour rends justice,
Et je te pardonne tout.

---

# LA FEMME
## QUI NE VEUT POINT D'AMANT.

Si votre ame était moins émue,
Moins éprise de mes appas,
Depuis long-temps vous m'auriez eue ;
Mais qui m'aime trop, ne m'a pas.
Je fuis une gêne cruelle ;
Tous les amans sont soupçonneux ;
Ils prétendent qu'on soit fidèle ;
Que pour nul autre que pour eux,
On ne paraisse aimable ou belle ;
Sans cesse ils vous cherchent querelle,
C'est toujours de nouveaux débats.
Or, je hais toute tyrannie,
Mon principe point ne varie.
Qui m'aime trop, ne m'obtient pas.

Aussitôt je cachai ma flamme,
J'affectai d'adresser des vœux
D'un ton léger à chaque femme.
Puis je revins près de ma Dame ;
Je l'assurai que ses beaux yeux
Me plaisaient, sans troubler mon ame ;

Que je n'étais plus amoureux.
On me crut, et je fus heureux.
Je le fus trop; je sais mal feindre;
De ma ruse l'on se douta;
On me le dit, on me quitta.
Dois-je m'en louer, ou m'en plaindre?

---

# LA BERGÈRE OU L'OCCASION,

OU

## POURQUOI LES BERGÈRES PLAISENT AUX FEMMES.

Un directeur sexagénaire,
Un fils de la Sorbonne, homme simple et savant,
Était dans ses mœurs si sévère,
Qu'il fut nommé le Saint de son vivant.
De sa conduite régulière
Chacun s'édifiait. Un mari vieux, bigot,
L'observe, en fait le choix, lui dit ce qu'il espère;
Et le mène à madame *Alpère.*
Voilà, dit ce mari, voilà le plus dévot
Des prêtres qu'en France on révère.
N'ayez pour lui rien de caché,
Et révélez-lui sans mystère,
Jusqu'au moindre petit péché

Que vous ayez jamais pu faire.
Après qu'il eut ainsi parlé,
Il se retire avec colère;
Et la laisse sur sa bergère
Renversée à demi, dans un déshabillé
Que les Grâces exprès pour l'Amour ont taillé.
Elle jette un coup-d'œil sur l'homme au front austère,
Qui s'assied auprès d'elle, et d'un ton grave et doux
Lui dit: madame, votre époux
Craint votre âge et se plaint de vous.
Sans être fort coupable, on peut être légère.
La jeunesse s'égare; un sage directeur
De la route du vice au sentier de l'honneur,
Souvent mieux qu'un époux ramène un jeune cœur.
Confiez-vous à moi: parlez, soyez sincère.
Ne me déguisez rien. — Qui? moi! vous rien cacher?
Ce n'est pas mon projet. Mon époux vous amène,
Vous saurez tout. Je vais saintement rechercher
Tout ce que j'ai commis contre la loi chrétienne.
Vous n'en accuserez que la faiblesse humaine:
Jamais en aucun temps je n'ai voulu pécher.
Je suis faible, timide, et vis fort sédentaire.
Assise tout le jour dans cette ample bergère,
Je reçois mes amis, je vois quelques parens.
Une femme à mon âge a toujours des amans:
Mais pour favoriser même le plus aimable,
Je n'ai fait de ma vie, et je ne ferais pas
Un seul pas.
On n'a point à me faire un reproche semblable.

Econome de nos plaisirs,
Un époux rarement consulte nos desirs.
L'amant plus attentif les éveille sans cesse.
*Mézel* fut le premier de qui l'heureuse adresse
Sut prendre sur les miens un secret ascendant.
Il hasarde tout en riant.
Sa gaîté me plaisait. Un soir en badinant,
D'un air tendre il me dit : cruelle.
Pour appaiser les feux d'un amant si fidèle,
Je ne veux pas de vous un effort bien puissant;
Que faut-il ? presque rien, croyez-moi seulement;
Penchez-vous sur cette bergère.
Il dit, et sa main dans l'instant
Me saisit, et m'incline ainsi négligemment.
Je ris, mais je rougis ; il le vit, et partant,
Malgré mes vains efforts, mon trouble et ma colère,
Il triompha de moi : je n'ai trop su comment.
Mais revenue enfin de cet égarement,
Je fuis de ma bergère et de l'appartement,
Témoin de ma faute première.
Je n'osois y rentrer ,–mon cœur était tremblant.
Par mon époux bientôt je m'y vois ramenée ;
Il me fait asseoir malgré moi,
Sur ce même fauteuil où, de notre hyménée,
Je venais de trahir la foi.
Le lendemain encor honteuse, timorée,
Dans ce même fauteuil *Dorville* me surprend ;
Je n'étais d'aucun autre amant
Aussi tendrement adorée.

Il se jette à mes pieds; je frémis en pensant
Au malheur de la veille, à mon peu de courage.
Ma pudeur s'alarma; je n'osais davantage
Fixer les yeux sur un amant.
Je sentis quelques pleurs couler sur mon visage.
Je crus en les cachant lui résister bien mieux.
Je portai ma main sur mes yeux :
Sur le dos du fauteuil je renversai ma tête.
*Dorville* profita de ce moment heureux.
Vainement je lui crie, arrête,
Arrête, tu me perds; il poursuit sa conquête,
Et force tous mes sens de répondre à ses vœux.
Je n'y consentais point; pouvais-je être coupable ?
Mais, depuis ce moment, un charme inconcevable
Fut à ma bergère attaché.
Dès que j'y suis placée, une volupté tendre
Éveille de mon cœur le sentiment caché,
Et court de veine en veine aussitôt se répandre.
Le coussin qui fléchit anime mes desirs.
Un souvenir charmant me ramène aux plaisirs.
Si quelqu'amant survient, je ne puis me défendre.
Et si c'est en effet pécher,
Ce n'est point à la femme à qui l'on doit s'en prendre.
L'homme est coupable seul; lui qui vient me chercher,
Qui me presse et me prie, et me force à me rendre;
Et non moi, malheureuse, hélas! qu'il vient surprendre,
Et qui voudrais, plus docte à triompher,
A ses vœux ne point condescendre.
Sans intrigue, sans art, sans folles passions,

Sans flatter mes amans par des séductions,
J'invoque en secret la sagesse.
Mais comment résister sans cesse
Au charme des tentations,
Qui jusques dans ma chambre assiègent ma jeunesse?
Comment se garantir de tant d'illusion,
Et ne céder jamais à nulle occasion?
Hier encor.... parlez.... parlez.... que dois-je faire?
Monsieur, je vous croirai; qu'un avis salutaire
Étouffe en moi ce feu terrible, impétueux,
Qui même en ce moment nuit à vos soins pieux,
Et me fait du plaisir un besoin nécessaire.....
— Il faut, madame.... il faut.... il faut.... Le directeur
Ne trouve plus de voix, se trouble, balbutie,
La nature lui parle, et son devoir s'oublie.
Son œil ne voit plus rien que l'objet enchanteur
D'une jeune beauté tendre, enflammée, émue,
D'un corset, d'un jupon légèrement vêtue,
Et de qui le sein palpitant,
Écarte d'un fichu la gaze à chaque instant.
Il cherche à rappeler sa raison éperdue;
Mais sans cesse ses yeux sur elle se fixaient,
Leurs mains brûlantes se pressaient.
En voulant se parler leurs lèvres se touchaient.
Il tremble, elle soupire; et sa tête en arrière
Va presser le dossier de sa molle bergère.
Ses yeux demi-fermés roulent sous sa paupière.
Sans savoir ce qu'il fait, le pieux directeur,
Encor rempli de feu dans sa verte vieillesse,

Emporté, malgré lui, se crut dans sa jeunesse,
Et de sa pénitente il devint possesseur.
Mais, quand il fut sorti de cette courte ivresse,
Il se lève, il se signe, il tend au ciel les bras......
Le péché m'attendait au bout de ma carrière!
Pardonne, ô Dieu! dit-il, je ne connaissais pas
Ce que l'occasion peut faire.
Eh bien! mon cher docteur, lui dit madame *Alpère*,
Souriant d'un souris malin,
Eh bien! l'avoûrez-vous enfin;
La faiblesse toujours est-elle volontaire?
Voyez-moi quelquefois, parlez à mon époux.
Éteignez ses soupçons jaloux:
Qu'il doive son repos à votre ministère.
Elle fait appeler son époux sur-le-champ.
Il entre; et le docteur, encor tout palpitant,
Redoutant de parler, et ne pouvant se taire,
Lui dit: monsieur, soyez content,
J'ai bien scruté son cœur, je le crois innocent;
Mais à son âge enfin, aux mœurs, aux circonstances,
Il faut bien pardonner quelques légers écarts:
Vous, envers votre époux, ne manquez point d'égards,
Et contre vous jamais n'ayez les apparences.

---

## LES AVEUX SINGULIERS.

Qui ne se plaît à des amours nouvelles ?
Le plus constant s'y livra quelquefois ;
Le Berger change à l'ombre de ses bois ;
Les Sages même ont été peu fidèles ;
J'ai vu changer jusqu'à mes tourterelles.
De l'inconstant tous les jours sont heureux :
L'homme est volage, et tels furent les Dieux :
Tous l'ont été. La plus belle Déesse
N'en put jamais garder un sous ses lois.
— Oui : mais l'Amour n'a brûlé qu'une fois,
Il fut constant, il n'eut qu'une maîtresse ;
De ses attraits uniquement touché,
Il n'aima qu'elle, et la seule *Psyché*
Eut son hommage, et fixa sa tendresse.
Cœurs inconstans, dans votre folle ivresse,
Vous plaisantez, vous riez ; mais enfin,
En poursuivant ces beautés si légères,
Vous les traitez comme des étrangères
Qu'on voit gaîment, et qu'on perdra demain.
— Un tel amour n'eut jamais de chagrin.
— Soit. Mais pour moi je ne crains point la peine
Que l'amour cause, et que tout bien amène.
Pour peindre, en tout, votre brillant destin,
Je vais narrer, et l'histoire est certaine,

Les doux aveux que *Valmise* et *Saintais* ,
Ingénument depuis peu se sont faits.

*Valmise* est belle , et la Cour n'eut jamais ,
Dans les deux arts de tromper et de plaire ,
Femme plus docte , et partant plus légère.
Aussi, chacun s'empresse à la servir ,
Auteurs , Abbés , Magistrats , Militaires.
J'ai même vu des amans téméraires ,
Jusques au point de vouloir l'asservir.
C'était folie : on n'y peut parvenir.
*Saintais* d'abord parut y réussir ;
*Saintais* est doux , son air noble et tranquille ,
A ses discours donne un accès facile
Au fond des cœurs : adroit , insinuant ,
Toute beauté le voudrait pour amant.
*Valmise* aussi , par mainte agacerie ,
Dans les filets de sa coquetterie
Crut l'enlacer. Lui-même habilement
Tourne autour d'elle , et l'attaque , et la presse ,
Et se défend , et croit avec finesse
Saisir son cœur au piége qu'il lui tend.
De nuit , de jour , au spectacle , à l'église ,
Toujours *Saintais* était avec *Valmise*.
Tous ses rivaux désespérés , confus ,
De son bonheur , hélas ! ne doutaient plus.
Trois mois entiers nos deux amans passèrent
A se chercher , à se suivre en tous lieux ,
A ne se perdre un seul moment des yeux.

Quand, tout-à-coup, en leurs cœurs s'élevèrent
Des goûts nouveaux; tous deux se séparèrent.
L'espoir renaît chez les autres amans,
Près de *Valmise* ils volent plus ardens.
Tels des oiseaux écartés par l'orage,
Dès que le Ciel a repris sa beauté,
En se jouant, retournent au bocage,
Qu'ils chérissaient, et qu'ils avaient quitté.
On sait en vain que *Valmise* est légère,
A tous les cœurs elle n'est pas moins chère.
Elle plaisante et rit de leurs desirs;
Refuse, donne, ou reçoit des plaisirs,
Sans s'attacher à l'amant qui l'encense,
Et sans y mettre une folle importance.
Enfin un jour elle revit *Saintais*;
S'entretenant tous deux en confidence,
Et s'avouant les tours qu'ils s'étaient faits:
Vous avez cru quelque temps, dit *Valmise*,
Que de vos soins mon ame était éprise;
Que par votre art, asservie à mon tour,
Je devenais l'esclave de l'Amour;
Vous vous trompiez, j'ai gardé ma franchise.
Je n'en ai point douté, repart *Saintais*,
Pardonnez-moi, j'ose ici vous le dire.
Vous me comptiez soumis à votre empire:
Je profitais de cette douce erreur,
Pour essayer de domter votre cœur.
Ce fut en vain, je n'eus point cette gloire.
Nous nous trompions, nous ne nous aimions pas;

Mais si, sur vous, je n'eus point la victoire,
Mon sort, du reste, avait assez d'appas;
Du grand talent que vous eûtes de feindre,
Je vous rends grace, et suis loin de me plaindre.

Cet aveu franc, peut-être inattendu,
N'altéra point le beau front de *Valmise*;
Même un sourir, sur sa bouche aperçu,
Peignit la joie; et pourtant on a cru
Qu'il désignait plus d'art que de franchise.

Serait-ce donc en effet un grand bien
Que de courir d'intrigues en intrigues,
Et d'échapper aux amoureuses brigues,
Sans éprouver et sans inspirer rien?
C'est vainement qu'on craint un doux lien;
Prendre et causer un amour véritable,
S'abandonner aux feux dont on est plein,
Est, à mon sens, un sort plus desirable,
Dût-on avoir même quelque chagrin.

---

# LA FEMME

## QUI PROFITE DE SES LECTURES.

Je prise fort toute femme savante :
Je veux d'abord, qu'érudite en plaisirs,
La femme sache animer les desirs,
Et diriger leur fougue impatiente :
Je ne hais pas qu'après elle argumente
Sur l'art de plaire ou sur celui d'aimer,
Sur la physique ou la métaphysique
Du cœur humain : que prompte à s'enflammer
Pour les beaux vers, la danse, la musique,
Dans chaque genre elle sache estimer
Le vrai mérite, et qu'au bon sens fidèle,
Elle ait du goût, et sache discerner,
Dans les chansons qu'on fait pour la louer,
La plus touchante, et la plus digne d'elle.
Quoi qu'on en dise, à ce sexe fripon,
Ainsi qu'au nôtre, en mainte occasion,
Lire est utile, et savoir est fort bon.

Ainsi pensait la jeune et vive *Adelle.*
Elle lisait, et savait profiter.
Dans un gros livre, elle trouva qu'*Apelle*,
Peignant *Vénus*, voulut représenter

Tous ses attraits, et ne vit point de belle
Qui pût en tout lui servir de modèle ;
Qu'il rassembla, par des soins infinis,
Secrètement les belles du pays,
Et que prenant quelque trait de chacune,
De cent beautés son art n'en forma qu'une,
En taille, en teint, en graces, en attraits,
Bref, en tout point, si parfaite, si belle,
Que la Nature et les Dieux n'ont jamais
En aucun lieu fait une beauté telle.

Ce tour adroit frappa beaucoup *Adelle* :
Profondément elle rêve, et se dit,
Qu'il eut raison, et que ce Peintre agit
Comme homme habile, et comme homme d'esprit.
L'exemple est bon ; mais moi-même, dit-elle,
Depuis long-temps, moi qui cherche un modèle,
Qu'en tous ses points rien n'offre à mes regards,
Ne cherchons plus, et faisons comme *Apelle* :
Prenons ses traits de tous côtés épars.
Je veux, eh quoi? santé, graces, jeunesse,
Du sentiment, des soins, beaucoup d'esprit,
La force jointe à la délicatesse :
Or, qui jamais tous ces points réunit?
Aucun n'a tout : il était ridicule
De l'exiger : ce Grec me l'a prouvé,
Il m'éclaira ; j'avais trop de scrupule,
Et grace à lui, mon amant est trouvé.
Très-savamment, depuis ce jour, *Adelle*

Remarque tout; observe habilement
De ses suivans la cohorte fidèle;
De chacun d'eux discerne le talent;
Et dans eux tous, jouit de ce modèle,
Jusques alors cherché si vainement;
Elle en chérit beaucoup plus la lecture.
De son pays épuisant les Docteurs,
Il lui fallut changer de nourriture,
Et son bon goût choisit les voyageurs.
J'en fais grand cas; ces beautés étrangères
Rendront encor mon modèle plus beau.
Elle eut raison; pour ce projet nouveau,
Tous les climats furent ses tributaires :
Son goût s'accrut; un usage fréquent,
De jour en jour le rendit plus ardent.
En parcourant l'un et l'autre hémisphère,
Le monde entier n'eût pu la satisfaire.
Elle eut de tout; Poètes, Orateurs,
Physiciens, Moralistes, Sectaires;
Elle employa jusqu'aux Commentateurs :
Tout lui servit, tout, hors les Antiquaires.

# LE DANGER

## D'ÊTRE CRÉDULE.

Je vous l'ai dit, et je vous le répète;
Gardez-vous, mes amis, de rien croire aisément,
C'est, de tous les dangers, peut-être le plus grand.
En voulez-vous une preuve complète?
Écoutez seulement ce fidèle récit:

Jeune, très-bien portant, nageant dans l'opulence,
Crédule d'autant plus qu'il était mal instruit,
*Ascan*, pour régler sa dépense,
Crut à son Intendant, et son bien dépérit.
Un voisin réclama quelques droits sur sa terre,
Et voulait, sans plaider, terminer cette affaire.
*Ascan* aima bien mieux, très-certain du succès,
Croire un vieil Avocat; il perdit son procès,
Et se vit dépouiller du château de son père
Pour bannir la douleur qu'enfantait le chagrin,
Il appelle à son aide, il croit un Médecin;
Sa santé trop soignée, incessamment s'altère.
Son mal, par la frayeur, et par les soins qu'il prend,
S'augmente; et de léger, devient enfin très grand.
Chaque jour il consulte un Docteur différent.
Nul ne peut le guérir, leur art est inutile.

Il en trouve à la fin un beaucoup plus habile ;
Fier vainqueur de la mort, tout cède à ses talens.
Il vivait depuis deux mille ans.
Il sait tout. Il a vu tous les événemens,
Tous les Rois nés depuis ce temps :
Il visita *Capet* ; il guérit *Charlemagne* ;
De la Chine au Pérou souvent il voyagea ;
En Palestine il habita ;
Parcourut du Tabor la divine montagne ;
Vit changer l'onde en vin aux noces de Cana ;
Cueillit près du Jourdain un baume salutaire :
Rival du Roi des Juifs, il eut *Hérodias* ;
Amoureux de sa danse, et volant sur ses pas,
Il voulut, afin de lui plaire,
Disséquer le cerveau d'un Saint décapité :
Pour cette belle, il avait acheté
Des jardins très-connus, en olives fertiles :
Et même dans leur nouveauté,
Il avait, en brochure, eu les quatre Évangiles.
Voilà ce qu'il disait. Je vous surprendrais bien,
Si je vous le nommais. C'était ce *Saint-Germain* (1),

(1) Le comte de *Saint-Germain*, qui, à Venise, se faisait appeler le marquis de *Belmar*, et qui ailleurs eut d'autres noms, ne se disait âgé que de trois cent cinquante ans : ce qui le débarrassait de toutes les questions qu'on aurait pu lui faire sur l'antiquité, et ce qui lui donnait pourtant assez d'années pour pouvoir se croire immortel avec quelque apparence. Doué de talens très-singuliers, possédant à fond toutes les anecdotes de ce siècle et du siècle précédent, parlant avec la facilité, la présence d'esprit et la hardiesse commune aux charlatans, faisant beaucoup de dépense ; il joua, quelque temps, un

Qui séduisit naguère et la Cour et la Ville,
Et dont tous nos Seigneurs, éblouis par son style,
Vantaient les grands secrets et l'étonnant destin.
*Ascan*, dont la frayeur causait la maladie,
Frappé de ses discours, admire son génie,
Fait tout ce qu'il ordonne, et reprend sa santé.
Il se croit immortel; et ce cœur trop crédule,
Passant de la terreur à la témérité,
Aux excès les plus grands se livre sans scrupule.
Il abrège ses jours : il affirme en mourant,
Qu'aux flèches de la mort il est impénétrable,
Qu'il a, pour toujours vivre, un secret immanquable.
Il le dit, il expire; et toujours bon croyant,
A l'auteur de sa mort fait un riche présent.

Que de maux, mes amis, pour trop aimer à croire!
Fuyez tout Charlatan, redoutez tout flatteur.
Combattez, comme moi, le fourbe et l'imposteur,

---

rôle à la cour de France, où il étonnait les esprits plus qu'il ne les abusait.

Ce n'est pas lui, c'est un autre charlatan beaucoup moins habile, et qui fut beaucoup moins en vogue, qui, parlant à M. *Poissonnier* sans le connaître, et sans se douter qu'il était examiné par un médecin et un chimiste, voulut lui persuader qu'il avait trouvé un élixir qui le rendait immortel, qu'il en faisait l'épreuve depuis plus de deux mille ans, et il ajouta qu'*il avait assisté aux noces de Cana, et qu'il avait eu les quatre Evangiles en brochure*. L'auteur de cette observation a entendu conter cette histoire à M. *Poissonnier* lui-même : ce mot lui parut plaisant, et il a cru pouvoir, dans un conte, l'attribuer au charlatan le plus habile.

Et profitez de cette histoire.
Si quelque beauté cependant
Vous dit qu'elle vous aime, et qu'elle met sa gloire
A vous prendre pour son amant :
Vous trompât-elle un peu, croyez aveuglément.
Pour moi, si quelque belle un jour m'en dit autant,
Eussé-je cent hivers, je promets de la croire,
J'en fais le vœu sacré ; c'est le seul Charlatan
A qui j'accorde la victoire.

---

## LA FEMME SÉVÈRE.

Vous demandez un conte, écoutez une histoire,
Un fait dont j'ai connu le principal acteur;
Homme aimant à narrer, et pourtant point menteur.
Je le consacre à votre gloire,
Prudes, dont la sévérité
Des Conteurs, en tout temps, détesta la gaîté.
Vous traitez nos écrits d'attentat exécrable ;
Je pardonne aux rigueurs de la pudicité :
Pour condamner nos vers, on n'est pas moins aimable.

A la Campagne, un soir, dans un souper brillant,
Après qu'on eut parlé, d'une façon légère,
De Dieu, du Roi, des Saints, de la paix, de la guerre,
De *Jannot* et du Parlement,
On traita de l'Amour ; on exhalta ses flammes,

On cita vingt maris abusés par leurs femmes.
On avait déja fait plus d'un conte plaisant,
Lorsqu'élevant la voix, la jeune Mélisène,
Que depuis peu l'hymen avait mise en sa chaîne,
Et de qui mille amans convoitaient les attraits,
Rompit cet entretien, soutint d'un ton sévère,
Que de pareils discours ne devraient jamais plaire,
Et qu'ils ne peuvent satisfaire
Que des cœurs corrompus et des esprits mal faits;
Que l'adultère était le plus grand des forfaits;
Qu'on devrait le punir d'un supplice exemplaire.
D'abord on s'étonna de cette humeur austère;
On voulut plaisanter, mais rien ne l'arrêta.
Il fallut la laisser exhaler sa colère.
On se tut, et bientôt de table on se leva,
On fut dans le jardin : un jeune militaire,
Par hasard en passant, près d'elle se trouva;
Il lui donna la main; puis il lui dit : Madame,
Dans un âge si tendre, avec des yeux si doux,
Vous êtes si sévère? — Eh quoi donc! pensez-vous,
Repart-elle en riant, que dans le fond de l'ame,
Je pense rien, Monsieur, de tout ce que j'ai dit?
— Sans doute je l'ai cru, vous m'avez interdit.
— Vous êtes bien bon homme! — Eh quoi! cet étalage
De pudeur, de fierté, de morale sauvage,
Et vous ne croiriez pas... — Non vraiment, mon époux
Était là, m'écoutait; ce langage sévère
Plaît fort à son esprit. Plus il me croit austère,
Plus il se fie en moi, moins son cœur est jaloux.

Et vous conviendrez bien que je dois lui complaire.
Quoi ! Madame, réellement ?
— Oui, sans doute, Monsieur. — Ah ! vous êtes charmante.
Cette diversité vous rend bien plus piquante.
J'étais fou, j'en conviens, et je veux à l'instant
Réparer tout le tort qu'en vous croyant sincère
Mon esprit trop aveugle était prêt à vous faire.
Au fond d'un bosquet sombre il l'entraîne à ces mots.
Douce, libre, enjouée, et très-vive en propos,
Mélisène en ses bras expie avec délices
Tout le mal qu'elle a dit des amoureux caprices.
Quand elle eut réparé toutes ses injustices,
Rajustant sa coiffure, et voilant ses appas,
Au sortir du bosquet elle arrête ses pas ;
Et doucement encor de plaisir palpitante,
Elle lui dit, de vous je suis contente,
Je le suis, et même je croi,
Sans vouloir me flatter, que vous l'êtes de moi.
Mais il serait décent que je fusse informée
Comme on nomme un Héros qui m'a si bien..... aimée ?
— Ce sentiment me plaît, et vous avez raison,
Mais pour plus de décence en cette occasion,
Mon ami, que je vois, va vous dire mon nom.
Aussitôt il l'appelle, il lui dit sans mystère
Que cette belle si sévère,
Qui, contre le plaisir, fit un si beau sermon,
Des femmes cependant est la plus débonnaire.
Docte dans tous les jeux qu'on pratique à Cythère,
Il faut, ajouta-t-il, que tu lui fasses faire

De ses propos encore une expiation.
Je te la livre. — Ah ciel ! c'est une trahison,
Je ne puis pardonner votre indiscrétion.
Laissez-moi. — Mon ami, Madame, est équitable,
Dit le nouveau venu déja la saisissant.
Et vous expîrez à l'instant
La trop grande rigueur dont vous futes coupable.
Il ne lui fait point grâce ; elle en rit et se rend,
Mais avec tant d'emportement,
Qu'il vit bien que son cœur n'était point né farouche,
Et qu'il était fort innocent
Des indignes propos qu'avait tenus sa bouche.
Mélisène s'applaudissant,
S'écriait : ai-je tort d'avoir dit tant d'injures
Aux femmes que séduit un tendre sentiment?
Et si j'avais été d'un goût plus tolérant,
Aurais-je, dans un soir, eu ces deux aventures ?
Oubliez les plaisirs qu'ici nous avons pris.
Adieu : soyez discrets ; je vais avec prudence
Rejoindre mon époux, lui vanter ma constance,
Et contre les amours jeter de nouveaux cris.

---

## LA COMTESSE DE TRIMALCIE.

La Comtesse de *Trimalcie*,
Qui de tout se faisait un jeu ;
La Comtesse vive et jolie,
Ayant tâté de tout un peu,
Un matin ne sachant que faire,
Et, par hasard, se réveillant
Un peu plutôt qu'à l'ordinaire,
Dans son lit cent fois se tournant,
S'agitant et ne rencontrant
Ni son époux, ni son amant,
Et voulant pourtant satisfaire
Le caprice de ce moment,
Sonne, et tout à la fois appelle.
Vîte, au Couvent de nos voisins,
Volez, et m'amenez, dit-elle,
Le plus barbu des Capucins.
On part : *Lise* accourt et s'empresse ;
« Eh ! bon Dieu ! quel mal avez-vous ?
» Que sent Madame la Comtesse ?
» Faut-il avertir votre époux ?
— Non, non, de l'effroi qui te presse,
Ma chère enfant, calme l'excès ;
Ne crains rien ; si je me confesse,
Je ne prétends pas mourir. Mais

Les Confesseurs sont fort discrets ;
Une femme avec assurance
Peut leur confier ses secrets.
Or, des doux péchés que j'ai faits,
J'aime fort la réminiscence,
Et de temps en temps je me plais
A les narrer sans réticence.
Elle dit : on entre, et soudain,
On annonce Père *Membrin*.
Plus que le *Faune* ou le *Sylvain*,
Il a la poitrine velue ;
Front rasé, sourcil noir, œil creux,
Sa bouche ardente et bien fendue,
Brille sous les plis tortueux
D'une barbe large et touffue :
L'air robuste, l'aspect hideux,
Jarret tendu, bras musculeux,
Son large nez le feu respire :
Sans son froc épais et poudreux,
On l'aurait pris pour un Satyre.
La Comtesse se met à rire ;
Le fait asseoir près de son lit,
Lui parle avec plaisanterie ;
Et, pour montrer son industrie,
Lui conte les tours qu'elle fit ;
Lui dit chaque friponnerie
Qu'en amour elle se permit :
Comment une certaine nuit,
Entre son époux et sa mère,

Dans ses jardins elle jouit
D'un Prélat et d'un Militaire :
De quel art elle se servit,
Pour qu'un galant fût auprès d'elle
Par son époux même introduit:
Comment un soir dans sa ruelle,
Sans jalousie et sans querelle,
Trois amans elle satisfit,
Et n'en parut pas moins fidelle
A chacun, malgré ce conflit:
Comment ensuite elle s'offrit,
Pour fille naïve et pucelle,
A fin connaisseur qui, pour telle,
Malgré tout son savoir la prit :
Comment, par pure espiéglerie,
Un certain soir elle ravit
L'Amant qu'attendait son amie,
Puis le lendemain lui rendit.
En contant ses tours elle en rit,
Lorgne le Moine et lui sourit ;
Et, pour dompter l'animal pie,
Lui laisse entrevoir ses appas :
Puis lui fait mainte agacerie,
Puis enfin l'admet sous ses draps.
Elle en fut assez bien servie.
Le Moine admire, il se récrie,
Et par le cordon qui le ceint,
Par la Vierge, et par chaque Saint,
Il lui jure que de sa vie,

Il n'eut plaisir aussi divin.
Du masque de l'hypocrisie,
Cachant les feux dont il est plein,
En s'en allant il édifie
Tous ceux qu'il trouve en son chemin :
Puis revient dès le lendemain.
Il revient ; mais quoi ! c'est en vain
Qu'il la presse, qu'il la supplie ;
Elle lui ferme ses beaux bras,
Et lui dit avec ironie :
Considérez-vous, je vous prie,
Et convenez qu'en certain cas,
On peut en faire la folie,
Mais, mon père, on n'y revient pas.

---

## LES CANONS.

Canon de table bien chanté,
A tout convive a droit de plaire ;
Un autre est plus accrédité :
Je le sais, mais je veux m'en taire ;
Car de plus d'une vérité
On doit, dit-on, faire mystère.
Le canon au barreau cité,
Mes chers amis, ne me plaît guère ;
J'abhorre celui de la guerre.
Au fond des enfers inventé,

C'est lui qui dépeuple la terre ;
Qui détruit toute liberté.
Que des tyrans il soit vanté,
Et qu'il les tue ; il doit leur plaire
Par le mal qu'il fait ou peut faire
A l'humaine société.

Pour moi, d'humeur plus débonnaire,
A tous ces Canons je préfère
Celui de qui l'explosion
Me lance, sans commotion,
L'eau balsamique d'un clystère.
Lui seul a quelqu'utilité ;
Lui seul m'apporte, dès qu'il entre,
L'heureuse et saine liberté,
J'entends la liberté du ventre.
Elle est de toute antiquité,
A tous les mortels elle est chère ;
Inhérente à l'humanité,
Des libertés c'est la première.

Elle est même la seule, hélas !
Que les Grands et les Potentats,
l'Anarchiste et le Sans-Culotte,
L'Enragé, ne contestent pas
Au véritable Patriote.

Jouissons en tous, et sachons
Vivre entre nous à l'amiable,
Afin de renvoyer au diable

Toute autre espèce de Canons.
A propos de Canons, la jeune *Célinesse*
Entendait tous les jours le Canon de la Messe.
Son époux était chef d'un corps de canonniers;
Et, tandis qu'il allait, exerçant ses guerriers,
Effrayer les échos, ébranler les vitrages,
Et faire d'alentour frémir tous les rivages,
Elle employait sans bruit, pour rafraîchir son teint,
La douce explosion d'un long Canon d'étain.
*Marthon*, sa jeune chambrière,
De cette batterie était la canonnière;
Sur le lit sa dame plaçait,
Et disposait avec adresse
Les draps et le coussin, et tout ce qu'il fallait
Pour arriver au but qu'elle se proposait.
Puis par fois badinant, disait à sa maîtresse,
Qu'elle tirait au blanc, et que nul artilleur
N'en avait un plus beau, plus fait par sa blancheur
Pour y mirer avec justesse
Et tirer un beau coup. Un peu de vanité
De l'adroite *Marthon* faisait à *Célinesse*
Excuser la folle gaîté;
L'éloge a toujours droit de plaire,
Encore que l'on soit ou dévote ou sévère.

*Marthon* la louait donc. *Marthon* un beau matin,
Entre tout en riant, son Canon à la main;
Place avec plus de soin, d'apprêts et d'avantage
La dame au bord du lit, et selon son usage,

Découvre ce beau blanc et l'expose tout nu,
(Comme en certain tableau des amateurs connu,)
Non à ses seuls regards, mais à l'œil tout en flamme
D'un beau jeune homme épris d'un amour véhément.
Puis tout-à-coup elle dit à la dame :
Attendez, ne bougez, je reviens à l'instant.
Elle part, à sa place elle laisse l'amant.
Il voit, il contemple, il admire,
Et veut subitement s'emparer sans rien dire
Du détroit de Paphos. — Tu te trompes, *Marthon* ;
Que fais-tu ? dit la dame ; où mets-tu ton Canon ?
Mais elle parle en vain, toujours on s'insinue.
Elle s'effraie alors, et de crainte éperdue,
Se retourne, s'écrie, et se voit toute nue,
Pressée entre les bras d'un jeune homme charmant,
L'œil en feu, l'air vainqueur, à ses yeux présentant
Un Canon d'un calibre énorme,
Non de bronze ou d'étain ; plus superbe en sa forme,
Il avoit du corail l'éclat et la roideur.
— Quoi! c'est vous.. finissez.. Quoi ! *Marthon* m'a trahie !
— Non, *Marthon* est fidelle et vous a bien servie.
— Oh ! je la chasserai. — Cédez à mon ardeur.
— Finissez... Mon époux, s'il allait vous surprendre.
— A son poste attaché, je l'ai vu près d'ici.
On chargeoit ses Canons, ainsi
Près de nous il ne peut se rendre.
— Il remplit son devoir, je dois faire le mien.

*Célinesse* en parlant se défendait très-bien.

Le jeune homme étonné ne gagnait presque rien,
La victoire était indécise ;
Le Canon débusqué, mais non pas démonté,
Ne pouvait être bien pointé ;
Quand au plus fort de cette crise,
Et lorsque le combat semblait le plus douteux,
On entendit soudain le tintamare affreux
D'une décharge générale
De l'artillerie infernale
Que commandait l'époux. La maison en trembla.
*Célinesse* qui s'en troubla,
Sans force sur son lit est jetée en arrière,
Entraîne le jeune homme, et dans ses bras le serre,
Tant l'excès de sa peur égare sa raison.
Le lit, tremblant encor de la commotion,
Eprouve un nouveau branle à cette double charge.
Le jeune homme aux cheveux saisit l'occasion.
Son Canon de corail fait aussi sa décharge.
*Célinesse* en reçoit toute l'explosion,
Sous le coup demeure pamée,
Quoiqu'elle soit pourtant assez accoutumée
A tous les effets du Canon.
Mais revenue enfin de tant d'émotion,
Elle dit au vainqueur que sans la vive alarme
Qu'elle avoit ressentie, et sans le grand vacarme
Qu'avait fait son mari, par l'effet trop fatal
De ces maudits Canons qui ne font que du mal,
Le sien très-vainement en brèche l'eût battue ;
Que la place à son feu ne se fût point rendue.

Cette noble fierté, cette obstination
Fut d'un second combat, et même d'un troisième
Tout aussitôt l'occasion.
On fit trève après le cinquième;
Mais la paix pour se faire eut besoin d'un septième,
Tant la dame tenait sous le feu du Canon.

Elle ne chassa point *Marthon*
Qu'elle gronda pourtant, pas trop fort, mais en sorte
Que *Marthon*, tous les jours, dès que le Canonnier
Allait, de son tapage, étourdir le quartier,
Au jeune homme entr'ouvrait la porte.
Le jeune homme aussitôt prenait la place en flanc;
Puis la battait en brêche, ou bien tirait au blanc.
C'était des deux côtés un feu vif et terrible,
Roulant, croisé, bien soutenu,
Bien attaqué, bien défendu.
Et des éclats d'un rire inextinguible,
Quand quelque salve ils entendaient.
Au mari coup pour coup soudain ils la rendaient.
Ah! mon cher mari, tire, tire,
S'écriait *Célinesse* en redoublant de rire,
En serrant son amant que ses beaux bras pressaient.
Que ces Canons font bien! que j'aime à les entendre!
Oui, quoique femme d'un guerrier,
J'avais, jusqu'à ce jour, été loin de m'attendre
Au plaisir que peut faire un mari Canonnier.

---

# ÉPILOGUE

Je ne me pique point d'être couru des belles.
Je les aimai beaucoup, je fus heureux par elles.
Plus d'une, j'en conviens, m'a joué, m'a quitté,
Ou m'a fait, en riant, cent malices cruelles;
Je ne sais même pas, malgré ma vanité,
Si j'en ai trouvé de fidelles.
Mais du moins j'éprouvai des tours assez plaisans,
Des traits dignes d'orner le plus fou des romans,
Des aventures incroyables.
Hélas! nos douces mœurs ressemblent à des fables.
Oh! que d'époux auraient été surpris,
Si j'avais désigné sous leurs noms véritables,
La coquette *Florise* et la prudente *Alix*,
Et la savante *Lycoris*,
*Dorville* toujours faible et valétudinaire,
Et celle qui jamais ne quittait sa bergère.

Ne dites donc point, mes amis,
Que j'inventai tous ces récits.
Dans un livre, il est vrai, je ne les ai point pris;
Mais aux toilettes de nos belles,
Dans les festins, dans les ruelles,
J'observai tous ces faits, et je les ai transcrits.

# ÉPITRE

## A M. DIDEROT (1).

Missionnaire ardent et sage
Que nous députa la raison,
Apôtre dont le fier courage
Sema le vrai, prêcha le bon,
Et convertit plus d'un sauvage;
Mon cœur toujours vous admira.
Je vous apporte mon hommage,
Mais je ne sais s'il vous plaira.
Hermite des bords de la Seine,
Et Pélerin de l'Opéra,
Je me donnai bien de la peine,
Pour défricher ce terrain-là.
Le malin qui rode sans cesse
Souvent mes brebis égara.
J'ai vu plus d'une pécheresse
Refuser de se convertir,

(1) Plusieurs des contes de ces trois derniers livres sur les mœurs de l'ancien régime, ayant été imprimés il y a long-temps, et publiés sous le nom du frère Paul, hermite de Paris, furent envoyés à M. *Diderot* avec cette épître manuscrite, et à M. d'*Alembert* avec l'épître suivante.

Et s'échapper à mon adresse,
Quand je croyais la mieux tenir.
Le galant, le moine, le sage,
Veulent tous conquérir des cœurs.
Différens d'habits et de mœurs,
D'esprit, de goûts et de langage,
Fiez-leur de jeunes appas,
Et vous verrez s'ils n'en font pas
A peu près tous trois même usage.
Voilà pourquoi tous ces savans,
Scrutateurs des vieux monumens
De Memphis, d'Athène ou de Rome,
Soutiennent hardiment que l'homme
Est tel qu'il fut dans tous les temps.
Il s'en faut bien que je les blâme,
Et que je combatte leur voix :
Mais penseriez-vous que la femme
Soit ce qu'elle était autrefois ?
Ce n'est pas un petit ouvrage
Que traiter cette question.
Qu'elle le soit encore ou non,
Au cœur sévère, au cœur volage
Je donne l'absolution.
Heureux pourtant si mon ouvrage
En induit en tentation,
Et fait fleurir mon hermitage.

Adieu, fils de la vérité,
Grand homme, véritable sage,

Orateur de l'humanité :
Vengez ses droits que l'on outrage ;
Dissipez nos vieilles erreurs ;
Rendez-nous, s'il se peut, meilleurs,
Et pardonnez mon badinage.

---

# ÉPITRE

## A M. D'ALEMBERT.

Quoique savant, vous n'êtes pas
De ces ennemis du Parnasse
Qui, des pointes de leur compas,
Déchirent les feuillets d'*Horace*.
Vous chérissez la vérité,
Vous aimez qu'on vous l'offre nue.
Mais, quand d'une main ingénue,
Les Grâces l'ont un peu vêtue,
Cette piquante déité
Chez vous n'est pas moins bien reçue.
Pour mieux nous inculquer ses lois,
*Minerve* a, dit-on, quelquefois
Saisi le masque de *Thalie*,
Le chalumeau du Dieu des bois,
Et les grelots de la Folie.
Ainsi, ma muse à vos regards
Craindra peu d'offrir sa morale.

Dans sa marche elle est inégale.
Jupe courte, cheveux épars,
Négligeant trop toute parure,
Elle croit que les plus beaux arts
Sont les enfans de la nature.

Vous ne verrez point sous sa main
Frémir les cordes d'une lyre.
La liberté seule l'inspire :
Le galoubet, le tambourin,
Suffisent à l'heureux délire
Dont aujourd'hui son cœur est plein.
Elle ne veut pas qu'on l'admire :
Humble dans sa simplicité,
Qu'on l'aime, qu'on puisse la lire,
Qu'elle cause un peu de gaîté,
C'est l'éloge qu'elle desire.

---

## ÉPITRE A ***.

De tous les temps, non de nos jours,
Non de Paris, mais de la terre,
J'ai, d'une plume un peu légère,
Tracé les mœurs et les amours.

Les romans de Chevalerie,
Les propos de la bergerie

Qu'*Urfé* bâtit près du Lignon,
Et les longs discours de *Clélie*
Me prouvent qu'on changea de ton;
Mais le cœur beaucoup moins varie.
En parlant de galanterie,
En faisant protestation
D'aimer tout le temps de sa vie,
On jouissait et de *Ninon*,
Et de cent beautés dont le nom,
Les charmes, la coquetterie,
Ont acquis bien moins de renom.
De l'homme, observateur sévère,
Quitte ton siècle et ton pays.
Il change de mode et d'habits,
Mais il garde son caractère.
La femme n'est pas plus légère
Qu'elle n'était au temps jadis.

Contre nos jours pourquoi ces cris?
Quelque femme est-elle jalouse
Des prémices d'un jouvenceau?
De *Putiphar* ainsi l'épouse
De *Joseph* ôta le manteau.
A nos dames rends donc justice,
Approuve ou blâme ce caprice,
Mais conviens qu'il n'est pas nouveau.
Autre théâtre, mêmes scènes.
J'ouvre *Ovide*, il nous a transmis
Les tours piquans que les Romaines;

De son temps jouaient aux maris.
Fastueuse, brillante, aimable,
La Cour d'*Auguste* était semblable
A l'heureuse Cour de *Louis*.
On est trop enclin à médire.
*Sénèque*, *Epictète*, *Rousseau*,
De leur siècle ont fait la satyre,
J'en aurais voulu le tableau.

Tout mortel, sans doute, est en proie
Au feu de l'amoureux desir;
Tout homme est amant du plaisir.
Fière de l'art qu'elle déploie,
*Chloé* sur un coussin de soie
Cède à l'Amour négligemment;
Moins parée et non pas moins belle,
Dans un réduit moins éclatant,
L'adroite *Marthon* non loin d'elle,
Franche, folâtre, naturelle,
Sent et jouit plus vivement;
Et dans le parc, sur la fougère,
*Colin* de son bras vigoureux
Presse une humble et simple bergère
Qu'un tendre instinct livre à ses vœux.
Le rossignol dans ce bocage,
L'aigle sur la cime des monts,
La génisse au fond des vallons,
L'aquatique oiseau du rivage,
Tout s'abandonne à ses amours;

Tout aime, tout cède, tout change;
Et je ne connais rien d'étrange
Que d'enjoindre d'aimer toujours.
Ces ruses, ces friponneries,
Ce fol amas de tromperies
Qu'on nous vient souvent reprocher,
Est un jeu que par-tout on joue.
L'homme grave veut s'en cacher,
Le fou s'en vante, et je l'en loue.
Soit qu'on le nie ou qu'on l'avoue,
Qui perd ne doit pas se fâcher.
Ce n'est point une perfidie.
Mais on le croit, mais ce joueur
S'arme, et prétend, dans sa furie,
Poignarder l'objet séducteur
Qui lui fit perdre la partie.
Volez, dissipez son erreur,
De ses mains arrachez les armes;
Qu'il respecte aujourd'hui les charmes
Qui causaient hier son bonheur.
Qu'il sache que dans tous les âges,
Presque tout amant fut trompeur;
Que les femmes furent volages;
Que les jaloux sont en horreur.
Voilà ce qui me fit auteur.
L'exemple instruit, le badinage
Des chagrins amortit l'aigreur.
Heureux cent fois si mon ouvrage
En secret consolait un cœur,

Le dirigeait pendant l'orage,
Et le préservait de l'écueil
Où, poussé du vent de l'orgueil,
Tant de mortels ont fait naufrage !
Moi-même un jour je fus jaloux.
D'une beauté je me crus maître :
Je fus trompé, je devais l'être,
Mais j'en eus un trop long courroux.

*Lycurgue* sage entre les sages,
Lui qui de Sparte sut changer
Les lois, les mœurs et les usages,
Ne put le sexe corriger.
Pour l'empêcher d'être rebelle,
Ce grand homme fit sa loi telle,
Que toute femme à son époux
Fut légalement infidelle,
Et pouvoit s'en vanter à tous.
N'est-ce pas la loi naturelle ?
Là nul mari ne fut jaloux,
Et nulle femme ensevelie
Sous la grille, sous les verroux,
Ou les cadenas d'Italie.
Nos mœurs, de ces antiques mœurs,
Doivent se rapprocher peut-être.
Pour leur donner plus de douceurs,
Vous serez un excellent maître.
Marchez de succès en succès,
*Chaulieu*, *La Fontaine*, *Molière*,

Et l'immortel chantre d'*Agnès*
Vous guideront dans la carrière.

---

# RÉPONSE

## PROMPTE ET FACILE

## EN RIMES DIFFICILES,

### A M. M***,

*Qui avait reproché à l'auteur d'avoir négligé la rime dans des contes.*

Rimer richement est facile,
C'est un don qu'on peut obtenir,
Et l'esprit le plus indocile
Y peut aisément parvenir.
La rime n'est jamais rebelle ;
A la toilette d'une belle,
Ce pompon ne doit pas manquer.
Qu'elle l'aime, qu'elle s'en pare,
Il peut la faire remarquer ;
Mais sans lui, prompte à nous piquer,
Je veux du cœur qu'elle s'empare.
L'art fatigue, et tout ornement,
Disait le Goût à *La Fontaine*,

S'il est léger, plaît doublement,
Cette règle est toujours certaine.
Rime donc, mais non richement.
Ne va pas, d'une ame insensée,
Pour un si frivole clinquant,
Gâter l'image ou la pensée ;
C'est un préjugé trop choquant.
Dans Mithridate un jour *Racine*
Fit rimer *fier* avec *foyer* ;
*Voltaire* depuis imagine
D'associer *air* et *léger* :
Leur vers en est-il moins sublime ?
Un défaut souvent réussit ;
Il vaut mieux qu'un dur coup de lime
Qui polit moins qu'il n'amincit.
Faute d'intérêt dans une ode,
Je veux que des sons redoublés,
Avec bruit frappent sans méthode
L'oreille et les esprits troublés.
Dans un conte où tu peins les Grâces,
Cheveux épars, attraits tous nus,
Entraînant l'Amour sur leurs traces,
Et trompant le fils de Vénus ;
Cache ton art et ton étude,
Négligence est exactitude :
Avec moi, qui n'en convient pas ?
Dominé d'humeur libertine,
La nuit marchant à petits pas,
Quand tu vas lever la courtine

Sous qui reposent les appas
De la beauté douce et mutine,
Qui te ravit et te lutine;
A-t-elle pris, pour t'enflammer,
Ses diamans et son aigrette?
Te sentirais-tu ranimer
Par cette parure indiscrette?
Qu'un ruban tienne ses cheveux;
Qu'un voile de lin soit l'obstacle
Qui combatte un moment mes vœux;
Je trouve encor dans ce spectacle,
Beaucoup plus d'art que je n'en veux.
L'amour, la vérité, les grâces,
Pour parure ont leur nudité;
Et le bon goût qui suit leurs traces,
Fuit tout ornement affecté.
Soyons simples, et si la rime
Quelquefois bronche au bout du vers,
Si le reste n'est de travers,
Le muses n'en font pas un crime.
Blâme-moi; mais, pour ces vers-ci,
Juge qu'en ce genre d'escrime,
Quand j'ai voulu, j'ai réussi.

---

# LIVRE SIXIÈME.

## CONTES DANS LES MŒURS ÉTRANGÈRES.

### L'ALTESSE DE GERMANIE.

Un prince aparenté d'assez grands potentats,
Une altesse de Germanie
Eut la guerre, et choisit pour guider ses soldats
Le plus noble seigneur qui fut dans ses États.
Il datait de neuf cent sa généalogie.
De ce long cours d'aïeux, fier d'être descendu,
Mais n'ayant rien appris, ce seigneur fut battu :
La moitié du pays fut soudain enlevée,
Et l'altesse à la paix en demeura privée.
Cette altesse bientôt après,

Crut que, pour consoler son peuple et sa famille,
Elle devait choisir un époux à sa fille,
Belle, jeune et déja l'objet des vœux discrets
De vingt nobles amans charmés de ses attraits.
Le père, sans chercher leurs sentimens secrets,
  Sans s'informer des ardeurs les plus vives,
Des inclinations, du rapport des humeurs,
    Des goûts, des passions, des mœurs,
Fit consulter par-tout les plus vieilles archives.
Il exclut ces rivaux épris des mêmes feux;
Il en prit un plus noble, encor qu'il fût goutteux,
Passablement brutal, et même un peu trop vieux,
Sans bien; mais il comptait trois quartiers de noblesse
De plus que n'en pouvait supputer son altesse.
Il datait de sept cent. *Vitickin*, disait-on,
Était le premier chef de sa noble maison.
On lui donna la main de la jeune princesse.
L'époux but largement au festin nuptial,
    Et la nuit il s'acquitta mal
De ce devoir charmant qu'on nomme conjugal.
Il affecta bientôt de négliger sa femme,
    Qui, pour un homme tel que lui,
N'était pas, disait-il, une assez grande dame.
A d'autres devant elle il prodiguait sa flamme;
Il dédaignait sa plainte, il accrut son ennui.
Le chagrin dévorant assaillit son beau-père.
La fièvre le saisit, la mort le menaça;
    Un cardinal le confessa;
Un chapitre tout noble était tout prêt déja

A le mettre au cercueil, à le porter en terre :
Quand, pour guérir enfin, lui-même il s'adressa
Au docteur le plus grand, non pas par la naissance,
Non pas par le concours d'une foule d'aïeux,
Mais par sa profonde science,
Par une longue expérience,
Par vingt succès divers également heureux.
Il suivit ses conseils, et revint à la vie.
A peine sa santé lui paraît rétablie,
Qu'à son libérateur il ouvre son trésor,
Il veut le décorer de cordons, de clefs d'or ;
Il prétend que son fils et sa race anoblie. . . .
Gardez, dit le savant, votre or et vos honneurs,
De mon fils jeune encore ils corrompraient les mœurs.
Tout enfant riche et noble est bientôt incurable ;
L'orgueil le rend bouffi, la paresse l'accable ;
Il n'écoute plus rien que la voix des flatteurs.
Je veux que pour mon fils les honneurs de son père
Soient un véhicule puissant
Qui le pousse dans la carrière,
Et non un bien héréditaire
Qui, sans peine arrivé, n'exige aucun talent,
Et dont la certitude et l'effet nécessaire
Le rende inattentif, orgueilleux, indolent,
Incapable en tout de bien faire.
Et vous, si vous croyez que mes faibles secours
Aux horreurs de la tombe ont arraché vos jours ;
Si vous m'en témoignez quelque reconnaissance,
N'oubliez pas qu'aux champs j'ai reçu la naissance ;

Malade ou bien portant, ressouvenez-vous bien
Que le talent fait tout, qu'un grand nom ne fait rien,
Que la vanité perd; qu'en un jour difficile
Pour siéger au conseil, pour agir au combat,
Pour régler la finance et pour régir l'État,
Le plus noble souvent est le plus inutile.
Pesez tout, vous verrez, en dernier résultat,
Que le salut public dépend du plus habile.

---

## LE PARTISAN.

Fameux pour avoir mis vingt villages en flammes,
Brûlé trente couvens, égorgé les maris,
Violé devant eux leurs filles et leurs femmes,
    Et saccagé plus d'un pays;
*Fourstubourg*, de Pandours conducteur très-habile,
S'empare un beau matin d'une petite ville,
L'abandonne au pillage; et quand il eut tout pris,
Rassemblant les bourgeois échappés au carnage,
Il fait d'abord de poudre apporter vingt barrils.
Tête et sang, par l'Enfer qui sera mon partage,
A l'instant, leur dit-il, je vous hacherai tous,
Si vous ne me jurez d'être un peuple fidèle
Au très-gracieux Roi qui m'envoya vers vous.
Jure donc, ou je vais te brûler la cervelle,
Dit-il au Bourguemestre; et déja le mirant. . .
Celui-ci lui repart: Oui, je prête serment

À ton prince, à toi-même, à ta troupe enragée;
Au plus fort de tout temps ma foi fut engagée.
Mais, par Dieu, ne sois pas battu.
Si tu l'es, tu peux bien comprendre
Que ce serment prêté m'est aussitôt rendu,
Et que si tu te laisses prendre,
Sans délai tu seras pendu.
Fort bien, dit *Fourstubourg*, tu montres du courage,
Tu me plais; j'ai toujours aimé les gens hardis.
Tant que je serai maître en ces lieux, obéis;
Je ne prétends pas davantage.

---

# L'EMPEREUR
## ET LE LETTRÉ.

Mes amis, à la Chine un tribunal d'histoire
Tient note chaque jour des faits de l'empereur:
A le suivre attaché, son œil observateur,
Constate de ce prince ou la honte ou la gloire,
Et rend, dès qu'il est mort, l'une ou l'autre notoire.
Or c'est une leçon faite à son successeur.

Maître de cet empire, et non pas de son cœur;
Jeune, croyant pouvoir tout oser et tout faire,
Aveuglé par ses courtisans,
*Tu-Kien-Long* possédait ce fougueux caractère

Qui mène à l'héroïsme ou qui fait les tyrans.
Un jour loin de son monde à la chasse, il s'égare,
Près d'un toit mal fermé, sous un champêtre habit,
Il aperçoit briller la beauté la plus rare :
De ses yeux à son cœur passe un trouble subit.
Il rejoint ses guerriers, il appelle un Tartare :
Prends ta horde, suis-moi ; je veux que sur-le-champ,
A l'angle de ce bois, sous cette humble chaumière,
On enlève une femme, une simple fermière ;
Tu la reconnaîtras à sa taille légère,
A son œil long et noir, à son maintien charmant ;
Vole, et qu'en mon sérail on l'enferme à l'instant.
Il parle, on obéit : la barbare cohorte
Arrive avec son chef, prompte à remplir ses lois.
Elle ne frappe point ; elle enfonce la porte.
On pille la cabane, on brise ses parois ;
On renverse l'époux, on enlève la femme.
Un vieil esclave accourt pour défendre sa dame,
Contre les murs mal joints, on vous l'attache en croix,
Puis on met en riant ce toit de chaume en flamme.
L'empereur qui de l'œil suit tous ces mouvemens,
Est tout étonné que ses gens
Fassent de tels forfaits et soient aussi sauvages.
Il n'a point ordonné ces indignes ravages,
Il les aurait même punis,
Si, de son ordre injuste, ils n'étaient pas les fruits.
Au milieu du tumulte et de ces vils gens d'armes,
L'empereur que l'amour guidait,
Aperçoit un vieillard qui sans trouble écrivait,

Il le remarque à peine : il part, non sans alarmes,
Pour la beauté qu'on enlevait.
Il suit les ravisseurs, il les suit, il arrive.
Soudain de tous ses courtisans
La cohorte flatteuse, inquiète, craintive,
Vole au-devant de lui, d'autant plus attentive,
Qu'il paraissait marcher sur les pas des tyrans.
Du dos de son coursier brusquement il s'élance.
On l'entoure, on se tait : au palais il s'avance.
Tout à coup ce même vieillard
Qu'il a vu dans les champs, vient frapper son régard;
Assis sur les degrés il écrivait encore.
Étonné de le retrouver,
Étouffant le courroux dont l'ardeur le dévore,
Qu'écris-tu, lui dit-il? — Ce qui vient d'arriver.
— Quoi! la perte d'une cabane.
— Oui; ce rapt d'une paysanne.
— Garde-t-en bien, cruel, ton maître le défend.
— La loi, vous le savez, m'ordonne de tout dire.
— Sur cet événement, si ta plume ose écrire,
La mort de ton orgueil sera le châtiment.
— De votre volonté mes jours peuvent dépendre :
Mais au récit d'un rapt que vous célez en vain,
Un autre ajoutera que vous m'avez fait pendre,
Et que le ravisseur fut bientôt assassin.
L'empereur à ces mots tirant son cimeterre,
Sur le front blanchissant, le lève avec colère.
Le stoïque vieillard de ses yeux le fixant,
Le glaive, sans frapper, s'abaisse lentement.

Dans ce moment terrible un homme fend la presse,
Sanglant, blessé, meurtri, pâle, glacé d'horreur,
A peine modérant la fureur qui l'oppresse;
Il se jette à genoux aux pieds de l'empereur.

Vengez-moi, lui dit-il, ô mon roi! des barbares,
Des brigands, je les nomme, et ce sont vos Tartares.
Ces soldats soudoyés pour défendre nos jours,
Ont des miens cependant voulu trancher le cours.
Ils m'ont laissé mourant dans ma cabane en flamme;
Ils ont pillé mes biens; ils ont ravi ma femme.
Vous êtes empereur pour nous protéger tous:
Vous ne souffrirez point une si lâche offense.
En reprenant mes sens, je suis venu vers vous.
O roi! je vous demande et justice et vengeance.
Il s'arrête, et chacun pâlit en l'écoutant.
L'empereur veut en vain déguiser son tourment.
Sa cour autour de lui garde un morne silence;
Tous les yeux se fixaient sur son front rougissant.
Il eût voulu s'enfuir ou chasser sa victime.
Il n'osait lui répondre, il restait incertain;
Il voit à ses côtés le sévère écrivain,
Qui, toujours la plume à la main,
Semble tracer l'arrêt que mérite son crime.
Il relève l'époux; il lui dit au hasard:
« Je vais faire informer.... je vous rendrai justice....
» Je réparerai tout».... Il se retire, il part;
Il défend qu'on le suive, et, craignant leur regard,
Emportant dans son cœur son juge et son supplice,

Honteux des sentimens qui l'assiègent toujours,
Il gagne son sérail par de secrets détours.
Il cherche cette femme ; il la trouve expirante :
Ses eunuques près d'elle en foule s'empressaient,
Ils voulaient rappeler son ame défaillante ;
Leurs mains de son corset tous les nœuds détachaient.
De leur coiffe échappés ses longs cheveux flottaient,
Les globes de son sein sans voiles se montraient.
Dans cet état de mort, elle était si touchante,
Que le jeune empereur voulut la violer :
Si c'est un crime encor, je m'y livre sans crainte.
Ce barbare écrivain n'en pourra point parler ;
Son œil de mon sérail ne perce pas l'enceinte.
Mais s'il l'apprend un jour.... Un tremblement secret
Le saisit à ces mots : il s'arrête à regret.
Il demeure immobile auprès de tant de charmes.
Des yeux de cette femme enfin coulent des larmes.
Ses pleurs, en s'épanchant, raniment ses esprits :
Ses regards, sa pâleur, sa parole tremblante,
Tout atteste l'horreur, le trouble, l'épouvante,
Dont ses sens ont été surpris.
Ses premiers mots, où suis-je? où m'a-t-on transportée ?
Qu'avez-vous fait de mon époux?
De l'empereur encor percent l'ame agitée.
Il voudrait s'excuser, il se jette à genoux ;
Il cherche à l'éblouir par de vastes promesses ;
Il lui vante son rang, son faste, ses richesses.
— Vous seriez l'empereur? lui que nous bénissions !
Pour sa prospérité chaque jour nous prions,

Et c'est lui.... si quelque autre avait osé nous nuire,
Il nous aurait vengés.... Quoi! je n'ai plus d'espoir.
Quoi! mon époux est mort. — Il vit. — Je veux le voir.
— Le préféreriez-vous au maître d'un empire?
Mon amour ni mon rang ne peuvent-ils séduire?
— Ma maison me suffit. — Hélas! elle n'est plus....
Pillés par mes soldats, tous vos biens sont perdus;
Vous ne retrouveriez qu'une affreuse misère.
Restez. — Je conduirai mon époux chez mon père;
Il est pauvre, mais bon; ses soins nous aideront:
Bientôt à nos besoins nos travaux suffiront.
Laissez-moi, laissez-moi; c'est ma seule prière.
L'empereur éperdu lui résiste long-temps;
Il rougit tour à tour de honte et de colère;
Mais enfin la raison l'emporte sur ses sens.
Il consent qu'elle parte, encor qu'il en soupire:
Il blâme ses refus que pourtant il admire.
Il veut la consoler par de riches présens.
Je dois les refuser: vos trésors, lui dit-elle,
Aux yeux de mon époux me rendraient criminelle.
Je n'ai point eu de part à tous vos attentats;
Que mon époux au moins ne m'en soupçonne pas.
L'empereur, du sérail lui fait ouvrir la porte;
Il l'appelle, il l'arrête, il permet qu'elle sorte;
Il demeure, et de l'œil il suit ses premiers pas.
Il erre quelque temps plongé dans la détresse,
Puis il court au lettré, dont la mâle rudesse,
Pour l'instruire écrivit son histoire à ses yeux.
Je n'ai point accompli ce crime trop honteux.

— Je le sais, vous avez respecté l'innocence ;
Et cette même main, qui traça votre offense,
A tracé votre repentir ;
Vous en serez plus grand aux yeux de l'avenir.
— Vous seul avez sauvé sa vertu de ma rage ;
Quand ses pleurs, son désordre, et ses voiles épars,
Sur plus d'attraits encor attiraient mes regards ;
Quand je voulais la vaincre et consommer l'outrage,
Toujours entre elle et moi se plaçait votre image.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir arrêté,
Réparez tous les maux qu'a faits ma cruauté.
Elle a craint que mes dons ne prévinssent contre elle
L'époux à qui son cœur est demeuré fidèle :
Mais doivent-ils tous deux souffrir la pauvreté ?
Ce n'est pas un présent que je prétends lui faire ;
J'approuve le refus de son cœur indigné ;
Mais qu'elle accepte enfin l'amende trop légère
Où je me suis moi-même condamné.
Je ne la verrai plus. O vous, dont le courage
A su de mes fureurs détourner les effets,
Forcez-la d'agréer l'offre que je lui fais !
En réparant ma faute, achevez votre ouvrage ;
Vous pourrez librement écrire désormais.

## L'HOSPITALITÉ MADÉCASSE.

Dans la case voisine, ô jeune *Nelahé !*
Conduis cet habitant d'une rive étrangère.
Prends une natte, étends-la sur la terre,
Et de feuilles qu'un lit soit sur elle elevé.
Ensuite écoute-moi, laisse tomber la pagne
Qui cache tes jeunes attraits.
Si de cet étranger les regards satisfaits
Brillent de ce desir qu'un sourire accompagne ;
S'il t'approche amoureusement ;
Si sa main prend la tienne, et doucement l'attire ;
Enfin, s'il venait à te dire
Dans un tendre ravissement :
O belle *Nelahé !* passons la nuit ensemble,
Tombe assise sur ses genoux.
Qu'un même sentiment tous les deux vous assemble ;
Que dans les transports les plus doux
Il passe auprès de toi la nuit la plus heureuse ;
Qu'il t'en fasse éprouver une délicieuse.
L'un près de l'autre sommeillez ;
Et quand vous serez éveillés,
Attends pour le quitter que le jour vienne luire,
Et répande assez de clarté

Pour qu'en ses yeux tu puisses lire
Le plaisir qu'il aura goûté.

---

Le C. *Parni* nous a rapporté ce petit conte parmi un trop petit nombre de chansons madecasses qu'il a recueillies dans son voyage à l'île de Madagascar.

Il ne nous dit point qui parle ainsi à *Nelahé*. Est-ce un père, un frère ou un maître ? Ce discours affectueux ne paraît pas s'adresser à une esclave. Quelque étrange que ce conte soit pour nos mœurs, il est remarquable qu'il ne renferme pas une expression qui sente le libertinage. C'est le langage d'un homme honnête et bon, qui recommande de recevoir honnêtement son hôte : c'est la politesse du pays.

*Regnard*, dans son voyage du Nord, nous dit qu'il éprouva les mêmes politesses de la part des Lapons. On trouve quelquefois des mœurs semblables sous des latitudes très-différentes ; il n'en faut pas conclure que les Lapons viennent des Madecasses, ou les Madecasses des Lapons.

Il faut inviter les voyageurs à suivre l'exemple du C. *Parni*, à nous rapporter les chansons, les contes, les poésies, et tout ce qui sert à peindre les mœurs des contrées qu'ils parcoureront. Ces ouvrages, productions naturelles du pays, nous feront mieux connaître l'esprit, le caractère, les usages de ces peuples, que toutes les relations que les étrangers pourraient nous en faire.

---

# DE L'ART DE FÉCONDER ET D'AMÉLIORER LES ESPÈCES.

Veux-tu de beaux épis voir ton champ couronné ;
Garde-toi d'y semer le bled dont il est père :
Fais choix d'un autre grain né dans une autre terre,
Remplis-en tes sillons ; tu seras étonné
Des progrès qu'y fera cette race étrangère.
Veux-tu que tes vergers, rendus plus abondans,
Te rapportent des fruits qui soient plus succulens ;
Dans tes arbres il faut que ton adresse insère
Les rameaux nourrissans d'une branche adultère.
Tes troupeaux bondissans, tes coursiers vigoureux,
Bornés dans leurs amours, s'accouplent-ils entr'eux ;
Leur race sans mélange aussitôt dégénère.
Appelle à ton secours des amans inconnus,
Croise leurs unions, ou tes soins sont perdus.
Avec un étranger que la fille soit mère ;
Que le fils cherche au loin une épouse étrangère :
Tout te prospère alors, tout répond à tes vœux :
Leur race s'anoblit ; elle est mâle, elle est fière,
Et leurs enfans plus beaux deviennent plus nombreux.
C'est ce qu'ignoraient les aïeux

D'un très-grand baron d'Allemagne.
Pour conserver leur sang fameux,
Pour posséder noble compagne,
Toujours ils s'alliaient entr'eux.
Or donc, après un siècle ou deux,
Cette race non altérée,
Tant avec soin l'on y veillait,
De tout point enfin se trouvait
Très-pure et très-dégénérée.
Chaque enfant sans vigueur naissait,
Avec grand peine on l'élevait,
Rarement même on en faisait.
La race était près de s'éteindre;
Un seul enfant mâle restait.
On trouve également à craindre
Qu'un sang et si pur et si vieux,
Si vanté dans la Germanie,
Et si digne de ses aïeux,
N'expire ou ne se mésallie.
A sa cousine on le marie.
Cet hymen qui convient si bien
Pour l'honneur de la baronnie
Et pour la généalogie,
En physique ne valait rien.
Pas un enfant il n'en provient.
C'est très-vainement qu'à sa femme
L'époux fait et refait souvent
Le saint devoir qu'elle réclame,
Il n'en peut avoir un enfant.

Il s'en afflige, et fête et prie
Tous les Saints de la Germanie.
Les vieux parens s'en désolaient,
Et juraient même qu'ils feraient
Pélerinage en Italie,
Si leur nièce grosse ils voyaient.
Vœux superflus : dans leur colère
Au pauvre époux ils s'en prenaient ;
Et très-souvent lui reprochaient
D'ignorer ce qu'il fallait faire.
Tant fut ce mot dit et redit,
Q'outré d'orgueil et de dépit,
Un jour le pauvre époux saisit
De sa femme la chambrière ;
Et quoiqu'elle fût roturière,
Il daigna par un doux conflit
Croiser sa race noble et fière,
Avec la race humble et vulgaire,
Qui dans le village naquit.
L'union très-bien réussit.
La fille incessamment lui dit
Que bientôt elle sera mère.
L'époux qu'un tel discours ravit,
Court à sa femme, à sa famille,
Il montre cette jeune fille.
Voyez-vous ce sein qui grossit,
Ce jupon qui se raccourcit,
Ce flanc qui déja s'arrondit ?
C'est moi qui ce bien produisit.

Je sais très-bien ce qu'il faut faire ;
Et malgré tout ce qu'on a dit,
De cet enfant je suis le père.
Ce n'est donc pas ma faute, à moi,
Si, malgré la commune loi,
Madame ne peut être mère.

Madame n'était pas moins fière
Que son époux. Elle se tut ;
Mais tout bas elle résolut
D'éclaircir un pareil mystère.
La famille qui s'éleva
Contr'elle, et qui lui reprocha
De n'être qu'un meuble inutile,
Un cœur froid, un sillon stérile,
Son grand projet accéléra.

Or donc à quelques jours de là
Son noble époux elle imita,
Et pour s'allier ne chercha
Le plus illustre gentilhomme,
Le plus grand baron du pays,
Un *Artaban*, un *Amadis* ;
Mais le plus vigoureux jeune homme,
Le plus frais, le plus rubicond
Qui se trouvât dans le canton :
C'était un simple bûcheron.
Madame aimait beaucoup la chasse,
Les eaux, la profondeur des bois ;

S'égarait même quelquefois,
Et d'errer n'était jamais lasse.
A ce plaisir un mois se passe;
Puis un jour elle parle ainsi
Au baron, devant sa famille:
Si je n'ai pu jusques ici
Avoir de vous ou fils ou fille,
Ce n'est ma faute: de ceci
Il ne faut point que l'on me gronde;
Comme une autre je suis féconde;
Car enfin je suis grosse aussi.
L'époux eut bien quelque surprise;
Mais la famille témoigna
Tant de joie, et tant l'embrassa,
A la baronne demanda
Tant de pardons de sa méprise,
Que le mari se rassura.
Sa femme bientôt lui donna
Un enfant si gros, si robuste,
Que depuis plus de deux cents ans,
Nul dans cette famille auguste
N'avait eu de si beaux enfans.
Tous les vassaux le visitèrent;
Les cloches du château sonnèrent,
Les arquebuses se tirèrent;
Les valets et les paysans,
Des larmes de joie en versèrent,
Et de mauvais vin s'enivrèrent.
Quand madame vit le plaisir

Qu'elle causait à tout le monde,
Elle assura qu'à l'avenir
On la verrait souvent féconde,
Et pas n'y manqua : tous les ans
Elle fit un ou deux enfans.
Ainsi, grâce à ses soins prudens,
Se régénéra la famille.
Tout l'imita depuis ce temps;
La fille et la petite-fille,
De ses arrière-descendans,
Sans rien dire, croisent leur race;
Chacune habilement remplace
Un germe faible par un fort.
Ainsi cessa le grand discord
Qui troublait cette race antique.
La paix y règne; et maintenant
Grand-père, époux, mère, parent,
Tout est heureux, tout est content,
Et l'arbre généalogique
De branche en branche va croissant.
C'est très-bien fait assurément;
Je les approuve et les estime,
Et de cet art régénérant
Je suis loin de leur faire un crime.

Un jour ayant lu ces vers-ci,
Monsieur, de votre erreur souffrez qu'on vous défasse,
Me dit un vieil enfant de l'antique *Lévi*.
On doit des animaux toujours croiser la race;

Mais il faut avec l'homme agir tout autrement,
Et toujours marier sa fille
Avec son plus proche parent.
Ainsi du bon *Jacob* prospéra la famille.
— Oui, vous avez raison, l'exemple est excellent :
Votre race est benite, et Dieu la rend heureuse.
Jadis, malgré vos lois, elle était peu nombreuse :
Aujourd'hui dispersée en cent climats divers,
Vous avez des parens dans tout cet univers ;
En dépit des rabins votre race est croisée,
Et même avec la nôtre elle est apprivoisée.
Plus d'une Israélite a permis qu'en secret
Un chrétien possédât ses appas judaïques.
Que ce soit là pécher, j'en ai bien du regret,
Les corps en sont plus sains, les cœurs moins fanatiques.
Nous disputons en vain sur chaque opinion ;
Moins faites pour l'erreur, les femmes sont plus justes ;
Avoir de beaux enfans nés de mâles robustes,
Est leur grande religion.

---

# TRADUCTION

## D'UNE BARCAROLLE VÉNITIENNE.

Pourquoi tiens-tu toujours caché
Ce beau sein, aimable *Nicette*;
Ce sein qu'au fond de sa retraite
Nul encor n'a vu ni touché ?
Doit-on en si dur esclavage
Mettre deux petits innocens
Qui n'ont fait ni tort ni dommage,
Qui de tout péché sont exempts ?

---

### BARCAROLLA.

*Quel bianco sen de latte!*
*Quelle cosette intatte!*
*Perche tegniù preson*
*Con tanta suggezion,*
*Dolce Ninetta, dolce Ninetta?*
*Dove troveù che mai*
*Chi no hà fatto peccai*
*Do povere innocenti*
*Se tegna in sti tormenti,*
*E in una schiavitù cosi stretta*
*Cosi sistretta.*

2.

Je les vois tous deux soupirer
Contre le tissu qui les gêne.
Ils le repoussent avec peine ;
Ils ne peuvent pas respirer.
Aux mouvemens qui les agitent,
Belle *Nicette*, on peut bien voir
Que l'un et l'autre se dépitent,
Et se débat sous le mouchoir.

---

2.

*Gho fatto mi la spia,*
*Che de malinconia*
*Gramette le sospira,*
*E pien de bile e ira*
*El cuor ghe batta.*
*Cusi no le può star*
*Le stenta a respirar*
*Vardè col fazzoletto*
*Con che smania e despetto*
*Che lutto el di meschine*
*Le combatte.*

3.

Enfans vifs, à l'air agaçant,
Ce n'est qu'à sauter qu'ils aspirent;
Et tous les deux ils ne desirent
Que de badiner librement.
Plus jeunes que vous, la sagesse
N'est pas leur fait; leur seul devoir
Est d'aller, de venir sans cesse,
De s'ébattre sans rien prévoir.

---

3.

*Le xè pur do putelle*
*Spiritosette e belle*
*Ch'hà xoggia de saltar*
*E de bagatellar*
*Liberamente.*
*El savè più de mi:*
*Le nate l'altro dì*
*Più zovene de vù*
*No ghe convien virtù:*
*No le xè in stato*
*De pensar a niente.*

4.

A leur âge étiez-vous comme eux
Loin des regards si contenue ?
Votre maman vous mettait nue ;
Vous sautiez au gré de vos vœux.
Vous en devîntes plus agile ,
Vos appas en sont mieux formés ;
Sur ces captifs soyez tranquille ,
Délivrez ces deux opprimés.

---

4.

*Au bù sta serieta*
*Co gieri in la so età ?*
*Guanca la vostra nena ,*
*Pervù ha mai bù stapena*
*E stevi nua.*
*Perche mo elle gramette*
*Cusì coverte e strette ?*
*Sta tanta schiavitù*
*Tegnivela per vù*
*Che no sè come elle*
*E sè cresua.*

5.

Un mouvement de charité
Vous fait-il craindre pour nos têtes ?
Appréhendez-vous les conquêtes
Qu'ils peuvent faire en liberté ?
Ne soyez pas à demi-bonne ;
Voilez votre bouche, vos yeux,
Vos traits, toute votre personne ;
Car en vous tout est dangereux.

---

5.

*Se el fè per carità*
*È la so liberta*
*Temè a questo a quello*
*Perder fazza el cervello*
*El cuor ghe tocchi,*
*Ghe vol mazor virtù*
*Scondeve tutta vù.*
*Dovè per sta razon*
*Aver più suggezzion*
*Tegnir sconta la bocca,*
*El viso, e i occhi.*

Je doute fort que l'auteur de cette jolie Barcarolle ait jamais soupçonné que sa chanson est presque mot à mot une traduction des vers que le célèbre *Bèze*, ce grand apôtre du calvinisme, adressa dans sa jeunesse à l'épingle qui attachait le corset de sa maîtresse, et qui dérobait à ses regards jaloux le sein de neige qui l'embrasait. Quoi qu'il en soit, voici les vers de *Bèze;* les amateurs se plairont à les comparer avec ceux du poète vénitien, et peut-être trouveront-ils à ce dernier plus de vivacité, plus de goût, et une légèreté qui leur persuadera qu'en faisant sa chanson il pensait plus à toucher qu'à traduire.

*Quæso fibulula illa, fibula illa*
*Quæ pectus dominæ meæ coërces,*
*Quæ sinum niveum, measque flammas,*
*Illos quæ globulos duos rubentes,*
*Intra cæca jubes manere claustra,*
*Quæso fibula, ne mihi misello,*
*Istis ne miseris meis ocellis*
*Thesaurum hunc niveum invidere pergas.*
*Nam quid commeruisse, quid patrasse*
*Pectus hoc niveum, sinusque candens,*
*Dignum carcere vinculisque possit?*
*Non cernis, rogo, non vides, ut illæ*
*Mammæ, isti globuli duo laborent*
*Luctantes avidè, suoque pulsu*
*Testentur sibi non placere claustra?*
*Non times, rogo, fibula, ista ne nix*
*Liquatur, nimio calore cocta?*
*Pergis fibula? pergis innocentes*
*Intra vincula continere mammas?*
etc. etc.

Le reste de cette petite pièce n'a plus de rapport avec cette barcarolle.

# LIVRE SEPTIÈME.

## CONTES
## DANS LES MŒURS
## DU TEMPS
## DE LA RÉVOLUTION.

*Castigat ridendo mores.*

### ÉPILOGUE ou PROLOGUE.

Vous voulez, mes amis, que je vous fasse un conte;
Mais admettriez-vous encor le merveilleux?
Jadis, chez les païens, on avait les faux Dieux,
Les Grâces, les Amours, la reine d'Amathonte;
Ils prêtaient aux auteurs des noms harmonieux,
Des traits toujours piquans, des fictions aimables

Qui nous font regretter que ce soit là des fables.

Moins heureux que les Grecs dans leurs rêves pieux,
Les Chaldéens et les Hébreux,
De beaux Anges du moins avaient peuplé les cieux;
Et ces Anges, portés sur de brillantes ailes,
Descendaient sur la terre, entraient au lit des belles,
Et leur faisaient de gros enfans.
De ces conjonctions naquirent les géans;
*Moïse* nous l'a dit, et nous devons l'en croire.
De tels faits aux conteurs donnaient beaucoup de gloire.

Chez les premiers Chrétiens, l'Eglise eut des sorciers;
Et l'on a vu depuis de braves chevaliers
Combattant des lutins, des farfadets, des Fées,
Pour les dames par-tout élever des trophées.
Ce temps fut l'âge d'or pour nos vieux romanciers.

La cour tenait encore un peu de la Féerie;
La pompe des autels avait quelque magie.
Les moines, les nonnains, les prélats, les seigneurs,
Exigeant un respect qu'ils ne méritaient guère,
Offraient quelquefois aux conteurs,
Entre leurs dignités, leurs mœurs, leur caractère,
Des oppositions dont on pouvait nous faire
Un tableau très-piquant et très-propre à nous plaire.

Aujourd'hui qu'au niveau les citoyens sont mis,
Et que le sage esprit de notre République

Ne souffre pas ces rangs par-tout ailleurs admis,
Que par une admirable et saine politique
De l'un à l'autre bout l'État est tout uni,
Rien n'y présente plus un contraste comique;
Mais l'uni devient plat, s'il n'est pas bien poli,
Et la monotonie inspire peu le rire.
Il ne reste en ce jour de ressource aux conteurs
Que dans l'art dangereux de bien peindre les mœurs,
D'égayer son sujet par un peu de satire.
Le narrateur glacé sans cet art, à vrai dire,
Ne serait que le gazetier
Des femmes, des maris, des filles du quartier.

Voyons donc si cet art, mes amis, peut suffire:
Ce sont les mœurs du temps que je vais vous décrire.

---

## LE DIVORCE.

*Castigat ridendo mores.*

J'AI divorcé deux fois.—Et moi quatre.—Et vous?—Trois.
Non, rien n'est si charmant que nos nouvelles lois
Et que les mœurs républicaines,
Disaient, en minaudant, trois jeunes citoyennes
Les femmes à présent ont un sort assez doux:
Tout homme qui leur plaît peut être leur époux.

Mais pourquoi ces délais que la loi recommande?
Demanda tout à coup madame de *Belbande*.
Le divorce, entre nous, fait perdre trop de temps;
On devrait l'accorder sitôt qu'on le demande.
De très-grands inconvéniens
Résultent quelquefois de ces retardemens.
Quand je voulus quitter l'époux trop débonnaire
Que j'avais reçu de mon père,
J'eus soin de me pourvoir avant tout d'un amant:
C'était un jeune homme charmant,
Beau chanteur, beau danseur, couru de toute belle;
Je voulais l'éprouver pour fixer l'infidèle:
Et devant être mon mari,
Il en eut tous les droits; je vécus avec lui.
Mille et mille délais notre hymen retardèrent.
Or s'ils me désolaient, hélas! ils l'ennuyèrent;
Une nonnain me l'enleva.
Par la loi décloîtrée, encor gauche et novice,
N'ayant vu, selon lui, rien que le saint office,
Son air claustral le captiva.
Dès que je l'eus perdu, le divorce arriva.

J'avais un soupçon de grossesse;
Je me souvins alors d'un amant dédaigné,
Et de qui l'esprit très-borné,
Prenait tous mes refus pour preuves de sagesse.
Je m'en rapprochai donc, et sans beaucoup d'adresse,
Je l'épousai très-promptement;
Je lui fis le don de l'enfant.

Puis je m'en séparai par un nouveau divorce.
Plus instruite, je sus mieux attacher l'amorce.
Je devins grosse encor, mais mon nouvel amant,
En dépit des délais est demeuré constant :
C'est l'époux que j'ai maintenant.
Je ne sais cependant s'il faut que je m'y tienne.
Vous autres pensez-vous qu'en tout il me convienne ?
J'en doute quelquefois, et n'en sais encor rien.

— Pour moi, je garderai le mien,
Répartit la blonde *mi-neuve*.
S'il est doux, comme j'en convien,
De se remarier sans avoir été veuve,
Changer est dangereux, et j'en ai fait l'épreuve.

J'adorais mon premier époux.
Ma mère, en nous liant d'une chaîne sacrée,
Prit le soin d'assortir nos humeurs et nos goûts.
Tout me plaisait en lui, j'en étais adorée ;
Et le jour et la nuit nous ne nous quittions pas.
Trop d'amour entre nous alluma des débats.
Je pris ses tendres soins pour de la jalousie ;
Je jouai la coquetterie ;
Je ris de ses chagrins, je mis ma vanité
A ne point écouter ses douces remontrances,
A traiter ses conseils d'offenses :
Plus l'amour est ardent, plus il est emporté ;
Et plus nous nous aimions, plus nous nous irritâmes.
Nous crûmes nous haïr, et nous nous séparâmes.

Je renonce à l'hymen, dit-il en me quittant;
Mais je saurai bientôt porter à d'autres femmes
Ce cœur né pour aimer, et qui vous chérit tant.

De dépit le jour même il prit pour sa maîtresse
Une beauté célèbre, et dans sa fausse ivresse,
La para des bijoux qu'il m'avait destinés.
Je crus qu'il me bravait; j'en fus très-indignée.
J'affectai de paroître, aux regards étonnés,
Des plus riches atours incessamment ornée;
Et pour mieux de son cœur exciter le courroux,
Ou pour calmer le mien, je pris un autre époux.
Je respirai pour lors, je me crus bien vengée;
Et je m'applaudissais de me voir engagée
Dans de nouveaux liens, quand tout-à-coup j'appris
Que mon premier époux voulait quitter Paris;
Que la veille il avait renvoyé sa maîtresse;
Qu'il allait voyager. A ces divers récits,
Je sentis quelque joie, et beaucoup de tristesse.
Mon cœur était troublé, mes esprits indécis;
Je devins rêveuse, inquiète.
A mon nouvel époux je m'attachais pourtant.
Ses vertus, sa douceur, sa probité parfaite,
Pour le faire chérir parlaient également.
Je m'occupais de lui; j'étais fort satisfaite
D'avoir dompté mon premier feu
Dont je ne voyais plus jaillir les étincelles;
Lorsqu'un jour, seule, à pied, selon nos mœurs nouvelles,
Dans une rue étroite, où l'on passe assez peu,

Quelqu'embarras encor diminuant l'espace,
Je me trouvai tout-à-coup face à face
De mon premier époux; il pâlit, je rougis.
D'un tremblement soudain mes membres sont saisis.
Je vois ses yeux en pleurs, je sens couler mes larmes.
Aux passans, comme à lui, pour cacher mes alarmes,
J'entre dans une allée, il me suit à grands pas;
Mes genoux chancelans ne me soutenaient pas.
Je tombe, il me retient; je me trouve en ses bras,
Confuse, éplorée, éperdue:
Son ame, dans ses yeux, se peignait à ma vue.
Nous n'avions pas encor pu proférer un mot,
Que nos cœurs convaincus s'entendaient déja trop.
Ses baisers s'imprimaient sur mes lèvres tremblantes.
Au travers de mes pleurs, les miens me trahissant,
S'échappaient, malgré moi, vers ses lèvres brûlantes.
Il m'emporte bientôt dans un appartement,
Qu'à prix d'or il se fait céder pour un moment.
Ce fut là tous les deux que nous nous expliquâmes,
Que de nous adorer à jamais nous jurâmes,
Dans les effusions des plus purs sentimens,
Et que nos sermens nous célâmes
Par les plus doux embrassemens.

Dans ce même logis souvent nous nous revîmes.
Combien nous regrettions d'avoir été victimes
D'un égarement passager!
Combien je gémissais d'avoir cru me venger!
Nous voulions renouer notre chaîne première.

Eh ! comment renoncer à mon second époux,
Lorsque je n'avais point de reproche à lui faire,
Quand chaque jour pour moi ses soins étaient plus doux ?
Je lui cherchais des torts; j'en eus trouvé peut-être.
J'aurais pu parvenir du moins à faire naître
Dans son cœur confiant quelques soupçons jaloux ;
Mais je me trouvai grosse ; et ne pouvant connaître
Auquel des deux époux l'enfant appartenait,
Je crus devoir rester la femme
De l'homme à qui la loi sagement le donnait ;
Et je me promis bien dans le fond de mon ame
De m'y prendre dorénavant
De manière à savoir auquel serait l'enfant.
Mais l'un et l'autre époux étant vif et pressant,
Je me retrouve grosse encore.
Et duquel ? entre nous, voilà ce que j'ignore.
Pour un cœur délicat c'est un grand embarras,
Un chagrin très-réel. — Oh ! je ne l'aurai pas,
Répartit en riant madame de *Sesbattre*,
Car j'eus quatre maris ; et je vous l'avoûrai,
Jeune, ardente, jolie, étant fort à leur gré,
J'ai sans réserve avec tous quatre,
Dans le champ de l'hymen amplement labouré.
Eh bien ! aucun sillon ne s'est trouvé fertile,
Pas le moindre grain n'a levé
Dans ce champ si bien emblavé.
Ce n'est pas que je sois une femme stérile ;
Car, avant que l'hymen pour la première fois
M'eût fait don d'un époux, et soumise à ses lois,

J'avais fait un enfant. Ce fils illégitime,
Comme on disait alors, c'est le terme usité,
Car c'était sous ce vieux régime
Si contraire à la liberté,
Où d'une bagatelle on nous faisait un crime;
Ce fils m'embarrassait. Je ne savais comment
De ces biens dont le ciel m'a pourvue amplement,
Lui faire en grand secret un très-léger partage.
Une loi toute neuve a très-heureusement
Fini cet embarras si grand,
Et détruit le gothique usage
Qui privait les bâtards du bien de leurs parens,
Et qui tenait de l'eslcavage.
Si je meurs, de mes biens mon fils héritera.
Si j'ai d'autres enfans de quelque mariage,
Avec eux il partagera.
Cette loi plus commode est en effet plus sage.
Mais il ne suffit pas de n'avoir qu'un enfant;
Je prétends lui donner des sœurs ou quelque frère;
Et si mon cher époux ne me rend bientôt mère,
J'irai faire l'essai d'un autre incessamment,
Car je veux accoucher une fois décemment.

— Vous avez bien raison, le divorce est charmant:
Il joint l'agréable à l'utile;
C'est la plus aimable des lois,
Redisaient-elles mille fois;
Mais on devrait encor le rendre plus facile (1).

---

(1) Le divorce est une loi sage, quoiqu'on puisse en abuser comme

de tout ce qui est bien. Il n'est pas une nouveauté, ainsi que beaucoup de femmes le pensent parmi nous. Il était établi de toute antiquité chez les Romains, chez les Grecs, chez les Juifs, dans toutes les nations de l'Asie. Il étoit en usage chez les premiers chrétiens; il l'est aussi dans la religion luthérienne ou calviniste, et même dans quelques pays catholiques, tels que la Pologne, où il est même assez commun.

Quelques théologiens prétendent que, malgré l'usage de la primitive église, le mariage est indissoluble; qu'on doit supposer que les époux qu'on sépare, n'ont pas habité honnêtement et légalement ensemble; qu'il faut trouver des preuves vraies ou fausses de nullité: comme ces braves prélats qui exigèrent que *Louis XII* jurât qu'il n'avait pas consommé son mariage; ce qui était joindre le mensonge au divorce. Il est bien étonnant que cela soit mieux; car ce faux serment causa beaucoup de scandale, et en cause encore aux lecteurs.

Quoi qu'il en soit, dans tous les pays dont je viens de parler, les lois n'en considéraient pas moins le mari et la femme comme un seul tout: le divorce y était un remède qu'on n'administrait qu'aux maux désespérés. En effet le divorce, pour le bien de la société, doit être au moral ce qu'une opération chirurgicale est au physique, la séparation d'une partie de soi-même, une opération douloureuse, dont il reste une cicatrice; en sorte qu'on ne se fasse pas opérer inconsidérément pour des maux légers que le temps dissiperait ou rendrait insensibles.

Nos premières lois sur le divorce étaient tellement défectueuses, qu'on les a réformées. Ce conte a été fait avant cette réforme: il ne tombe que sur les abus. Le badinage des poètes est le plus doux des commentaires de la loi. Tout le monde sait qu'une plaisanterie de *Boileau* a fait réformer une loi ridicule. La poésie a toujours le droit d'attaquer les mauvaises mœurs. *Horace*, *Perse*, *Juvénal*, n'y ont pas manqué.

---

# LE MARCHAND DE LIBERTE.

LIBERTÉ, Liberté, messieurs, j'en suis marchand;
Adressez-vous à moi, venez, messieurs, j'en vend,
A la Grecque, à la Suisse, à l'antique Romaine,
A la Génoise, à la Vénitienne;
Venez, venez, vous dis-je, et vous serez contens.
— J'en voudrais qui fût bonne et qui durât long-temps.
Cette étoffe, entre nous, est assez mal ourdie,
Dans le canton de Berne et dans votre Italie.
Elle y garantit peu du souffle des Autans.
— En voulez-vous du nord? j'ai de la Suédoise,
Et de la Hollandaise, et de la Lubéquoise.
— Non, elle est trop compacte, et ne nous défend pas,
Malgré son épaisseur, des plus légers frimas.
— Voulez-vous de la Polonnaise?
— C'est de toutes la plus mauvaise;
Bouffante et flasque, et par-tout s'éraillant,
Elle ne soutient pas le moindre frottement. (1)
— Vous êtes difficile : eh bien! j'ai de l'Anglaise,

(1) La république de Pologne existait encore lorsqu'on fit ce conte : le peuple y était serf, les grands dans l'anarchie; elle avait tous les vices : mais on ne la croyait pas si près de sa fin. On s'attendoit bien moins encore à la révolution de la Suisse.

Beaucoup de gens, monsieur, la trouvent de leur goût.
— Je suis de leur avis, elle est bonne, bien faite;
Très-légère et très-forte, elle résiste à tout.
C'est d'elle que je veux avoir un bon surtout.
Je n'en sais point de plus parfaite.
— Nous en aurons bientôt une qui vaudra mieux.
On vient d'en élever une fabrique en France.
Si ses premiers essais ont été malheureux,
Elle donne aujourd'hui la plus belle espérance.
— Je le crois; cette nation,
Quoiqu'elle invente peu, n'en est pas moins habile.
Elle saisit par-tout ce qui lui paraît bon,
Et bientôt avec soin son adresse subtile
Le porte à sa perfection.

---

# LE DÉVOT
## A LA NOUVELLE MODE
## OU
## A LA MODE DE L'AN V.

Quoi! vous qui vous disiez l'élève de *Voltaire*,
Qui plaisantiez jadis avec tant de gaîté,
Et monseigneur Saint-Jacque et monseigneur Saint-Pierre,
Et les deux clefs du saint Vicaire,

Vous croyez à la Trinité ?
— Je ne suis pas si sot, soit dit sans vous déplaire.
— Vos écrits au public l'ont pourtant attesté.
Déserteur des drapeaux de l'incrédulité,
Vous combattez sous la bannière
Des saints dont on vous vit braver l'autorité.
— J'ai passé, j'en conviens, dans le parti contraire :
C'est l'usage, entre nous, que j'ai cru devoir faire
Et de mon jugement et de ma liberté.
— Il est beau : mais, parlez, quelle est donc la lumière
Qui tout-à-coup en vous vient d'allumer la foi ?
— Je n'en ai point, vous dis-je, et voilà le mystère.
— Comment ? vous m'étonnez. - Quand nous avions un roi,
Afin qu'on s'entretînt de moi,
Je bravais la police, et l'église, et la loi.
On recherchait mon livre, on vantait mon courage.
Quand la Convention eut changé nos destins,
Je mis le bonnet rouge, et je pris le langage
De nos frères les Jacobins ;
Mon cœur les détestait, mais j'avais leur suffrage.
Or, sans estimer les dévots,
Je me range aujourd'hui du parti des cagots.
Avec de plats écrits et de sottes grimaces,
Ils meneront le peuple, et donneront les places.
Or, je veux comme un autre un jour y parvenir.
Vous comprenez que pour les obtenir,
Il convient qu'on me prône et non pas qu'on m'oublie.
J'ai donc pris l'attitude et le ton du chrétien ;
Et de temps en temps je publie

Des écrits dans leur sens, nullement dans le mien.
— Ne vaudrait-il pas mieux, pour le bien de la France,
Qu'à l'exemple des Hollandais,
Et des Américains et des sages Anglais,
On fît dans nos climats régner la tolérance?
Sans elle, on ne jouit d'aucune liberté,
Ni d'aucune félicité.
— Oh! pour le coup, vous voulez rire,
Car vous parlez ainsi que le Gouvernement
Que l'on doit toujours contredire.
Vous savez que *Louis* le grand,
Par un jésuite adroit conduit habilement,
Un jour sans le savoir se trouva moliniste.
Le public se fit janséniste.
Son successeur moins rigoriste,
Entre les deux partis assez indifférent,
Voulait qu'en *Jésus-Christ* on eût foi seulement;
Tout le monde se fit déiste.
Aujourd'hui qu'on défend la persécution,
Et que la loi permet toute religion,
Chacun crie en faveur de l'inquisition.
Ces mots vides de sens, d'huguenot, de papiste,
De chrétien et de mécréant,
Ne sont que mots de rallîment,
Réponse à qui va-là, signaux de la discorde,
Où la foi n'est pour rien. Chacun craint la concorde.
Il nous faut des partis; et nous voulons savoir
Sur qui l'on peut compter pour mener son intrigue,
Car tout ambitieux a sa petite brigue.

Il en faut au talent pour se faire valoir.
Avec toute votre science,
Votre sagesse et votre tolérance,
Vous ne parviendrez pas ; prenez d'autre moyen :
Montrez-vous, vantez-vous, dites-vous bon chrétien.
Si vous ne changez de système,
Vous ne serez jamais qu'un simple citoyen.
— De n'être rien de plus je me trouve fort bien,
C'est assez, selon moi, que se régir soi-même.

---

# LA TOLÉRANCE

## DANS LES TREIZE ÉTATS-UNIS

### DE L'AMÉRIQUE.

-Quoi ! monsieur, vous avez, sans trouble et sans querelles,
Trente religions parmi vos treize États,
Et vous ne passez point vos jours dans les combats ?
— Bien loin de nous battre pour elles,
Nous n'en disputons même pas.
Mon père est Anglican, ma mère Anabaptiste.
Un jour mon frère aîné se fit Socinien,
Et mon cadet Luthérien ;
Ma sœur Morave a pris pour époux un Papiste ;
Ma sœur Herneute un Quaker pour le sien.

Moi, j'aime le repos, et je suis Quiétiste.
Nul de nous n'a jamais à l'autre demandé,
Sur quoi son changement de dogme était fondé ;
C'eût été lui faire une offense.
Libre, chacun agit selon sa conscience ;
Prie ainsi qu'il l'entend, et croyant ce qu'il peut,
Gagne le paradis par le chemin qu'il veut :
Tout le monde change à sa guise
De foi, de lieu, d'habit, de culte et de chemise.

---

# LIVRE HUITIÈME.

## CONTES ÉROTIQUES.

### LE NON.

Je sais qu'en mainte occasion,
Toute femme doit dire non;
Et de cette négation
Je sens quel est tout l'avantage.
Mais un oui quelquefois est bon :
On peut très-bien en faire usage.
A cela *Claudine* répond,
Que qui veut oui, doit dire non,
Et que la contradiction
Anime bien plus le courage
Que ne fait l'approbation.
Je n'en sais rien, cela peut être :
Sur ce sujet qui me confond,
Mon savoir n'est pas bien profond.

*Claudine* doit mieux s'y connaître ;
Elle a de l'érudition ;
Hier aussi me conta-t-elle
La noble histoire d'une belle
Qui gagna fort à dire non.
Or voici sa narration.

Non loin des rives de la Seine,
Dans un labyrinthe de fleurs,
Bocage où le jour entre à peine,
Loin de l'œil des observateurs,
*Valère* un jour trouva *Climène*.
Vous avez de charmans appas,
Lui dit-il, et dans la nature
Rien n'est plus beau. — Non : je n'ai pas
Tant de beauté. — Je vous le jure,
Vos yeux, vos traits, votre figure,
Votre air, tout est céleste en vous,
Et rien ne guérit la blessure
Que fait ce regard vif et doux.
— Non, *Valère*, vous voulez rire :
Je suis laide, je me fais peur.
Mon œil ne blesse, ni n'inspire,
Et je n'ai nul adorateur.
— Exceptez-moi du moins, madame ;
Je brûle, je meurs, et mon ame
Se fond et s'élance vers vous.
— Discours qu'on tient à toute femme,
Discours qui se ressemblent tous.

Est-ce ainsi que l'on persuade ?
— Il est vrai, le propos est fade;
Il faut un objet plus certain :
De tout ce que j'ai dit, madame,
Voici la preuve en votre main;
Vous le voyez, je suis en flamme.
— Monsieur, cela ne prouve rien.
— Il vous faut la preuve complète,
Madame, et vous pensez très-bien :
L'affaire sera bientôt faite.
— Non, monsieur, je ne le veux pas.
Finissez donc. — Belle *Climène*,
Souffrez qu'un amant dans vos bras...
— Non, jamais... — Résistance vaine...
— Jamais je n'y consentirai.
— Oh ! malgré vous j'y passerai.
J'y suis. — Vous vous trompez, vous dis-je :
Non, jamais vous n'y parviendrez...
— Si je n'y suis pas, où donc suis-je ?
C'est lui... j'y suis... Vous l'avoûrez.
— Non, non, non, non, c'est un prestige...
L'amant agit et ne répond
Aucun mot à ces quatre non.
Mais quand, de son ame enflammée,
La fureur fut un peu calmée :
Eh bien ! dit-il à sa beauté,
En viens-je, et l'avez-vous été ?
— Non; point du tout, en vérité;
— Quoi ! je ne vous ai pas... madame,

Songez-y bien. — Non, sur mon ame.
— Oh! parbleu, vous le serez donc
Plus que femme ne le fut onc.
Je ne veux pas, quoiqu'il en coûte,
Sur ce point vous laisser de doute.
Il dit; la dame se défend,
Et lui résiste, et toujours nie
Les faits qu'allègue son amant.
Mais quand sa course fut finie,
De la lice il ne sortit pas;
Et la pressant entre ses bras,
Il dit: qu'en pensez-vous la belle?
Sans sortir du poste où je suis,
Faisons une course nouvelle,
Tous vos doutes seront détruits.
Il part, il fournit sa carrière,
Puis s'élançant de la barrière,
Eh bien! dit-il, beauté si fière,
Avez-vous bien passé le pas?
L'êtes-vous? — Je ne le suis pas.
Votre extravagance est trop grande:
Ne croyez pas que je me rende.
— Eh quoi! vous osez soutenir.....
Quand votre œil est encore humide
De ces pleurs qu'arrache un plaisir
Si doux, si vif et si rapide.
— Cela ne prouve rien du tout.
— Ah! c'est trop me pousser à bout,
Et je vais encor de plus belle...

Non : c'en est assez, lui dit-elle ;
Demain vous pourrez revenir,
Je serai seule en ce bocage.
J'excuse tout ce badinage :
Ne croyez pas mieux réussir.
Toujours habile à me défendre,
Quoi que vous puissiez entreprendre,
Non, jamais, jamais à me rendre
Vous ne me ferez consentir.

---

## LE OUI.

Hier, jour de confession,
Mon directeur a de *Claudine*
Entendu la narration.
Il approuva fort sa doctrine.
Mais si le non, dit-il, est bon,
C'est pour vos dames du bon ton,
Car, dans une bouche enfantine,
Un oui sied encor mieux qu'un non.
Quoique vieux j'ai bonne mémoire :
Or donc, écoutez une histoire
Qui fonde mon opinion.

*Rosire* était fort ingénue ;
*Rosire* à peine avait treize ans :
De sa mère les yeux prudens

Ne la perdaient guère de vue.
A *Rosire* on disait souvent,
Fille honnête jamais ne ment.
Il advint par-là que *Rosire*
S'imagina tout bonnement
Que le vrai doit toujours se dire;
Elle le dit exactement,
Croyant prouver qu'elle était sage.

*Rosire* avait pour confesseur
De sa mère le directeur;
Prêtre zélé, saint personnage,
Prisé des mères, des époux,
Et des filles du voisinage;
Se conformant à tous les goûts,
Et convenant très-bien à tous.
Un jour donc ayant de la mère
Pesé, lavé, scruté, cherché,
Et délié chaque péché,
Ne trouvant plus rien à lui faire,
Il sort de son appartement:
Il fait rencontre de *Rosire*,
L'arrête, et se met à lui dire,
D'un ton aussi doux qu'imposant:
Ma fille, il convient de m'instruire
De vos plus secrets sentimens,
Et de tous les grands changemens
Qu'en vous chaque jour doit produire.
Votre âge est l'âge où le démon

Nous induit en tentation.
Avec tant d'adresse il conspire,
Que chaque sens est entiché
En vous d'un différent péché ;
Vos yeux le sont de convoitise,
Votre bouche de gourmandise,
Votre oreille l'est d'écouter
Mieux qu'un sermon la flatterie,
Votre beau sein de palpiter,
Quand quelqu'un vous trouve jolie.
Mais vous avez peut-être un sens
Qui commet des péchés plus grands.
En secret je sais qu'il s'embrase,
Qu'il vous fait tomber en extase.
— Oui, mon père, il n'est que trop vrai,
Répond l'innocente *Rosire*.
— Eh bien! je vous en guérirai :
Mais tout ce que je vais vous dire,
Ma belle enfant, vous le ferez.
Oui, mon père. — Quand vous verrez
Quelqu'objet qui pourra vous plaire,
Fermez vos yeux : à moi pensez
Si bien, qu'à la fin vous voyez
Tous mes traits sous votre paupière.
N'y manquez jamais. — Oui mon père.
— Et quand quelqu'un vous entendrez
Vanter cette bouche vermeille,
Ces yeux noirs, ces cheveux dorés,
Détournez soudain votre oreille ;

Pensez à moi si fortement,
Que vous m'entendiez quoiqu'absent.
— Oui, mon père. — Ma belle enfant,
Pour échapper à la poursuite
De l'esprit en tout malfaisant,
Prenez ce flacon d'eau bénite.
Avec le bout de votre doigt
Vous en rafraîchirez l'endroit
Où brûle ce feu trop à craindre.
Si cette eau ne peut pas l'éteindre,
Ma fille vous me le direz:
N'en parlez point à votre mère,
Et demain je viendrai vous faire
Ce qu'il faut, et vous guérirez;
Puis jamais vous ne pécherez.
— Oui, mon père. Il part; et la mère
Arrive avec vingt jeunes gens,
Dont les uns étaient ses amans,
Et dont les autres à *Rosire*
Présentaient un premier encens.
En les voyant elle soupire:
Le feu s'allume dans ses sens.
Pour l'éteindre elle se retire;
Dans les jardins elle descend,
Et se cache en un bosquet sombre,
Que l'art a formé savamment
Pour le plaisir: et là, sous l'ombre,
De vingt arbustes en berceaux,
D'une fontaine on voit les flots

Rouler avec un doux murmure,
Et se divisant en ruisseaux,
Embrasser un lit de verdure,
Puis se perdre sous des roseaux.
Là vient, d'une course subite,
*Rosire* son flacon en main,
Se flattant d'éteindre au plus vite
Le feu qu'allume le malin,
En y mettant de l'eau bénite.
Le feu n'en est que plus ardent;
Son embarras devient plus grand,
De son trouble son sein palpite.
Le jeune *Hermose*, tendre amant,
Qui vole sans cesse à sa suite,
*Hermose* arrive en ce moment:
*Rosire* veut prendre la fuite;
Mais il l'arrête en l'embrassant.
— Tendre objet pour qui je soupire,
Ce baiser, ma belle *Rosire*,
Est-il pour vous aussi touchant?
— Oui, lui dit-elle ingénûment.
— Un second fera mieux je pense.
Voulez-vous que je recommence?
— Oui, répond-elle, assurément.
— M'aimez vous? — Oui, bien tendrement.
— Rendez donc heureux votre amant.
Le voulez-vous? — Oui; mais comment?
Sur l'herbe fraîche et parfumée,
Et de mille fleurs parsemée,

Aussitôt *Hermose* l'étend.
L'innocente et simple *Rosire*,
Au bonheur d'un si tendre amant
Ne met aucun empêchement.
Elle sourit, elle soupire,
Elle se flatte qu'il éteint
Le feu qu'allume le malin.
Elle fut près de le lui dire;
Cependant elle n'en fit rien.
Le jour suivant, dès le matin,
Avant de visiter sa mère,
Le directeur chez elle vint.
De cette eau sainte et salutaire,
Avez-vous, dit-il, fait emploi?
— Oui; mais, dit-elle, en bonne foi
Elle ne me réussit guère.
Toute la nuit j'étais en feu.
— Eh bien! il faut que je vous fasse
Un remède plus efficace;
Mettez-vous sur ce *prie-dieu*.
A mes conseils soyez soumise:
Posez-vous sur vos deux genoux.
Baissez ce beau front, courbez-vous:
Soyez humble devant l'église;
Songez que ce qui scandalise
De la part d'un homme mondain,
Édifie en un sacristain.
Priez donc, et gardez-vous bien
D'interrompre votre prière.

Quoique je fasse, laissez faire,
Et ne vous étonnez de rien.
M'obéirez-vous? — Oui, mon père.
Contre le malin aussitôt
Le moine livre un grand assaut.
Un second succède bientôt;
Puis faisant relever *Rosire*,
Cela, lui dit-il, doit suffire.
— Oui, mon père, pour le plaisir,
Mais non pas pour me bien guérir;
Je dois vous parler sans mystère.
Hier dans un bois solitaire,
Quoiqu'il s'y prît différemment,
*Hermose* m'en a fait autant:
Je voulais épargner vos peines;
Mes tentatives furent vaines,
Je n'en brûle pas moins pourtant.
Le sourcil du révérend père,
A ce discours se renfrogna,
Jusqu'au haut du front remonta:
Il pensa se mettre en colère;
Mais sagement il se calma.
En vain je voudrais vous soustraire
Au malin, dit-il, mon enfant;
Et pour éteindre un feu si grand,
Mon pouvoir n'est pas suffisant.
Voici pourtant ce qu'il faut faire:
Prenez l'époux que votre mère
Doit vous offrir incessamment,

Gardez *Hermose* pour amant,
Et laissez-moi le soin prudent
De diriger au bien votre ame :
D'encenser, comme eux, vos appas,
Et d'amortir un peu la flamme,
Qu'à nous trois nous n'éteindrons pas.
Rien n'est pour vous plus salutaire.
Y consentez-vous? — Oui, mon père.

---

## LE SILENCE.

Oh! mesdames, en vérité
Vous êtes d'humeur trop sévère :
Des récits que j'aime à vous faire,
Vous blâmez la simplicité ;
Et d'une gaze trop légère,
Au gré de votre chasteté,
Ma main voile la nudité
Des héroïnes de Cythère.
*Oui* ni *non* ne peuvent vous plaire.
Essayons, pour vous satisfaire,
De vous parler d'une beauté
Qui, jusques au bout, sut se taire;
Il en est de tout caractère.
Autrefois, quand j'étais galant,
J'avais observé finement
Que chaque femme a sa manière
Et son mot dans ce doux moment.

Celle dont je parle à présent,
Ne soupirait pas seulement.
Dans la nature tout diffère.
Or, pour ne rien dire en aimant,
Une femme est-elle moins bonne?
Qui ne dit mot assurément,
Ne doit scandaliser personne.

Ainsi, mesdames, vous lirez
Aujourd'hui mes vers sans scandale:
Et peut-être vous en suivrez,
Sans en rien dire, la morale.

Du plus bavard des avocats
Dame *Lucile* était la femme:
S'en servait-il? — Oui: mais non pas
Comme un amant fait de sa dame,
Comme un mari de sa moitié.
Las, il l'employait sans pitié,
A lui parler des procédures,
Des sottises, des aventures
Du pauvre client qu'il grugeait:
Le matin il lui récitait
Le plaidoyer qu'il allait faire;
A son retour il lui contait
Ce qu'avait dit son adversaire:
Et le soir il l'entretenait
Des réponses qu'il méditait
Pour triompher de son confrère.

Notre avocat se répétait,
Tant et si longuement parlait,
Que sa femme muette était;
Mais sur-tout il se complaisait
A plaider contre l'adultère.
Si quelque femme avait forfait,
C'était à lui qu'on s'adressait
Pour divulguer ce doux mystère.
Notre avocat pas n'y manquait.
De Thémis le vieux sanctuaire
De ses clameurs retentissait;
Avec grand soin il détaillait
Comment la femme s'y prenait,
Les rendez-vous qu'elle donnait,
Quand, comment, de quelle manière
Son favori la conjoignait.
Mais malgré les soins qu'il prenait,
Notre avocat ne gagnait guère
Les causes qu'il entreprenait;
Il revenait fort en colère:
Puis son épouse il sermonait,
Lui disait et lui redisait:
« Si jamais on vous en contait,
» Laissez vos amans se morfondre:
» Songez que *Barthole* et *Cujas*
» Disent que femme en aucun cas,
» Ne doit aucun mot leur répondre. »
Par respect pour ces grands auteurs,

Pour ces éternels citateurs
Des lois, du code et du digeste,
Aux encenseurs de ses appas,
Des yeux, de la voix, ni du geste,
*Lucile* ne répondait pas.
Nul n'en obtient le moindre signe:
L'un en rit, et l'autre s'en indigne.
Un jeune clerc, nommé *Coras*,
S'obstine, malgré ce silence,
A la poursuivre, à lui parler
De ses vœux, de son espérance,
Des feux dont il se sent brûler.
A l'expression tendre et vive,
Qu'il met à vanter ses appas,
Les yeux fixés, l'oreille active,
*Lucile* paraît attentive,
Et pourtant ne lui répond pas.
Le pauvre amant se désespère,
Contre elle se met en colère,
Ecrit vingt billets : on les lit,
Mais sans répondre ; son dépit
S'en accroît, se change en furie;
Il la maudit, il l'injurie.
*Lucile* ne s'en fâche pas,
Sachant bien que toute invective,
D'un amant en semblable cas,
Prouve que sa flamme est très-vive,
Et fait l'éloge des appas
De la beauté qui le captive.

Après ces turbulens éclats,
Toujours muette à l'ordinaire,
*Lucile* le voit sans colère,
Et se tait sur ses billets doux.
L'amant revient de son courroux;
Change d'attaque et de langage;
Et sans exhaler davantage
Ses feux et ses soupçons jaloux,
Il lui demande un rendez-vous.
Point de réponse : mais *Lucile*,
Le lendemain, en femme habile,
Dès qu'au barreau fut son époux,
Disperse avec art la cohorte
Des importuns et des cliens,
Ecarte même tous ses gens,
Et laisse entr'ouverte sa porte.
L'amant survint, et la ferma,
Chercha *Lucile*, et la trouva
Assise; où? près de sa fenêtre.
Tous ses voisins la pouvaient voir.
*Coras* en est au désespoir;
Il cherche à lui faire connaître
L'excès touchant de ses malheurs:
Il verse même quelques pleurs.
Mais pas un mot, et de *Lucile*
La bouche est toujours immobile.
Elle se lève cependant,
Et va se rasseoir sans rien dire
Au fond de son appartement.

L'amant la suit, pleure, soupire,
Tombe à ses pieds en la pressant :
Elle se tait et se défend;
Et tout l'art de son tendre amant
Ne peut fléchir sa résistance,
Ni troubler ce profond silence.
Il veut user de violence;
Elle se tait, se lève et fuit.
*Coras* ardemment la poursuit.
Dans la ruelle de son lit
*Lucile* cherche une retraite.
*Coras* aussitôt la saisit,
Et sur la plume qui fléchit
Il pose sa beauté muette.
Pas un mot elle ne lui dit.
Il la presse, il parle, il agit;
Pas un mot dans ce doux conflit.
De ce long silence il s'irrite,
Il parle plus éloquemment,
Pas un seul mot on ne lui rend;
Et quoi qu'il fasse d'étonnant,
Quoiqu'à lui répondre il l'excite,
Pas le moindre mot il n'entend.
A la fin quand ce tendre amant
Eut épuisé son éloquence,
Il lui dit : Madame, à présent
Vous pouvez rompre le silence :
Sur mon amour, sur mon dessein,
Votre cœur n'est plus incertain.

Apprenez-moi, beauté touchante,
Si de moi vous êtes contente,
Si je dois revenir demain.
Votre réponse est nécessaire,
*Lucile*, vous le sentez bien.
*Lucile* ne répondit rien,
Après, comme avant, sut se taire;
Mais elle lui serra la main.

---

## A CHACUN SA MANIÈRE.

Qu'on dise un oui, qu'on dise un non,
L'à-propos seul peut rendre bon,
Ou de parler ou de se taire.
Si chaque femme a sa façon
Et son mot dans ce doux mystère,
Selon l'homme et l'occasion,
Femme habile change de ton,
Et de langage et de manière.

*Bélise* n'y manquait jamais;
*Bélise* de tous ses attraits
Aimait beaucoup à faire usage.
Femme d'un dévot personnage,
*Bélise* en s'acquittant, hélas!
Des saints devoirs du mariage,
Ne parlait point, n'agissait pas,

Goûtait le plaisir sans rien dire,
Et sans paraître y prendre part.
Si par hasard elle soupire,
Elle assure qu'elle respire,
Qu'elle se livre par égard
Pour son mari, non pour la chose.
Au bon dévot elle en impose,
Et sa complaisance le rend
Plus amoureux, et plus ardent,
Et plus avide de lui faire
Goûter le plaisir qu'il ressent,
Et qu'il croit qu'elle n'aime guère.
Ma femme est froide, se dit-il,
Par conséquent ma femme est sage.
De ce raisonnement subtil,
Plus d'un époux a fait usage.
*Bélise* en sent tout l'avantage;
Et chaque jour avec ardeur
Elle lui prouve davantage
Sa complaisance et sa froideur.
L'amour ailleurs l'en dédommage.
Cette épouse modeste et sage,
D'un jeune écolier de seize ans,
Avec beaucoup d'art encourage
Les desirs et les feux naissans.
En lui tout charme, tout engage;
Beaux yeux, beaux traits, et son visage
Brillait des couleurs du printemps;
De ses cheveux l'épais ombrage,

Son port, son maintien, tout présage,
Ces talens des femmes prisés :
Mais las, il avait de son âge
Les vertus et les préjugés.
Il croit qu'on parle comme on pense,
Et qu'en agissant tout chrétien
Suit la morale et fait le bien
Que dans ses discours il avance.
Il croit, d'après son précepteur,
Et son Sénèque et l'évangile,
Que l'amour blesse la pudeur,
Et que toute femme d'honneur
A se rendre est fort difficile.
Timide et tendre, il n'eût jamais
Osé dire un mot à *Bélise*
Du goût qu'il sent pour ses attraits,
Ni tenter la moindre entreprise.
Mais *Bélise* le devina :
*Bélise* aussitôt lui parla
Contre l'amour et la tendresse,
Et si vivement lui vanta
La retenue et la sagesse,
Que le bon jeune homme en manqua.
*Bélise* alors fondit en larmes,
De crime et d'erreur s'accusa.
Ce trait de pudeur enchanta
Ce bon jeune homme, il lui trouva
Dans les pleurs beaucoup plus de charmes,
Demanda grace, et s'excusa

Si bien, qu'encor il l'outragea.
Je ne vous dis rien des promesses
Que de lui *Bélise* exigea :
Qu'il n'aura point d'autres maîtresses;
Que jamais il n'en parlera.
Le jeune homme l'en assura;
La baise, rebaise, et s'en va,
Bien certain qu'il a pour amante
La plus sage, la plus constante,
Et la plus modeste beauté
Qui soit dans toute la cité.
Bénissant son sort et sa belle,
Le jeune homme se met au lit,
S'endort, et ne rêve que d'elle;
Et *Bélise* passe la nuit
A certain bal, où l'infidelle
Chaque galant tente et séduit.
Un colonel la reconduit,
Et du vœu qu'il fait de lui plaire,
Il s'explique en vrai militaire.
*Bélise* en rit, et répond non
A chaque proposition;
Puis elle l'agace et l'obstine,
Le brave et l'ose défier,
Si qu'enfin il se détermine
A tout brusquer, à la traiter
Comme ville au pillage.
*Bélise* en rit bien davantage;
Des pieds et des mains se défend,

Et résiste avec tant d'audace,
Que l'ennemi surprend la place,
Et s'y maintient effrontément.
*Bélise* rit, *Bélise* crie,
*Bélise* chaque coup lui rend,
Et s'agite en se défendant
Avec tant d'art et de furie,
Que le colonel de sa vie
Ne sentit un plaisir si grand.

Le lendemain à sa toilette,
Le colonel et l'écolier,
L'ame également satisfaite,
Vinrent pour la remercier.
Quand le jeune homme la regarde,
Ou qu'un mot galant il hasarde,
De la belle les yeux baissés
Paraissent être embarrassés :
Mais au colonel adressés,
Ses regards demeurent fixés ;
Même elle approuve d'un sourire
Les bons mots, les contes usés,
Et les équivoques glacés
Dont il prétend la faire rire.
Or, dans le temps qu'ils affectaient
Ainsi différemment *Bélise*,
Et que tous deux ils méditaient
De tenter nouvelle entreprise,
Vingt rivaux près d'elle arrivaient :

Chacun s'empressait à lui plaire,
Et *Bélise* leur répondait
A chacun selon sa manière.
Chacun d'eux finement disait
Des mots qu'elle seule entendait.
Un jeune abbé tout haut jurait
Qu'elle avait l'ame fort pieuse :
Son vieux rapporteur assurait
Qu'elle serait bonne plaideuse,
Si quelquefois elle n'était
Sur certain point trop chicaneuse;
Et le bon époux qui riait
Des soins que chacun d'eux prenait,
Par pitié pour eux leur disait :
Ma femme est franche et naturelle,
Mais je plains bien qui l'aimerait :
Car moi, moi son époux fidèle,
Moi, de ses vœux le seul objet,
Je serais bien plus content d'elle
Si son ame moins froide était.

---

# LES BIJOUX INDISCRETS

OU

# LES CARACTÈRES NATIONAUX.

Le plus grand Sultan du Congo,
*Ismaël Mulei Mango*,
De *Coucou-fa* son bon génie
Reçut un jour certain anneau
Fait par art de négromancie,
Et propre à troubler pour la vie
Des meilleurs maris le cerveau.

Le tourne-t-on vers une belle,
Il fait aussitôt babiller
L'endroit le plus charmant d'icelle;
Endroit qui, bien loin de parler,
Doit tout au plus s'entre-bâiller,
Ou sourire, ou bien chatouiller,
Mais de si plaisante manière,
Que, quoiqu'il fasse, on ne peut guère
Contre lui se mettre en colère,
Et gravement le quereller.

Devers ce temps l'Académie,

Chez les Hottentots envoyant
L'abbé *La Caille* et maint savant,
Pour savoir si toujours tournant
Notre terre s'est arrondie,
Allongée, ou bien aplatie;
Le docte aumônier du vaisseau
Dit un jour à tout l'équipage
Qu'on ne fait jamais bon voyage
Si l'on n'aborde le Congo.

On y fut donc. Il dit la messe
En présence du grand *Mango*,
Qui la fit voir à sa maîtresse
Comme un spectacle tout nouveau.
En la chantant, avec adresse
L'aumônier lui prit son anneau;
Mais il n'en fit aucun usage
Tant qu'il parcourut le rivage
Des peuples noirs ou basanés.
Les bijoux de laines ornés,
Les dames de la Caffrerie,
Les compagnes des matelots,
Ou les filles des Hottentots
Ne lui faisaient aucune envie.

Dans son pays il l'apporta,
Et cependant il n'en tenta
Nul essai dans toute la France.
Pour en faire l'expérience,

Il choisit la ville de Spa.

Ville heureuse et d'une foi vive,
Séjour charmant, saint évêché,
Où pour tout bien l'on ne cultive,
Près des sources d'une onde active,
Que le fruit fécond du péché.

Pour le recueillir, il arrive
Deux fois l'an bijoux à foison,
Bijoux de toute nation,
Et de tout rang et de tout âge;
Bijoux profanes ou bénis;
Bijoux au pouvoir des maris;
Bijoux sans maître et sans usage,
De maints amateurs poursuivis,
Et dont le nom est pucelage.

L'abbé présente son hommage
D'abord à certaine beauté,
Allemande de haut parage;
Mais il n'en est point écouté.
Piqué d'en être ainsi traité,
Il tourne avec dextérité
Sa bague sur cette cruelle.

Or jugez de l'étonnement
Qui la saisit lorsqu'elle entend
Son bijou dire brusquement:
Monsieur, ma maîtresse est rebelle

A tout ce qui n'est point titré.
Pour qu'elle ne soit point sauvage,
Il faut qu'on soit ou prince ou page,
Ou prélat tout au moins mitré :
Et vous n'êtes que tonsuré.
Nous sommes souvent en querelle;
Non que je sois moins orgueilleux,
J'aime la grandeur tout comme elle;
Mais je ne prise pas fort celle
Qu'on ne tient que de ses aïeux :
Celle qu'on porte en soi vaut mieux.

— Parbleu la maxime est fort bonne,
Répond l'aumônier enchanté,
Et jamais docteur de Sorbonne
N'a dit plus saine vérité.
J'ai de quoi te plaire en personne;
Car, dans toute la chrétienté,
Nul abbé ne fut mieux doté.
Voyez, madame la baronne,
Si plus grand vous fut présenté.

La baronne tout étourdie,
Et par la vue et par l'ouie,
N'en put nier la qualité.

Tout aussitôt l'abbé se loge
Entre l'un et l'autre genou,
Et fait taire son beau bijou.

— Ah! l'abbé, c'est bien... c'est bien... fou.
Faut-il qu'ainsi pour toi j'abroge
Les coutumes de nos climats!
Oh! combien j'y trouve d'appas!
Combien je ferai ton éloge!
Mais dans mon lit quand tu viendras,
Afin qu'un peu moins je déroge,
A ma gauche tu te mettras.
Chaque pays a sa manie;
Et c'est ainsi qu'en Germanie
Le sang des plus grands potentats
Avec la roture s'allie.
Mais l'abbé n'y retourna pas,
Prétendant qu'en semblable cas
La plus simple étiquette ennuie,
Et que l'Amour et la Folie
N'en veulent point dans leurs ébats.

D'une Espagnole fière et tendre,
Dont l'œil noir, plein d'un feu perçant,
Paraît au plus timide amant
Permettre de tout entreprendre,
Il est épris soudainement.
Mais elle oppose à son ivresse
Une si noble majesté,
Une si douce piété,
Qu'il fut quelques momens tenté
De la prendre pour la Sagesse.

A son bijou donc il s'adresse

Pour éclaircir la vérité,
Sur ce grand point qui l'intéresse.

Je suis plus noir et plus ardent
Que cet œil si grand qui vous charme;
Lui répond-il; mais de ce feu
Ma maîtresse toujours s'alarme,
Et ne veut brûler que pour Dieu.
Avec peine je la désarme,
Et la domine assez souvent.
Pieuse, elle fuit au couvent,
Et va répandre quelque larme
Pour calmer son cœur repentant.
Un prêtre, un cordelier, un carme,
M'ont en même temps encensé:
Mais c'était un si grand vacarme,
Que j'étais souvent harrassé,
Et qu'enfin, malgré tout le charme
Que j'y trouvais, j'y renonçai.
J'ai depuis fait choix d'un gendarme,
Homme au combat fort exercé;
Car nous avons beaucoup de gloire,
Et quand nous cédons la victoire,
Nous desirons que notre amant
Nous excuse par un talent
Qui soit et brillant et notoire,
Tant tous les deux nous nous prisons.

— Je goûte très-fort tes raisons

Mon charmant bijou; je t'estime
De penser de cette façon.
Vois si mon talent est sublime,
Et si je suis bon compagnon.
A cette interpellation,
Le bijou noir perd la parole.
La fière et dévote espagnole
La recouvre, et dit : Il est bon;
Je sens avec componction
Que de m'avoir il est très-digne;
A ce péché je me résigne :
Un acte de contrition,
Et de la croix le divin signe,
M'obtiendront l'absolution.

L'abbé jouit avec ivresse
De sa douce dévotion;
Mais une beauté d'Albion,
Qui n'entendait sermon ni messe,
Vint fixer son attention.

Sa taille était celle de *Flore;*
Son teint eût effacé l'Aurore
Par son éclat et sa fraîcheur;
Et du Dieu qu'Amathonte adore,
La colombe a moins de blancheur.
Ses traits respirent la pudeur :
Simple, touchante, naturelle,
On ne peut rien reprendre en elle,

Si ce n'est un peu de froideur.

Plus d'un lord, d'un jeune seigneur,
Des polaques de Samartie
Et des monsignors d'Italie
Auroient voulu, par leur ardeur,
Au flegme dont elle est pétrie
Ajouter un peu de chaleur.

L'abbé, qu'irrite sa tiédeur,
Un jour, dans un bois solitaire,
Près d'une des sources de Spa,
Tira sa bague, et l'en toucha :
Aussitôt son bijou parla,
Malgré tout ce qu'elle put faire
Pour détourner ce discours-là,
Et pour le forcer à se taire :
Or voici ce qu'il raconta.

Ma maîtresse est libre, elle est fière ;
Mais elle a dans son caractère
Un peu d'opiniâtreté,
Et moi je suis très-volontaire.
Autrefois à me satisfaire
Elle avait mis sa liberté,
Et nulle femme en Angleterre
Ne goûta mieux la volupté.
Mais depuis que cette ame altière

Vit certain Lord au *Panthéon* (1),
Nous ne nous accordons plus guère ;
Elle fuit la tentation,
Et veut, en toute occasion,
Demeurer fidèle à sa *Grace* (2).
Je ris de sa prétention,
Et suis dans l'opposition,
Comme étant de la chambre basse.
Je lui fais mainte motion ;
Car prétendre que je m'en passe,
Et que son obstination
Détruise par sa fantaisie
Et le commerce et l'industrie
Qui fit fleurir notre union,
C'est violer de ma patrie
L'heureuse constitution.
— Eh bien ! j'embrasse ta querelle,
Beau bijou, rempli de raison.
Par une coalition,
Crois-moi, faisons tous deux contre elle
Une sainte insurrection.
Dressant et ses mâts et ses toiles,
Ma flotte cingle à pleines voiles ;
J'ai déployé mon pavillon :

(1) *Panthéon* : c'était à Rome le temple de tous les Dieux ; c'est à Londres une sorte de spectacle, une salle d'assemblée publique. C'est à Paris le mausolée, le lieu de la sépulture des grands hommes.

(2) *Grace* : c'est le titre qu'on donne en Angleterre aux pairs du royaume, pour les faire souvenir d'en avoir et d'en faire.

C'est le rouge en signe de guerre,
Pour faire à ton intention
Une descente en Angleterre.

A cette brusque incursion,
La jeune beauté d'Albion
Lui dit : J'accepte l'abordage,
Et montra le plus grand courage
Pendant que dura l'action.

Le feu cessé, son beau visage
Se montra sans émotion.
Sa voix sans altération
Lui dit : Je n'ai point fait naufrage :
Votre ambition vainement
Prétendrait me rendre inconstante.
Quoique de vous je sois contente,
Milord près de moi revenant,
Milord trouvera son amante
Aussi tendre, aussi caressante
Qu'il l'avait laissée en partant.
Il est possible qu'on me tente,
Que j'use de ma liberté :
C'est ma passion dominante;
Mais nul n'abaisse ma fierté;
Nul ne peut me rendre changeante,
Et mon cœur n'a point succombé.
— C'est fort bien dit, repart l'abbé;
Votre morale est peu gênante :

La mienne est non moins tolérante,
Et la britannique fierté
Me paraît assez ressemblante
A la française urbanité.
J'aime votre sincérité;
A votre ancien choix je vous laisse.
On doit toujours être flatté
D'avoir eu semblable beauté,
Ou pour *passade*, ou pour maîtresse.

Il l'embrasse. — Deux jours après,
Dans un bois sombre, étant tout près
De faire une épreuve nouvelle
Sur... Mais adieu, mon cher lecteur;
Adieu, certain bijou m'appelle,
Bijou charmant, bijou femelle,
Bijou parlant mieux qu'un docteur:
Je ne lui peux être infidèle;
Il est trop doux, trop éloquent.
Demain, un jour, je ne sais quand,
Si mes discours ont trouvé grace
Devant toi, je les reprendrai.
Pour aujourd'hui je ne ferai
Que ce qu'il voudra que je fasse.

En vain je voudrais contester
Ses droits, sa force ou son empire,
Je ne saurais lui résister:
C'est l'aimant qui le fer attire.

Certain proverbe ingénieux
L'a bien dit : un seul des cheveux
Du bijou qu'on aime et qu'on prise,
Encor qu'il soit court et qu'il frise,
Nous tire plus que quatre bœufs (1).

---

(1) L'idée de ce conte est prise des *Bijoux indiscrets* du sage et savant *Diderot*, et ne ressemble guère à ce roman en prose, espèce de satire ou d'allégorie critique des mœurs de quelques extravagans de ce temps-là. Les allusions qu'il y fait à des événemens et à des personnes connues alors, sont déja perdues pour nous, et avec elles le principal agrément de cet ouvrage de la jeunesse d'un grand homme.

Je ne crois point qu'il en ait pris l'idée dans le fabel du vieux *Garin*, intitulé : *le Chevalier qui faisoit parler les c.ns et les c.ls ;* car c'est ainsi que s'exprimaient nos bons aïeux des treize et quatorzième siècles.

*Garin* n'a fait ni satire ni allégorie : il a peint les mœurs de son temps. Ceux qui aiment à s'instruire en comparant les mœurs et les idées des différens siècles, seront bien aises d'en trouver ici un extrait. Ce sont ces comparaisons qui font connaître l'homme aux moralistes, et la nature aux artistes.

Un pauvre chevalier, nous dit *Garin*, ayant mis en gage tout ce qu'il possédait, partit pour un tournois. Son écuyer *Huet* marchait devant lui, fort chagrin de voir la bourse de son maître à peu près vide.

Il aperçoit trois femmes se baignant toutes nues dans une petite rivière qui traversait un pré : leurs robes, tissues d'or et d'argent, étaient sur l'herbe. L'écuyer s'en saisit, et s'enfuit.

Les dames appellent le chevalier, et se plaignent du vol que leur a fait son écuyer. Il est frappé de leur beauté, et nullement irrité de l'action d'*Huet*. Cependant, pour complaire à ces dames, il court après lui, et lui ordonne de reporter ces robes où il les a prises. *Êtes-vous ivre*, lui dit *Huet*, *de vouloir les rendre?* Tous les tournois

où vous irez ne vous vaudront jamais autant. Malgré cet honnête discours, le chevalier le force à rendre le vêtement de ces trois dames.

C'étaient trois fées : pour récompense, la première lui fait don d'être bien accueilli par-tout.

La seconde, de faire parler les c.ns.

Jamais n'irez ne loing ne près
Où vous truissiez (trouviez) femme ne bête,
Pour qu'ies deux iex (yeux) en tête,
Si le c.n voulez appeler,
Qu'il ne convienne à vous parler.

La troisième lui fait un don bien plus merveilleux encore. Si, lui dit-elle,

Si le c.n a encombrement,
Qu'il ne réponde apertement,
Huchiez le c.l hardiment,
Et le c.l répondra pour lui.

Vous croyez peut-être, lecteur, que le chevalier, doué du talent de plaire, d'être bien accueilli par-tout, et de faire parler chez toutes les femmes ces deux voisins, va courir toutes sortes d'aventures.

Il commence par croire que ces trois dames à robes d'or et d'argent se sont moquées de lui, et ce sentiment est fort naturel. Son écuyer lui conseille d'essayer ce qui en est : et sur qui? sur une paysanne, une servante, une soubrette; non, sur la jument d'un chapelain qu'ils rencontrent.

Or appelez de maintenant
Le c.n de cette grand jument.

Le chevalier croit son écuyer, et dit :

Sire c.n, où va votre sire?
— Par ma foi il va voir sa mie,
Dit le c.n, sire chevalier,
Et lui porte de bon denier.
Quand le chapelain entendit
Le c.n qui *parole* si bien,

Il saute bas de sa jument et s'enfuit, jetant de frayeur et sa chappe

et sa monnaie. Le chevalier s'empare de la bourse, et *Huet* de la jument.

Ce qui les charme tous deux, ce n'est pas l'espoir d'obtenir les faveurs de beaucoup de belles. Ils n'y pensent pas; ils ne sont occupés que de l'argent qu'ils gagneront.

Arrivés dans le château d'un comte, ils y sont bien reçus, selon le don de la première fée.

La comtesse devient amoureuse du chevalier; et ne pouvant aller coucher avec lui, parce qu'elle couche avec son mari, elle lui envoie *Blancheflor*, une de ses filles d'honneur; et voici l'instruction que la comtesse donne à cette fille d'honneur.

Et avant li (près de lui) te coucheras,
Et bien li (lui) dit que j'y allasse
Si le comte ne redoutasse,
Et li dit que je t'y envoie.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
— J'irai donc puisque le voulez,
Et ferai vos commandemens.
Cele saut sus isnellement (va promptement)
Toute nue, en pure chemise,
S'en vint au lit du chevalier,
Et de lez lui s'alla couchier,
Et se devestit toute nue
Pour miex payer sa bien venue.

Elle lui conte qu'elle est cousine et dame d'honneur de la comtesse, laquelle l'envoie vers lui.

De moi pouvez votre bon faire,
Ainsi com il vous vourra plaire.
Le chevalier la print et embrassa,
Et accola, et puis baisa.

Ici l'auteur entre dans de grands détails. Le chevalier, au lieu de jouir de cette jeune beauté, s'amuse à la toucher par-tout, et à lui demander qu'est-ce ceci? qu'est-ce cela? et elle lui répond ingénûment:

C'est *mes tetiax*,

C'est mes côtés, c'est ma poitrine,
C'est mon ventre, c'est ma boudine (nombril).

Mais quand il touche certain endroit, ce n'est plus elle, c'est lui qui répond, et se nomme, lui dit :

Qu'il s'émerveille durement,
Que vous allez tant attendant;
Car pour autre rien n'est venue,
Madame, qui près vos gist nue.
Quand elle voit que son c.n parle,
Si s'enfouit comme éperdue,
A la comtesse toute nue,
Et lui raconte mot pour mot.

La comtesse bien instruite va à la messe, et ensuite gage dix francs avec le chevalier qu'il ne fera pas parler son c.n.

Elle l'emplit de laine et de coton.

Le chevalier a beau l'appeler, il ne peut en tirer une parole. Son écuyer, qui était présent à tout ce badinage, lui rappelle le don que lui a fait la troisième fée; le chevalier s'adressant au voisinage, il lui répond, et lui révèle le stratagème ingénieux de la comtesse.

Elle en rit, convient que le chevalier a gagné, et lui remet le prix de la gageure.

Il s'en va n'ayant eu ni *Blancheflor* ni la comtesse, mais heureux d'avoir leur argent. Je ne sais ce que ces mœurs peuvent paraître aujourd'hui, où tout a changé en France; mais il y a peu d'années qu'elles nous eussent paru bien grossières et bien basses. Nous eussions trouvé bien étrange une galanterie qui n'en voulait qu'à l'argent; et malheureusement ce conte n'est pas le seul de ce genre : celui d'*un certain anel qui rendait grands et roides les plus petits et les plus faibles* (conte du fablier *Haisioux*), a le même but. C'est de l'argent que se procure le possesseur de cet anel.

C'est au lecteur à juger si ces mœurs où l'intérêt le plus sordide se joignait à la débauche, et employait les expressions les plus obscènes, valent mieux que celles du temps de *Louis* XIV et de *Louis* XV, où l'on ne connaissait d'autre intérêt que celui de plaire, où

l'on ne possédait rien qui n'appartînt à sa dame, où, en exprimant les desirs les plus vifs, on ne se permettait pas un mot qui pût offenser l'oreille la plus délicate; où, jusque dans l'abandon des voluptés les plus intimes, on aimait à retrouver les sentimens et les procédés d'une ame honnête.

*Legrand-d'Aussy*, en publiant les fabliaux, et en les rendant, par son goût et ses retranchemens, fort supérieurs aux originaux, a dissimulé, autant qu'il l'a pu, sur la grossièreté des mœurs et des sentimens. Il affectait de préférer les usages du treizième et du quatorzième siècles à ceux du dix-sept et du dix-huitième; mais il s'en faut bien qu'on ne valût mieux alors (les temps de la révolution exceptés cependant).

## ÉPILOGUE.

Si vous trouvez dans votre route
Femme qui rie aux bons mots d'un conteur,
Et qui volontiers les écoute,
Avec prudence étudiez son cœur,
Avant de l'attaquer, soyez long-temps en doute :
Sa sagesse en riant peut tromper votre ardeur.
Mais si vous trouvez au contraire
Femme qui pour un mot s'emporte avec fureur,
Qui traite des contes d'horreur,
Qui veuille brûler leur auteur,
Agissez brusquement, soyez sûr de lui plaire ;
Songez qu'elle ne craint que l'amant qui diffère.

Femmes, ou grands seigneurs, ministres, potentats,
Prêtres aux fronts tondus, empesés magistrats,
Quiconque est si facile à se mettre en colère,
Et traite un badinage avec tant de rigueur,
N'a pas un vrai soin de sa gloire :
Il fuit l'œil de l'observateur,
Et craint la plume de l'histoire.

# LIVRE NEUVIÈME.

## TRÈS-PETITS CONTES.

### MONDOR.

HUMILIÉ par l'esprit d'*Isabelle*,
*Mondor* la quitte, et court chez *Arabelle*.
*Damon* l'apprend, le rencontre, et lui dit:
Ce choix m'étonne : et par où vous plaît-elle?
Oh! lui répond *Mondor* avec dépit,
Je vous entends : elle n'est pas fort belle,
Soit; mais du moins elle n'a pas d'esprit.

## SUR LA PROVENCE.

Depuis le jour où Madeleine
Avec Maximin vint ici,
Toute femme, en bonne chrétienne,
Pour son salut prend un ami;
Deux à deux on chôme sa fête.
Ils ont raison; il vaut bien mieux
Gagner le ciel en tête à tête,
Que d'y parvenir en chartreux.
Moi, si j'y vais, j'irai sans doute
En nombre pair. Mon embarras
Est de savoir s'il ne faut pas
Changer de dame sur la route.

## ON TROUVE ASSEZ D'AVENTURES SANS COURIR.

Je revenais d'Angleterre.
*Chloé* me dit en riant:
Faut-il, chevalier errant,
Parcourir ainsi la terre,
Pour avoir, chemin faisant,

Quelque rencontre plaisante,
Ou pour trouver en passant
Quelque aventure piquante,
Quelque étrange événement,
Lorsqu'à moi, moi casanière,
Il en arrive souvent
Sans sortir de ma bergère?

## LA SAGESSE D'ÉGLÉ.

Églé jurait que de sa vie
Elle ne ferait la folie
De rendre un seul amant heureux.
*Églé* vous paraît bien sévère,
*Églé* pourtant était sincère;
Car elle en avait toujours deux.

## IL N'Y A PAS DE QUOI SE VANTER.

En vérité, disait une jeune élégante,
Ma chère, je ne sais de quoi *Damon* se vante;
Il prétend m'avoir eue; il se peut : quelquefois
J'en doute; mais enfin qu'il m'ait eue une fois
Ou deux, c'est tout au plus; et s'il m'a possédée,
Il ne peut pas au moins dire qu'il m'ait gardée.

## AVANTAGE

## DE LA CONFESSION.

Une beauté qui pour sainte passait,
A certain carme un jour se confessait,
Et s'accusait d'avoir fait adultère,
La veille, au soir, avec un cordelier.
C'est un péché bien dur à délier,
Repart le moine avec un ton sévère.
Pour pénitence, allez, il faut le faire
Avec un carme. — Hélas! dit d'un ton doux
Notre dévote, en baissant sa paupière,
Je m'en doutais; et pour cela, mon père,
Je suis venue, et je m'adresse à vous.

## OBSERVATION

## PROPRE AUX MISSIONNAIRES.

Fille experte et très-véridique,
A certain prêtre fanatique,
Qui s'en allait en mission,

Disait : « Qu'on ait possession
» D'un Juif, d'un Turc, d'un Hérétique,
» Ou du plus zélé Catholique,
» Même effet suit ; également
» Chacun d'eux vous fait un enfant.
» J'en fis l'épreuve ; et je vous jure,
» Par la céleste légion,
» Par vous et par votre ceinture,
» Que le plaisir et la nature
» Sont de toute religion. »

## QUESTION THÉOLOGIQUE.

Le pénitent d'un casuiste habile
Courait chez lui pour faire l'examen
De ses péchés. Le diable, en son chemin,
Lui fit trouver brune accorte et docile,
Riche d'appas, femme d'un sien voisin.
Il fut tenté, quoique vieux et débile.
Il essaya, tâta, le tout en vain.
A son projet il renonce à la fin,
Court à confesse ; et, contant son chagrin
Au casuiste : Hélas ! dit-il, mon père,
Manquer sa dame, est-ce faire adultère?

## LE TABLEAU VRAI.

Un peintre en un tableau mit un jour une église
Entre une tabagie où l'on fêtait *Bacchus*,
Et certain monastère où l'on servait *Vénus.*
Chacun s'en étonnait. — D'où vient votre surprise,
Leur dit-il? mal advient à qui se scandalise.
Et n'est-ce pas ainsi que vous vivez, messieurs?
Je suis peintre, et j'ai fait le portrait de vos mœurs.

## ÉPILOGUE AUX CENSEURS,

### POUR SERVIR D'APPROBATION

### A CE PETIT RECUEIL.

Si les femmes et les auteurs
Se soumettaient à la censure,
Ils verraient bientôt, je vous jure,
Fuir les amans et les lecteurs.

Qui que tu sois, si tu veux plaire,
Sache au moins cette vérité,
Qu'au Pinde, au Lycée, à Cythère,
On ne vit que de liberté.

*FIN.*

# TABLE

## Des objets renfermés dans le second et dernier volume.



### LIVRE PREMIER.

*Contes dans les mœurs de l'ancienne Grèce.*



*Contes anacréontiques.*

## LIVRE II.

### *Contes dans les mœurs des anciens Romains.*



## LIVRE III.

### *Contes dans les mœurs de nos pères.*



## LIVRE IV.

### *Contes dans les mœurs des trois derniers règnes ou de l'ancien régime.*

## LIVRE V.

### *Suite des contes dans les mœurs des trois derniers règnes.*

ÉPITRES



## LIVRE VI.

### *Contes dans les mœurs étrangères.*



## LIVRE VII.

### *Contes dans les mœurs de la révolution.*

## LIVRE VIII.

### *Contes érotiques.*



## LIVRE IX.

### *Très-petits contes.*



Fin de la table du second et dernier volume.

